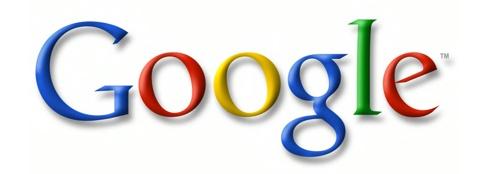
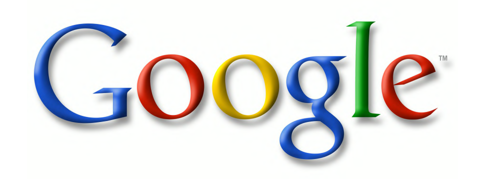
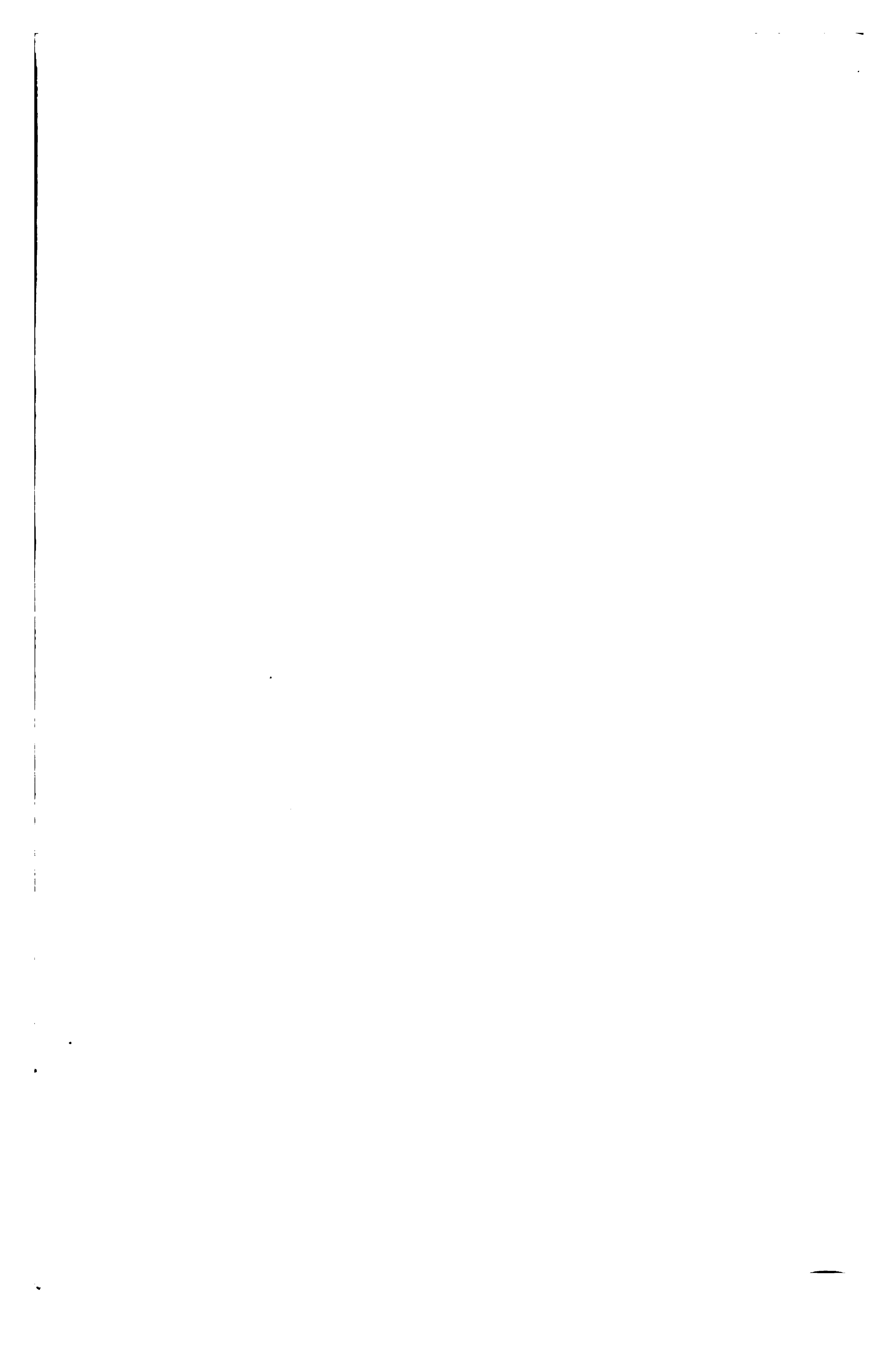
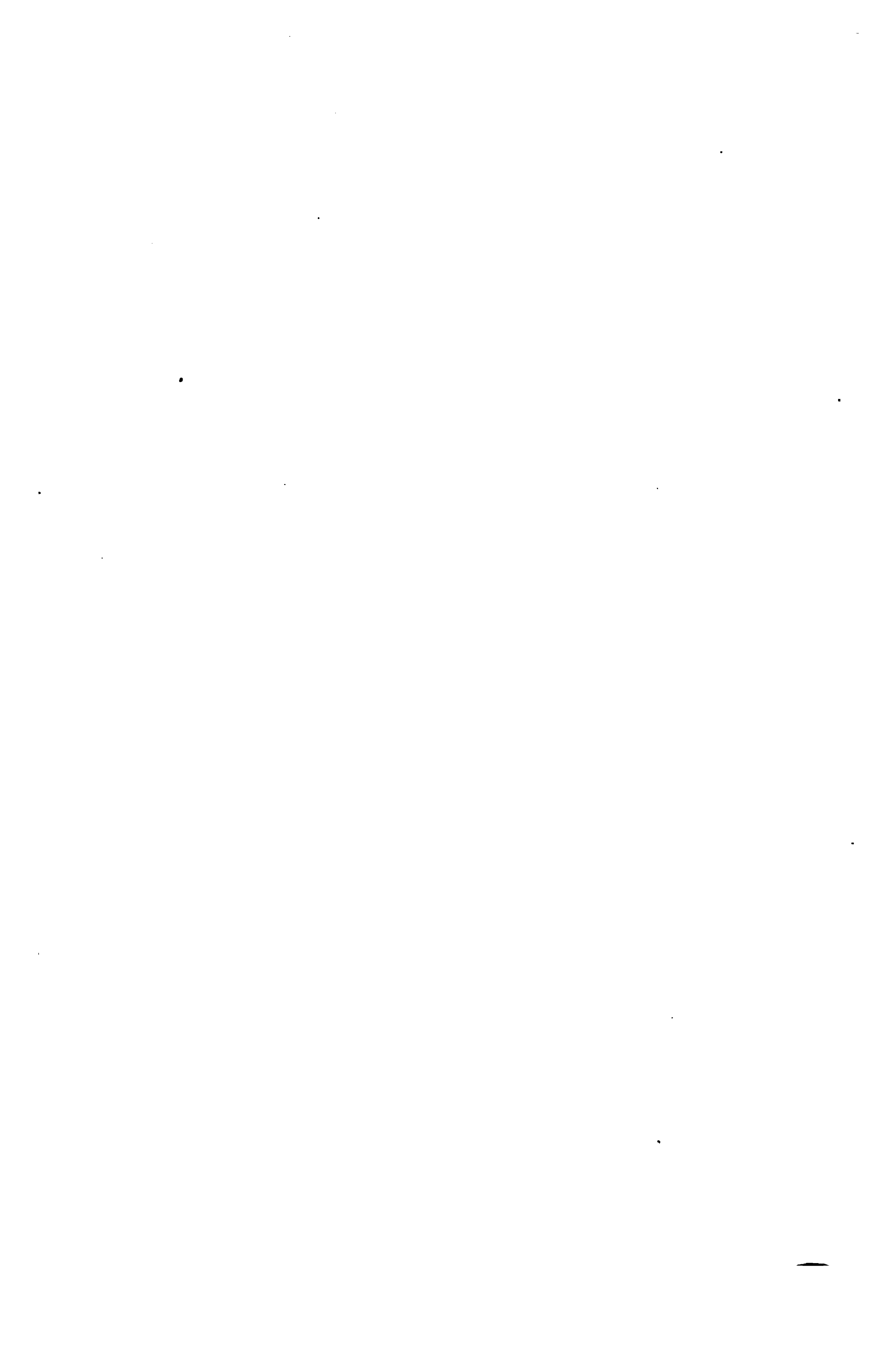










SOUVENIRS

DE LA

HAUTE-ALBANIE

CORBEIL. — IMPRIMERIE ÉD. CRÉTÉ.

SOUVENIRS

DE LA

HAUTE-ALBANIE

PAR

A. DEGRAND, Jules Alexandre

CONSUL DE FRANCE

PARIS

H. WELTER, ÉDITEUR

4, RUE BERNARD-PALISSY, 4

—

1901

AVANT-PROPOS

On publie chaque jour de si intéressants récits de voyage, que ce n'est pas sans quelque hésitation, que je me suis décidé, sur le conseil d'amis, peut-être trop indulgents, à faire paraître ces notes prises en parcourant une contrée où tout n'est plus aujourd'hui que ruines, au milieu desquelles errent les débris d'une race oubliée.

N'ayant été que très peu faussées par le contact étranger, les mœurs curieuses de ce petit peuple sur lequel, pendant quelques années, étaient anxieusement fixés les yeux du monde chrétien, ont peu changé depuis qu'il a été englobé dans l'empire ottoman. Le silence ingrat qui s'est appesanti sur lui donnerait peut-être à penser, à ceux qui retrouvent son nom dans l'histoire de l'Europe au xv° siècle et de sa lutte contre l'invasion musulmane, qu'il a disparu. Il n'en est rien, il n'est que voilé; tel il était au moment de la conquête, tel il est resté, subitement cristallisé pour ainsi dire dans sa moyenageuse sauvagerie.

Passer quelques heures à Scutari, visiter son bazar en courant, entre l'arrivée et le départ d'un vapeur, ainsi

que le font les quelques rares globe-trotters qui arrivent parfois, ne saurait donner la moindre idée des Albanais et de leur pays; ils méritent tous deux mieux que cette superficielle et passagère curiosité, à une époque où la rapidité des communications tend à faire de plus en plus disparaître, en les uniformisant, les caractères distinctifs des peuples.

Trouver actuellement, en Europe, une contrée sans chemins de fer, sans routes, sans voitures, vivant encore de l'existence des temps féodaux, dont toute la population est armée, ayant des lois somptuaires; renfermant dans certaines parties de son territoire des tribus fanatiques et insoumises, est une rencontre si peu banale à la fin du XIXe siècle, qu'on peut, je le crois, renoncer pour un peu de temps au confort auquel on était habitué, afin de revivre, pendant quelques jours, une vie depuis longtemps disparue de notre pays et qui, peut-être, ne tardera pas elle-même à se transformer.

On aura vu et étudié des mœurs étranges souvent invraisemblables, des paysages d'une intensité de couleur inoubliable, fait quelques bonnes et intéressantes excursions dont, au retour, bien qu'on ait parfois à peine sur sa route trouvé le nécessaire, on se rappellera avec d'autant plus de plaisir, que de temps à autre reviendra le souvenir du petit frisson qu'on aura ressenti dans certains moments.

SOUVENIRS

DE LA

HAUTE-ALBANIE

I

APERÇU HISTORIQUE

Il est peu aisé de dégager l'histoire de la Haute-Albanie de l'obscurité qui l'enveloppe ; essayer de remonter à sa source est œuvre difficile, car elle est si intimement liée pour les temps mythologiques ou héroïques, à celle de l'Illyrie supérieure, qu'elle s'y confond.

Les Albanais sont-ils réellement des Pélasges [1], de cette race qu'Homère qualifie de divine [2], des Pélasges restés jusqu'à nos jours sans mélange, ayant conservé intactes leur langue et la plupart de leurs coutumes, comme l'affirment les quelques écrivains modernes qui les ont étudiés? On en est encore, je le crois, réduit à des conjectures, les

1. Æneas Sylvius et, après lui, Magius Patavinus assignaient aux Albanais une origine asiatique et les déclaraient enfants du Caucase.

2. *Iliade*, rapsodie X.

prédécesseurs des Hellènes n'ayant pas laissé de monuments épigraphiques, ce qui est regrettable, car ils auraient aidé à résoudre cette question aujourd'hui encore passablement obscure ; parmi les mots qu'ont laissés parmi eux les peuples si divers qui les ont tour à tour dominés ou envahis, et qui sont restés dans la langue, comme les sédiments des invasions, on trouve nombre de mots révélant incontestablement un idiome particulier et dont les partisans des Albanais, parfois enthousiastes à l'excès, ont profité pour se lancer à la recherche, souvent bien dangereuse, des étymologies.

Les considérer d'autre part, comme les débris d'une population autochtone, faute peut-être de pouvoir leur assigner une origine moins douteuse, semble une tentative de mettre fin à la controverse d'une façon plus commode que sérieuse. Il n'est pas enfin, jusqu'à la forme de leur crâne qui n'ait été l'objet des discussions les plus contradictoires, de la part de ceux qui se sont occupés d'eux. Les voulant tour à tour brachycéphales ou dolicocéphales suivant les nécessités de leurs thèses [1], le problème ethnographique reste et restera probablement encore longtemps sans solution.

Leur nom lui-même a donné naissance aux interprétations les plus variées. Ils s'appellent eux-mêmes Skypetars [2]

1. « Quoi qu'il en soit, les Albanais ont conservé les caractères physiques que les anciens attribuaient aux Pélasges et dont le plus remarquable est la Brachycéphalie » (G. Dorcet, les Albanais et leur rôle dans l'histoire, in *Revue de France*). — « Les Albanais chez qui le type grec s'est le mieux conservé, sont dolicocéphales » (Alfred Fouillée, le Peuple grec, in *Revue des Deux Mondes* du 1er novembre 1898.)

2. Très probablement les Scirtars ou Scirtones, que Pline représente comme d'excellents soldats, originaires des contrées environnant la ville d'Elbassan (*Albanopolis* de Ptolémée), étaient les ancêtres des Albanais actuels ; ils étaient divisés en douze tribus.

dans leur langue « fils de l'aigle » et comme pour augmenter l'énigme, se divisent en Guègues (pour la Haute-Albanie) et Tosques (pour la Basse-Albanie), ces deux dernières dénominations ont été également très diversement expliquées; le nom d'Albanais[1] dériverait, assure-t-on, de Alb ou Alp qui signifierait montagne en langue celtique; suivant d'autres, il leur aurait été donné par les Latins qui appelaient ces peuples du nom qui désignait pour eux le lever du jour[2]. Les Turcs enfin leur ont conservé le nom d'Arnaouts que les Grecs leur avaient donné, car ils plaçaient dans cette contrée le funèbre royaume d'Arnétie où régnait le vieux Charon avec sa femme Charissa.

Ce n'est que vers l'an 604 avant Jésus-Christ, qu'il est fait mention de Scodra[3], comme capitale de l'empire Illyrique dont les rois ne devaient pas tarder à entrer en lutte avec les Macédoniens; après la mort d'Alexandre le Grand, mettant à profit les rivalités de ses généraux, les Illyriens parvinrent à se reconstituer assez fortement et recommencèrent la lutte contre les Grecs.

Quand la république Romaine se fut décidée à châtier les Illyriens, dont les pirates infestaient l'Adriatique, ses consuls s'emparèrent de Dyrrachium et d'Apollonia et le Sénat, refusant de traiter avec la reine régente Teuta, après la

1. La première mention de leur nom semble dater du VIIIe siècle (Constantin Porphyrogénète). — Dans les *Notitiæ Imperii Byzantini*, il est question des « Albanites ».

2. Schneider, *Une race oubliée*, Paris, 1894.

3. Ce n'est que depuis la domination vénitienne, c'est-à-dire au XIIIe siècle que la capitale de la Haute-Albanie est connue sous le nom de Scutari; son nom est Scodra, ainsi qu'en font foi les monnaies grecques autonomes; les Albanais et les Turcs l'appellent encore aujourd'hui Scodra; il serait à désirer qu'on se décidât à lui rendre son vrai nom, afin de la distinguer de Scutari d'Asie.

mauvaise foi dont elle avait donné tant de preuves[1], consentit à accorder la paix à son beau-fils Pinneus à la condition que, payant un tribut, il céderait toute l'Illyrie et que ses navires ne dépasseraient pas Lissus (Alessio).

Le royaume du fils d'Agron se trouvait dès lors considérablement diminué, réduit probablement à la Prévalitaine (territoire des Gentes Labeates) ; plus tard Gentius, qui avait continué à porter encore le titre de roi d'Illyrie, paraît avoir espéré recouvrer une partie de l'ancien royaume en se rangeant du côté des Macédoniens, la tentative fut malheureuse ; pendant qu'il essayait de s'emparer de Bassania, ville située à cinq milles de Lissus (Alessio) et dont je n'ai pu retrouver le plus petit vestige, Anicius se porta au secours des assiégés, contraignit le roi à lever le siège, pour se réfugier à Scodra, que ce prince pusillanime livra sans avoir combattu. Il se remit entre les mains du prêteur, qui fit arrêter à Médéon sa femme Etleva et ses deux fils Scerdilète et Pleuratus qui furent envoyés à Rome pour orner son triomphe. Continuant la politique qui leur avait donné de bons résultats dans leurs conquêtes, les Romains déclarèrent les Illyriens libres, les affranchirent d'impôts et divisèrent leur territoire en trois départements.

Lors du partage de l'empire Romain, l'Albanie resta incorporée à l'empire de Byzance. A la fin du v[e] siècle un frère de Totila, roi d'Ostrogothie, s'établit dans la Prévalitaine. Son neveu Sélimir pille Scodra (Lucchari. Liv : I Annali) mais ne pouvant obtenir de Justinien II le titre de roi, se contente d'être nommé comte de Zeuta (Comes Zeutæ).

1. Dans un livre imprimé à Naples, M. Dorsa dit que cette reine était de race albanaise pélasgique.

Vers l'an 640, l'empereur Héraclius concéda aux Serbes qui lui avaient demandé des terres, l'Albanie supérieure, tout en se réservant les villes du littoral. Il n'est pas parlé d'elle au moment du schisme, les habitants très vraisemblablement restèrent fidèles au rite catholique latin, attachement qui valut à leur patrie le nom de Latinia, sous lequel elle est désignée dans une lettre adressée en 983 par Constantin XI, aux gens de Raguse; fidélité qui n'était pas pour leur attirer les sympathies de la cour de Byzance.

Vers le XIIe siècle, l'empire était déjà trop affaibli pour résister aux assauts qu'on lui livrait de toutes parts, une autre partie de l'Albanie vint accroître l'empire Serbe qui s'étendit jusqu'à l'Adriatique. Bodin ou Bodinus établit à Scutari la capitale de son fragile empire désigné plus tard sous le nom de royaume de Rascie.

L'occupation ne devait pas être de longue durée. Les Normands de Naples ne tardèrent pas à apparaître à l'époque de la IVe croisade; quand Baudouin, comte de Flandre, se fut emparé de Constantinople, les Vénitiens commencèrent à entrer en Albanie, s'emparant de quelques villes du littoral et de la plaine, il ne paraît cependant pas qu'ils aient pénétré bien avant dans l'intérieur du pays.

Quand, au XIVe siècle, s'éteignit la puissante dynastie des Neemania et avec elle l'empire Serbe, différents chefs qui l'avaient servie se disputèrent les débris de l'empire et formèrent de petites principautés dont les jalousies ruinaient la contrée et préparaient sa ruine en lui faisant perdre la cohésion qui lui eût été si nécessaire pour résister à l'orage qui allait fondre sur elle.

La lutte contre l'invasion musulmane, une lutte incessante, terrible, qui dura presque un demi-siècle, sous la

direction de Iskender Bey, connu sous le nom de Scander beg, est trop connue pour qu'il soit besoin d'en refaire le récit. Ce fut pour le pays une glorieuse mais infructueuse épopée, les victoires des Albanais étaient, hélas, de celles qui épuisent. Après la mort de celui qu'on appelle encore le Lion Albanais, ses domaines comprenant Croïa et son territoire furent cédés par son fils à la Sérénissime République qui, en 1479, les livra avec Scutari au vainqueur de Constantinople.

Si à partir de cette époque, la Haute-Albanie n'occupe plus l'histoire, la population n'en a pas été plus heureuse, les habitants des montagnes luttaient entre eux, pour la vie, et ne descendaient que rarement, sachant à quels dangers ils étaient exposés ; ceux de la plaine constituaient le troupeau (en turc Riaya, vulgairement Raïa) des sujets tributaires, taillables et corvéables à merci, d'abord par les spahis auxquels les sultans accordaient des fiefs en récompense de leurs services, puis par les Pachas indigènes et les beys, dont la puissance à peu près sans limites, il n'y a guère encore plus d'un demi-siècle, fut souvent une cause de trouble et d'inquiétudes pour la Sublime Porte à laquelle ils refusaient d'obéir et qui dut les réduire par la force, pour le plus grand dommage de la population placée entre deux maîtres également dangereux, mais ce n'étaient plus que luttes mesquines d'ambition, passant inaperçues de l'Europe pour laquelle elles étaient sans intérêt.

II

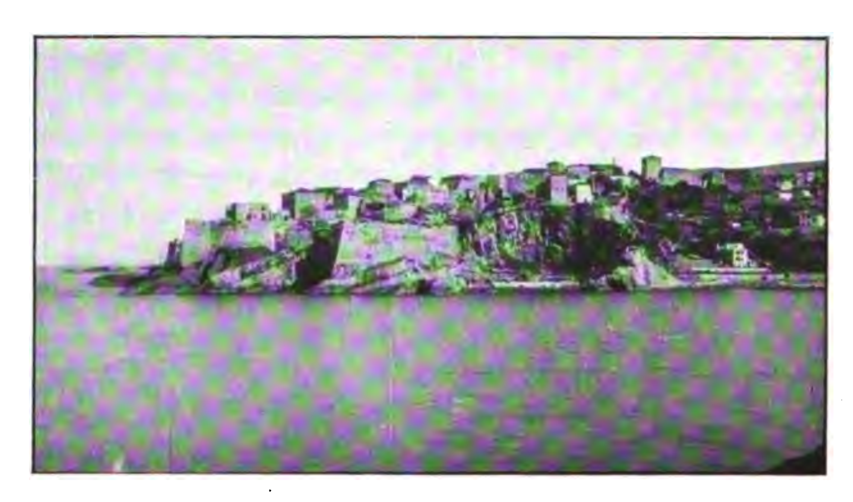
DE DULCIGNO A SCUTARI

La Haute-Albanie a été jusqu'à ce jour si peu visitée, que celui qui songe à s'y rendre éprouve quelque peine à se tracer un itinéraire. Ira-t-on débarquer à San Giovanni di Medoa? descendra-t-on à Dulcigno? deux ports peu éloignés de Scutari, mais ensuite? comment y arriver? aucun chemin de fer, aucune route ne figurent sur les cartes. La route la plus généralement suivie est celle de Cettigne d'où on descend facilement à Ryéka, point de départ d'un petit vapeur qui traverse le lac en six heures par beau temps.

Cette voie est la plus facile et d'autant plus agréable qu'elle permet de voir une partie de cette intéressante et si sympathique principauté de Monténégro, la traversée du lac est pleine de charme, mais le service du petit vapeur n'est pas toujours assuré et on peut se trouver exposé à la nécessité de venir en grande barque, trajet qui, dans les meilleures conditions, ne dure pas moins de dix ou douze heures, pénible et brusque initiation aux difficultés qu'on rencontrera par la suite quand on s'enfoncera dans l'intérieur du pays.

Si on ne redoute pas quelques heures de cheval et il faut s'y habituer, car on n'aura plus d'autres moyens de transport dans la Haute-Albanie, je crois préférable de

débarquer à Dulcigno qui mérite d'être vue; la citadelle qui renfermait l'ancienne ville s'avance fièrement dans la mer, elle a grand air sur ses assises de rochers grisâtres, en dépit de son abandon elle est encore intéressante, le style des maisons construites avec les débris des anciennes demeures conserve l'empreinte de l'occupation vénitienne : elles sont habitées par des musulmans, ce qui explique cette



La citadelle vénitienne de Dulcigno.

construction d'une autre époque, ils sont ennemis des innovations, telles ils ont trouvé les habitations, telles ils ont continué à les bâtir. Il y en eut au début de fort vastes, pour les chefs probablement, il n'en subsiste que de massifs pans de murs conservant la trace de ces hautes cheminées coniques si décoratives qu'on retrouve parfois encore dans certaines maisons de Scutari. Ces installations étaient importantes, il reste de nombreuses et vastes citernes, des souterrains qu'il serait intéressant de déblayer et dans lesquels on ferait peut-être d'heureuses découvertes.

La porte principale située à l'ouest aboutit par une rampe bien conservée à un plateau menant dans la nouvelle ville; les revêtements extérieurs des murailles étaient faits avec un grand soin, en pierres bien taillées, et témoignent d'un travail dont les maîtres eux-mêmes étaient satisfaits à en juger par l'inscription que j'aperçois encastrée dans la muraille intérieure à sept ou huit mètres de hauteur.

Dulcigno est une des très anciennes villes de l'Adriatique, elle aurait été fondée par les habitants de la Colchide. Ptolémée la mentionne sous le nom de Ulcinium; suivant Pline elle s'appela Colchinium, puis Olchinium, elle passa par plus d'une main, avant de tomber en 1420, entre celles des Vénitiens. Comme toutes les villes de l'Albanie, Dulcigno eut à soutenir de nombreux sièges, les Turcs s'en emparèrent en 1571, près d'un siècle après la prise de Scutari; les Vénitiens cherchèrent à y rentrer en 1696 et 1722, sans succès, la ville sortit ruinée de ces luttes. Elle devait être riche à en juger par les fragments de pierres sculptées qu'on retrouve dans les murs construits avec ses débris; plusieurs nobles familles y résidaient, les écussons qui surmontaient les portes de plusieurs demeures ont malheureusement disparu ou été mutilés.

De temps à autre, on met à jour quelque tombe intéressante. J'ai eu l'occasion d'assister à la découverte de deux de ces monuments funéraires trouvés pendant des fouilles que le gouvernement princier faisait effectuer sur l'emplacement d'une ancienne église dont il ne reste plus que les fondations, le seuil de la porte et des bases de colonnes en belle et fine pierre rouge. Une de ces tombes portait sur son couvercle un commencement d'inscription et un écusson; sur la pierre de l'autre se trouvait un aigle à deux

têtes surmontant une inscription et la date 1563. Celui qui était venu y chercher le repos n'avait pas eu la douleur de voir la prise de la ville. Intérieurement revêtues en maçonnerie elles ne renfermaient que des ossements et avaient été probablement déjà ouvertes. Deux femmes monténégrines employées comme manœuvres, ont réuni ces pauvres restes avec les déblais et les ont jetés du haut des remparts dans la mer, belle sépulture pour ces serviteurs de la grande république maritime.

Dans une de ces petites ruelles si attrayantes par leur apparence moyenâgeuse, qu'on trouve encore dans l'intérieur de la citadelle, s'élève une maison en belles pierres grises bien taillées, aux fenêtres élégamment encadrées, quelque établissement religieux à en juger par l'écusson et la devise qui surmontent la porte.

A peu de distance se trouve l'ancienne église de Sainte-Marie convertie en mosquée; quelques jolis tronçons de colonnes, une élégante frise en marbre blanc, ont été employés par les Turcs à l'aménager suivant leurs besoins ; le seuil de la porte est formé d'une longue pierre blanche avec une inscription.

Rien autre à voir actuellement dans cette ville autrefois célèbre qui, de l'an 877 à l'an 1560, a eu une suite non interrompue d'évêques catholiques.

La nouvelle ville n'offre rien de particulier, ce n'est plus l'Orient, ce n'est pas encore l'Occident, elle est en transformation : depuis que cette partie de l'Albanie a été cédée au Monténégro, elle se civilise rapidement eu égard à ses faibles ressources et à l'apathie des indigènes ; une chaussée, la dernière qu'on verra, traverse le bazar ; quelques maisons agréablement situées au bord de la mer ou s'étageant sur les

collines qui enserrent le port ont un air européen qui surprend, on a le sentiment que l'élément chrétien reprend



Musulmane de Dulcigno.

peu à peu le dessus. Sa prépondérance et son contact odieux occasionnent plus d'un départ parmi les musulmans ; non qu'ils soient le moins du monde molestés, je me hâte de le

dire, bien au contraire; des catholiques ou des mulsumans, ces derniers sont les mieux traités, assure-t-on, on cherche à les retenir, mais où ils étaient les maîtres souvent sans contrôle, ils doivent se soumettre à une loi égale pour tous et aux décisions d'une justice ferme et souvent expéditive, chose étrange pour eux, descendants des conquérants. Bien que comprenant les avantages d'une civilisation qui leur



Le Drin en aval à Scutari.

donne en outre la sécurité, ils ont encore de la peine à s'accoutumer à ce changement si brusque, à voir le pouvoir entre les mains de ceux dont le contact leur était insupportable alors même qu'ils les avaient vaincus et les tenaient courbés sous le plus dur esclavage; ils ne se disent pas, avec le poète persan, que le monde n'est qu'un lieu emprunté, et puis, l'Albanie, la terre conquise, la terre mulsumane est si proche, deux heures les en séparent et ils ne résistent guère à la tentation d'un retour à la vie qu'ont vécue leurs pères.



La Boïana sortant du lac à Scutari.

La seule note vraiment pittoresque est donnée par les femmes musulmanes. Hiver et été, recouvertes du talagan, lourd manteau en laine brune, orné de broderies blanches et rouges, dont le capuchon leur couvre la tête, elles errent en glissant dans les rues, les traits complètement cachés sous le voile de mousseline aux couleurs violentes ; elles semblent ne pas vouloir ajouter au chagrin de rester sur cette terre ravie à l'Islam la honte d'être vues par les étrangers.

Le trajet à cheval de Dulcigno à Scutari s'effectue assez facilement pendant la belle saison. En quelques heures, après avoir traversé en bac la Boïana, on arrive sans trop de fatigue en vue de l'ancienne forteresse qui domine cette dernière ville. Traverser le pont jeté sur le Drin, escalader la route rocailleuse qui passe entre les collines demande peu de temps. Au sommet vous attend le plus intéressant des panoramas, la vallée du Drin bordée dans son fond par les premières montagnes de la Mirditie, à vos pieds la ville disparaissant dans la verdure de ses jardins, le lac qui s'allonge jusqu'au Monténégro ; de toutes parts l'œil rencontre un cercle de montagnes qui sertissent l'horizon, une seule échappée de lumière et d'infini sur la gauche, un chemin d'argent, c'est la Boïana, fissure par laquelle cherchent à pénétrer peu à peu la civilisation et le progrès. Un service de vapeurs partant tous les quinze jours de Trieste, remonte le fleuve jusqu'à Obotti, d'où en trois heures on peut, à cheval, arriver à Scutari ; malheureusement ces bâtiments ne sont pas aménagés pour passagers et dans certains moments ne peuvent entrer dans le fleuve par suite du manque d'eau.

III

SCUTARI

L'impression assez gaie que donnait l'entrée en ville ne tarde pas à se modifier quand on s'enfonce dans l'intérieur, l'effet produit est étrange. Peu de maisons sur la rue, de hautes et solides murailles au-dessus desquelles s'élève le feuillage des figuiers, des mûriers, des lauriers-roses ou des grenadiers, de massives portes garnies de clous à large tête, dans les montants en retour des meurtrières se faisant vis-à-vis afin de repousser les assaillants; rues et hauts trottoirs pavés en galets et coupés par des ponts ou de larges cubes de pierres destinés à faciliter la circulation au moment des inondations; de loin en loin une stèle dressée le long d'un mur au tournant d'une rue et couverte d'inscriptions turques, annonce qu'un musulman est tombé dans cet endroit victime d'une vendetta.

Parfois dans le quartier turc passe à côté de vous une envolée de féredjés aux couleurs voyantes; sous les ombrelles papillotantes éclatent les rires des dames turques toujours si insouciantes et si gaies; d'autres fois, vous croisez une Albanaise musulmane à l'allure poétiquement sinistre, artistement drapée dans sa dolama bleue aux revers largement brodés d'or, charmeuse dans le balancement de ses longs pantalons, aux poignets brodés d'or,

comme ses babouches. Elle glisse à côté de vous, attrayante énigme, les traits à peine dessinés par la mousseline qui entoure sa tête, figure blanche de fantôme dans laquelle on n'aperçoit que deux yeux d'orientale, des yeux profonds et troublants de sphinx, vous regardant droit et gravement.



Dames turques.

Peu d'hommes dans la journée, occupés qu'ils sont au bazar, dans les administrations et surtout les cafés; de temps à autre cependant on rencontre quelque descendant d'ancienne famille de beys ; jeune ou vieux il affecte une démarche majestueuse. Petit fez au large et pesant gland de soie bleue, veste rouge aux épaisses broderies de soie noire, gilet croisé couvert de broderies d'or, volumineuses foustanelles, ceinture de soie par-dessus laquelle se boucle le

silah, large ceinturon de cuir à feuilles dans lequel se placent le revolver, la baguette en argent avec laquelle on chargeait les anciens pistolets à pierre, cartouchières en argent travaillé, tel est le costume des beys ou mieux begs, descendants des vieilles familles musulmanes, costume décoratif et fort riche encore malgré leur décadence.



Albanaise musulmane de Scutari.

Dans le balancement de leur foustanelle blanche aux innombrables bandes d'étoffe et dont le poids leur interdit toute allure un peu vive, ils passent pompeusement, suivis à distance par quelques serviteurs armés de fusils, prêts non plus à dégaîner pour soutenir ou protéger leur maître, mais à tirer.

Pas de voitures, les rues ne le permettent pas, quelques

cavaliers ; de temps à autre une caravane de montagnards apportant du bois ou du charbon ou changeant de pâturages avec leurs troupeaux ; un hodja se rendant à la mosquée pour annoncer l'heure de la prière, telle est la vie d'une rue du quartier musulman, existence triste et monotone, vie discrète et silencieuse, que troublent seulement les jeux des enfants devant les hautes portes massives ; jeunes garçons tapageurs, petites filles en général charmantes avec leurs cheveux et leurs ongles rougis par le henné, leurs yeux intrigués sous la barre de leurs sourcils facticement rejoints d'un dur trait noir ; passez vite, sinon, se voyant observée, la bande s'envolera vers la première porte entrebâillée, qui retombera lourdement, la dérobant brusquement à votre curiosité.



Bey de Scutari.

Au coucher du soleil et pendant quelques instants, un peu plus d'animation, c'est le moment de la rentrée des absents ; les trois ou quatre boutiques de la rue, café, barbier, épi-

cier, marchand d'étoffes et de parfums se ferment; pour la quatrième et dernière fois de la journée, le hodja annonce qu' « Allah est Dieu et Mahomet son prophète », c'est l'heure de la prière du soir; le silence et l'obscurité se font rapidement et ne seront plus que de temps à autre troublés par un retardaire ou un harem attardé dans une visite, cherchant avec une lanterne sa route au milieu des ténèbres.

Séparé par la rue principale qui partage la ville en deux, le quartier catholique diffère peu comme extérieur du quartier musulman. Son aspect est plus triste car on le sent craintif; moins de boutiques, rues aussi impraticables aux voitures, ruelles défiantes et tortueuses dans lesquelles on se terre, portes hermétiquement closes et marquées d'une croix, murailles élevées derrière lesquelles se dissimulent les maisons, aucune note intéressante comme celle que donnent les cimetières musulmans avec leurs tombes étranges et multicolores, pas de mosquées entourées d'arbres, pas d'enfants sur les portes; il est morose, il semble bouder, c'est le quartier des vaincus et des persécutés. Son artère principale passe devant la chapelle et le séminaire des PP. de la Société de Jésus, la petite église du clergé Albanais et la cathédrale, pour aboutir aux deux cimetières; dans le quartier se trouvent d'autres établissements appartenant à divers ordres religieux.

La vie des Albanais catholiques de la ville est encore plus renfermée que celle des musulmans. Hormis les noces, les enterrements et les jours de fête ils se visitent et reçoivent rarement ; se voyant toute la journée au bazar, les hommes n'ont plus rien à se dire ; excepté l'heure où ils se rendent à leurs affaires et en reviennent, on rencontre rarement un homme dans la rue, les femmes sont occupées

dans la maison, sortant peu si ce n'est pour se rendre aux offices, c'est leur unique distraction ; quand la cloche de l'église a sonné annonçant la messe, une adoration ou un rosaire àréciter, chaque porte alors s'entr'ouvre donnant passage à un être, la figure mystérieusement enveloppée de mousselines blanches et dont on n'aperçoit que les yeux ; uniformément vêtues de la jubé en drap grenat recouverte de broderies en soie noire, que dissimule en partie un large manteau de drap écarlate brodé voyamment sur la poitrine et dont le collet carré recouvre leur tête, sans parler, elles se dirigent vers l'église ; on n'entend que le froissement de leurs vastes pantalons d'un noir violacé, le plac-plac des babouches ou des bottines aux pompons rouges et hauts talons dorés. Agréable au début, l'effet dans la rue de ces mouvantes taches rouges devient rapidement d'une fatigante uniformité, la silhouette est peu gracieuse. Ainsi l'exigent les règlements somptuaires locaux, car chaque maison est



Albanaise catholique de Scutari.

classée par une commission composée de notables et ses habitants, ne peuvent, sous peine d'amende, modifier la hauteur et le genre des broderies auxquels leur rang leur donne droit. La mode, ce ruineux tyran, est chose inconnue en Albanie.

Quelques Albanais chrétiens ayant été à l'étranger, continuent à porter le costume européen et le fez, coiffure obligatoire pour tous les sujets turcs, mais c'est au grand déplaisir de leurs femmes qui ne dissimulent pas qu'elles les trouvent ridicules. Tous les autres sont uniformément vêtus de la petite veste rouge sans manches, à broderies noires, d'un gilet à manches en soie rouge ou violette rayée de blanc, d'un autre gilet à broderies noires, de larges pantalons en lustrine noire serrés aux genoux et de bas de coton blanc; la petite calotte rouge à gros gland bleu ou le fez complètent ce costume aussi laid qu'incommode.

Inutile de dire qu'après le coucher du soleil, le quartier catholique est encore plus silencieusement désert que le quartier musulman.

Rien à voir dans la rue principale, des officiers turcs y promènent leur ennui, les soldats leurs haillons, rien n'est plus banal et si on n'y avait la possibilité de voir de temps à autre passer des gens de la montagne, il faudrait se hâter de la fuir.

IV

INTÉRIEURS ALBANAIS

Musulmans et chrétiens albanais vivent fort retirés; les premiers sont enfermés dans le haremlick où sont confinés les enfants et les femmes; le manque de distractions, l'absence de cafés ou de cercles, l'avarice et la pauvreté produisent le même résultat parmi les seconds. Les maisons des uns et des autres sont à peu près semblables extérieurement, vaste et massif édifice dans une cour entourée de grands jardins fruitiers, tel est l'aspect des demeures des anciennes et riches familles quand la porte de la rue s'entr'ouvre pour vous ; elles sont grandes, car les doctrines de Malthus y sont inconnues et l'usage veut que les fils, même mariés, continuent à y résider avec le père qui reste le chef comme dans les familles de l'antiquité. Peu à peu cependant, la société tend à se dissoudre par suite de l'accroissement des familles, de la diversité des goûts, des froissements entre femmes, et de l'infiltration lente mais cependant appréciable des idées modernes.

Au rez-de-chaussée, les magasins, le cellier, le bûcher, l'écurie ; au premier étage les appartements blanchis à la chaux, garnis de boiseries sculptées; les fenêtres sont étroites, munies de barreaux de bois et de grillages au travers desquels la lumière se tamise en lueur d'or pâle, des volets

intérieurs et des placards en bois très gracieusement sculptés parfois, par ces patients ouvriers que sont les Orientaux pour lequel le temps est sans valeur; de bas divans autour de la pièce, recouverts comme le plancher, de tapis turcs et sur lesquels on trouve assez souvent encore de très curieux coussins en vieux velours de Gênes ou de Venise; d'anciennes et fort décoratives hautes cheminées, rien de plus en général dans les maisons restées fidèles à la tradition et qui n'ont pas voulu laisser pénétrer chez elles le banal mobilier viennois.

Si vous vous sentez au début un peu gêné dans ce milieu d'un autre âge, avec votre costume à la franque, l'intérêt que vous ressentez en retrouvant cette vie d'une autre époque, vous fait perdre de vue la note discordante que vous êtes. Dans les maisons malheureusement trop rares où l'aisance s'est à peu près maintenue, que d'intéressants bibelots on rencontre encore, armes anciennes, tapis curieux, lanternes de cuivre armoriées, glaces bizeautées, peintures sur verre, autant de rares et précieux souvenirs de la domination vénitienne !

Chez les catholiques les murs sont couverts d'images de saints, grossières enluminures, d'objets de piété ou d'anciennes copies de tableaux religieux de l'école italienne, toiles en général de peu de valeur.

Les repas se prennent en commun et sont simples car l'Albanais, par avarice et surtout par pauvreté est sobre en temps ordinaire; les convives s'asseoient à terre, autour d'un immense plateau de cuivre étamé ayant parfois un mètre et demi de diamètre et sur lequel sont placés les plats contenant les mets et dans lesquels on plongera sa cuiller ou ses doigts qu'on essuie à la longue serviette unique qui re-

couvre les genoux de tous. Avant de commencer, les Albanais absorbent plusieurs petits verres d'eau-de-vie de marc qu'ils fabriquent chez eux, échangeant force souhaits de bon appétit ; quand il y a des étrangers à la famille, les femmes ne prennent pas part au repas, elles servent ou surveillent ;



Maison albanaise.

la politesse exige qu'on laisse toujours son assiette à moitié pleine, c'est une flatterie adressée au maître de la maison, on doit donner à comprendre qu'il y a de tout si abondamment, qu'on ne peut achever ; chez les montagnards on doit agir de même, celui qui prendrait ce qui reste dans le plat insulterait la maison qui le reçoit. Chez les catholiques, les repas sont précédés et suivis d'une prière à laquelle s'ajoute le soir la récitation en commun du rosaire.

La nuit venue les domestiques étendent des matelas sur les tapis, les recouvrent d'étoffes de soie et de coton, la toile



Cheminée albanaise.

est inconnue, et d'épais couvre-pieds ouatés. Très rares encore sont les maisons albanaises dans lesquelles on mange

sur une table ou dort dans un lit. Le père, la mère et tous les enfants non mariés, dorment dans la même chambre. Telle est la vie des Albanais de Scutari, existence fort triste, misérable la plupart du temps; par suite de leur pauvreté, se nourrissant mal, travaillant toute la journée au bazar dans des rues humides et sombres, n'observant aucune précaution d'hygiène, buvant de l'alcool, du café à l'excès, fumant de même, ils n'ont que peu de résistance et sont désignés pour la tuberculose. Vivant en commun, la promiscuité ne peut que hâter la diffusion de ce mal terrible; en quelques années des familles entières disparaissent. On me citait l'exemple d'une maison qui avait un moment contenu dix-sept personnes, il ne reste actuellement que la mère, deux filles et un fils, le père et ses douze enfants sont morts phtisiques, les quatre survivants continuent à rester dans la même demeure, à dormir dans la même chambre, sur les mêmes matelas. Les deux filles, du reste, sont déjà atteintes et ne peuvent presque plus travailler. D'après les docteurs que j'ai consultés à ce sujet on peut évaluer dans la mortalité à 60 p. 100 au moins le nombre de ceux qui succombent à ce mal horrible, la phtisie. Les musulmans albanais ne sont pas moins éprouvés que leurs frères catholiques.

La femme albanaise catholique, si soigneusement voilée dans la rue, se montre à visage découvert dans la maison; elle a quitté son manteau rouge, ses voiles blancs et chaussé des babouches qu'elle laisse sur le seuil de la chambre dans laquelle elle pénètre; une large ceinture de soie entoure sa taille, la chemise de gaze de soie est largement ouverte sur la poitrine, en partie cachée pourtant par une étoffe de soie rouge; la chevelure invariablement teinte

en noir est maintenue en place par des bandelettes qui retiennent le *salman*, sorte de petit coussin de soie blanche orné de perles fines, de coraux et de paillettes d'or et dont les extrémités retombent derrière la tête; pas de bijoux les jours ordinaires, beaucoup trop les jours de fête.

Le costume des jeunes filles catholiques est à peu près le même mais plus sévère ; elles ne portent rien sur la tête ; leurs cheveux ne sont pas teints; sous le long paletot *jubé*, elles ont un gilet de soie à manches croisant et fermant haut sur la poitrine.

L'étiquette albanaise a des règles qui causent toujours au début une certaine surprise à l'Européen admis dans une famille; les hommes sont toujours servis les premiers, quand on apporte successivement aux visiteurs, suivant l'usage, les sirops et le café suivis chez les catholiques d'un verre de liqueur, pendant qu'un homme boit, la maîtresse de la maison ou la plus récemment mariée de ses belles-filles doit rester debout la main sur la poitrine. Dans certaines maisons fidèles aux anciennes coutumes, si les rafraîchissements sont apportés par une servante, elle les présente à genoux si le visiteur est de haute condition. Quelques dames albanaises parlent italien, le type est en général fort beau.

Quelques curieux objets en cuivre, de vieux et parfois très rares tapis persans, quelquefois aussi de belles armes anciennes, souvenirs de temps meilleurs, peuvent encore se trouver dans le *selamlik*, pièce de réception des hommes chez les Albanais musulmans, le reste de l'ameublement est le même que chez les chrétiens. Le personnel féminin est confiné dans le *haremlik*.

Le costume d'intérieur des Albanaises musulmanes est, paraît-il, incomparablement plus élégant que celui des

catholiques et plus gracieux; un diadème de perles fines et de coraux orne leur tête, elles ont de larges pantalons de soie ornés de riches broderies d'or, une chemise en gaze de soie, sur laquelle elles mettent un étroit gilet de velours brodé d'or s'arrêtant sous les seins et retenu par une agrafe d'or ornée de pierreries. En grande toilette, elles portent, en outre, un long vêtement de velours ou de drap rouge couvert d'admirables broderies d'or, il en est dont le prix s'élève jusqu'à 3 000 francs; pour sortir, elles se voilent de mousselines blanches ne laissant à découvert que les yeux et jettent sur leur tête un long manteau bleu brodé d'or, qu'elles drapent avec une grâce infinie.



Albanaise catholique (costume intérieur).

Les Européennes qui ont été en relations avec elles les proclament fort belles en général. La forme, l'étoffe et la couleur de leurs vêtements ne sont pas soumises à un règlement comme chez les catholiques; autrefois paraît-il, ces dernières s'habillaient comme les musulmanes. On raconte qu'un pacha indigène, s'étant épris d'une catholique qu'il avait aperçue dans la rue, qu'il prît pour une musulmane et ne pût obtenir, il fut enjoint depuis aux catholiques,

de porter un vêtement qui permît de les distinguer.

Le très petit nombre de femmes albanaises de rite grec qui résident à Scutari, porte encore le même costume que les musulmanes, sans les voiles blancs sur la figure.



Costume d'intérieur des albanaises musulmanes.

L'existence des jeunes filles albanaises est des plus tristes ; l'usage exige qu'aussitôt qu'une fille a atteint sa douzième année, elle soit immédiatement retirée de sa pension et enfermée jusqu'à l'époque de son mariage. Séquestrée dans une chambre, où elle ne pourra plus être vue que par de très proches parentes, elle s'occupe à tisser les étoffes de soie et de coton qui doivent composer son trousseau, y compris celles qui seront employées pour ses couches, ses deuils, son enterrement, celui de son mari et de ses enfants.

Fait surprenant, dans un pays si profondément catholique et pratiquant, les jeunes filles, même voilées, ne pouvaient pas aller à l'église : chaque demeure riche avait sa chapelle dans laquelle le dimanche un prêtre venait célébrer

la messe. Il a fallu un ordre du Saint-Père pour décider les parents à les laisser sortir pour entendre la messe; elles se rendent maintenant à l'église avant le jour, traversant rapidement les rues une lanterne à la main, les traits soigneusement cachés par une épaisse étoffe de coton.

Le soin jaloux avec lequel les jeunes filles catholiques sont dérobées aux regards est une des conséquences de l'antagonisme religieux de cette population de même race. En des cas semblables, il y a recrudescence de fanatisme, et les chrétiens sont devenus plus intolérants et plus sévères que les musulmans, dont les filles peuvent au moins sortir voilées avec leur mère, faire ou recevoir des visites.

Il est dans ces conditions difficilement question, on le comprend sans peine, de ces unions appelées mariages d'inclination; l'autorité paternelle, encore si entière dans cette contrée, décide donc sans appel. Un ami de la famille est chargé de la négociation; quand on est tombé d'accord, le père informe sa fille qu'il l'a promise. La future belle-mère, à plus forte raison son fiancé, n'ont pu et ne pourront la voir qu'à l'église, le jour du mariage.

Si la jeune fille a atteint un certain âge ou est affligée de quelque infirmité, ses parents ne doivent pas le laisser ignorer, la négociation devient plus pénible. Après bien des détours et des hésitations, le père et la mère déclarent à l'intermédiaire qu'on leur a souvent, très souvent déjà, demandé la main de leur enfant, mais ils ne voulaient pas s'en séparer; ils avouent avec regret qu'elle a un œil malade en ce moment; qu'elle a depuis quelque temps à la jambe un mal qui guérira peut-être difficilement, ces euphémismes indiquent qu'elle est mûre, borgne ou boiteuse. La compensation due pour chacun de ces défauts est l'objet d'un nouveau

et plus âpre débat. Comment prendre dans une famille une femme dont l'état de santé obligera peut-être son mari aux dépenses d'un long traitement? Le père finit par céder, non sans avoir combattu pied à pied, et annonce qu'il donnera une indemnité ; dans les familles riches, cette somme s'élève parfois jusqu'à 2 000 francs pour chacune des désillusions réservées au mari. Connaissant l'usage du pays, ce dernier, qui se marie également par ordre de son père ou de son frère aîné, doit se trouver dans un état d'âme quelque peu troublé quand on lui annonce qu'en dehors du trousseau obligatoire, sa compagne lui apportera quatre ou six mille francs en espèces; un peu d'arithmétique lui permet, en divisant cette somme par deux, de déterminer le nombre des surprises désagréables auxquelles il doit s'attendre, mais elles resteront inconnues pour lui jusqu'au moment où elles seront devenues inévitables.



Jeune fille catholique albanaise.

Il existe encore une autre situation offerte à la jeune fille

catholique albanaise, elle peut se faire monaca (tertiaire) ; quand elle a déclaré qu'elle renonce à se marier, et veut être monaca, la jeune fille est libre de sortir, d'être présente pendant les visites faites à ses parents, chez lesquels elle continue à habiter, et sa condition semi-religieuse est indiquée par son habillement d'où les bijoux, les hautes broderies et les couleurs voyantes sont rigoureusement proscrits ; elle est astreinte à trois maigres par semaine : les mardi, vendredi et samedi, à la lecture de diverses prières, dernière obligation dont elle s'affranchit assez généralement. Comme rang, elle passe après sa mère et a le pas sur ses belles-sœurs.

V

MŒURS ET COUTUMES DE SCUTARI

Mariage.

Quand son père lui annonce qu'il a disposé d'elle, une jeune fille albanaise doit aussitôt affecter le plus profond désespoir; sa mère lui remet un chapelet envoyé par le futur comme gage de fiançailles; le père quitte cette chambre où, comme je le disais précédemment, elle a vécu enfermée, souvent pendant de longues années; il restera trois jours sans la voir. Plusieurs mois s'écouleront, souvent même une année, avant le mariage; il faut laisser au fiancé, qui ne verra pas de tout ce temps sa future compagne[1], le temps d'aménager une chambre dans la maison où il habite avec ses parents; les parents de la future ont, de leur côté, commandé les costumes brodés auxquels lui donne droit le rang de sa famille.

Les mariages des catholiques ont lieu le lundi, ceux des musulmans le jeudi; dans les deux maisons, la semaine qui précède est employée aux apprêts de la noce, les jeunes filles, chez la future, passent les nuits à boire, chanter et danser. Le jeudi deux vieilles femmes sont chargées de

1. Se laisser voir par son futur avant le mariage est considéré comme une honte pour la jeune fille et sa famille.

teindre en noir les cheveux et les sourcils de la fiancée, de l'épiler soigneusement, opération douloureuse qui se pratique à l'aide de rasoirs et de boules de résine, qu'on promène sur le visage et le corps pour en arracher le plus fin duvet, on la conduit ensuite au bain[1].

Le samedi, elle est revêtue de ses lourds habits de gala et conduite, la figure couverte d'un mouchoir de soie, dans la pièce d'honneur où sont réunies les amies de la famille. Elle s'avance lentement, soutenue des deux côtés par ses marraines qui la font asseoir sur un divan bas ou sur un fauteuil qui ne sert qu'à cette occasion et qu'ensuite on conserve recouvert; prenant place à ses côtés, elles enlèvent l'étoffe qui cachait son visage, la politesse exige que l'assistance vante immédiatement à haute voix la beauté de la fiancée qui s'empresse de cacher sa figure dans son mouchoir, sanglotant et donnant tous les signes de la confusion et de la douleur; de temps à autre, quand arrive un visiteur, on la force à lever la tête pour laisser entrevoir son visage inondé de larmes et qu'elle s'empresse de cacher de nouveau; elle reste ainsi toute la journée, écrasée sous ses pesants bijoux et les longues chaînes d'or, brisée par le poids de ses habits, torturée dans des vêtements neufs, sans se lever, sans parler, sans pouvoir remuer un bras même pour chasser une mouche, ce soin est laissé aux marraines.

Les hommes peuvent maintenant entrer dans la chambre

1. On demande au futur s'il désire que sa femme ne soit pas teinte. Il répond invariablement qu'il la veut avec cheveux noirs; après le mariage, la teinture et l'épilation se pratiquent chaque quinze jours environ. On ne rencontre jamais une femme albanaise, eût-elle quatre-vingts ans, avec des cheveux blancs.

où elle se trouve pour la voir, le futur et sa famille n'ont pas ce privilège; le matin il a envoyé les bijoux prescrits par l'usage, des mouchoirs de soie, une boîte de fards, des savons, des parfums et des bottines. La même abrutissante exposition de la mariée a encore lieu le lendemain ; la soirée et souvent la nuit sont employées par ses amies à chanter et danser, pendant que dans un coin elle reste immobile en pleurant.



Albanais catholiques.

Le lundi les deux maisons ouvertes à tous sont en fête, on boit en écoutant les musiciens qui chantent ou en regardant quelque jeune garçon habillé en femme et qui danse le visage voilé. Aussi silencieuse, aussi abattue, la fiancée reste dans une chambre avec les femmes. Les invités arrivent apportant leurs cadeaux ; ils sont uniformes, une paire de bas de coton blanc, des savons, un flacon de parfum et un mouchoir de soie, on ne peut sous peine d'amende, donner autre chose ou davantage. Les invités du mari envoient à ce dernier du sucre et du café.

Le moment du départ a sonné. Un char à bœufs a déjà emporté chez le futur un immense coffre enluminé contenant le trousseau et les cadeaux de la mariée, deux parentes du mari sont venues et attendent dans la rue ; ses deux marraines essayent de faire lever la mariée qui s'y refuse, se débat pour ne pas les suivre, feint de se cramponner aux portes, la sortie est longue, le père et la mère n'y assistent pas, ils se sont retirés. A la porte de la rue, avant de quitter la maison paternelle, la lutte semble recommencer, les sanglots éclatent sous les voiles blancs dont sa tête est enveloppée.

Les deux déléguées du mari vont au pas en avant; la mariée, précédée d'un enfant portant des babouches dans un mouchoir de soie, vient ensuite, soutenue et presque traînée par ses marraines que suivent les amis de la famille ; le père et la mère restent à la maison.

Après avoir refusé d'avancer à chaque coin de rue, à la porte de l'église, ralentissant de plus en plus sa marche, la mariée est conduite devant l'autel et agenouillée sur un des deux prie-Dieu situés en regard. On lève ses voiles, et le mari, qui attendait caché dans la sacristie, arrive et peut alors, pour la première fois, dévisager sa future compagne ; il s'agenouille sur l'autre prie-Dieu entouré de ses témoins. Le prêtre, après les prières d'usage, demande aux futurs s'ils se prennent en mariage, il renouvelle trois fois sa demande à la mariée, qui ne répond qu'à la dernière interpellation, l'étiquette l'exige sous peine d'infliger une honte à la famille. L'union prononcée, les anneaux bénis et passés aux doigts des époux, la cérémonie dure à peine cinq minutes, l'époux se lève précipitamment et s'enfuit avec ses témoins.

La jeune mariée triste et silencieuse reste assise dans l'église entourée de ceux qui lui faisaient suite ; quand elle paraît en état de se lever, ses marraines la soutiennent, les deux déléguées du mari reprennent la tête du cortège qui, aussi lentement, aussi lugubrement, s'achemine vers la demeure du mari ; à la porte de la rue, au moment d'entrer, la résistance de la mariée s'accentue, alors que de l'intérieur s'échappe le bruit joyeux des femmes qui chantent en dansant, des musiciens qui redoublent d'entrain ; la mariée en larmes dans les bras de ses marraines refuse de franchir le seuil de sa nouvelle demeure, un parent du mari, son frère généralement, et qui était caché derrière un battant de la porte, s'avance, jette sur sa tête un mouchoir de soie rouge ; on la fait alors entrer, les amis de sa famille qui la suivaient et qu'on invite refusent car ils ne doivent pas s'associer à



Mariée albanaise catholique avec ses marraines.

cette joie, quand les parents qu'ils représentent pleurent leur fille partie; elle avance sans voir, on lui prend les pieds pour les diriger quand on lui fait monter l'escalier, seules ses marraines l'ont accompagnée et fait asseoir dans la pièce d'honneur où l'attendaient les parents et les amis de son mari, on lui enlève ses bottines pour lui mettre aux pieds les babouches qu'on portait devant elle ; les marraines, après avoir bu les sirops et le café qu'on leur offre à genoux, enlèvent les voiles de la mariée et prennent congé d'elle, la laissant seule dans sa nouvelle famille.

Il est midi, dans chaque pièce on place à terre d'immenses plateaux de cuivre couverts de mets, le vin et l'eau-de-vie circulent aussi abondamment du côté des femmes que de celui des hommes, placés suivant l'usage oriental dans des chambres séparées.

La mariée ne bouge ni ne mange ; de temps à autre, si elle le demande, une femme lui apporte un verre d'eau ou une tasse de café qu'elle boit en hâte, cachée par une étoffe de soie derrière laquelle on l'abrite. On a l'impression d'un oiseau effaré, mis dans une cage. Après le repas, la musique et les chants recommencent et continuent jusqu'au soir. A onze heures la mariée est conduite dans la chambre qui lui est destinée et couchée à demi vêtue, je ne puis dire mise au lit, car les Albanais dorment sur des matelas mis à terre. Les témoins du mari, qui depuis l'église ne s'est pas approché de sa femme et a passé sa journée à boire avec ses amis, le prennent et malgré la résistance qu'il doit feindre de leur opposer, le poussent dans la pièce où elle se trouve ; elle peut refuser de le recevoir, mais cette résistance ne saurait se prolonger plus de trois jours.

Le lendemain du mariage, une amie de la famille vient

voir la mariée de la part de ses parents. La semaine qui suit est employée à recevoir les visites des amies; le père et la mère n'ont pas le droit de venir; la nouvelle mariée doit rester debout, immobile, dans un coin de la pièce de réception et paraître honteuse, elle se cache le visage, mais ne doit plus pleurer.

Ces huit jours écoulés, elle a le droit d'aller chez ses parents et d'y rester quatre jours et quatre nuits sans son mari; sa mère ne peut l'aller voir chez elle, avant qu'elle ait eu un enfant, ce sont ses marraines qui vont la chercher et la reconduisent, car pendant l'année qui suit son mariage la jeune femme peut aller une fois ou deux par semaine chez ses parents[1]; elle doit y rester la nuit qui précède le mercredi des Cendres. Les femmes, dans la rue, ont le droit d'arrêter une nouvelle mariée et de demander à la voir, celle qui l'accompagne s'arrête, lève les voiles qui lui couvrent la figure et fait admirer la jeune femme qui reste les yeux obstinément baissés. Pendant l'année qui suit son mariage, le linge de la mariée est lavé et repassé dans sa famille; c'est ensuite chez elle que son linge est blanchi.

Ces usages, ce cérémonial compliqué sont très exactement observés et pas une famille, même celles dont les membres ont résidé à l'étranger, n'oserait s'y soustraire. Quelque désillusion que puisse éprouver le mari à l'église, seul instant pendant lequel il peut apercevoir sa future femme avant de prononcer le oui qui les liera pour la vie, il est, m'a-t-on dit, sans exemple qu'il y ait eu un refus, les conséquences en seraient trop graves, car les parents de la jeune fille, les témoins et la famille du jeune homme deviendraient ennemis.

1. Pendant une année elle doit constamment, dans la rue et chez elle quand on lui fait visite, rester les yeux baissés.

Les formalités du mariage chez les Albanais musulmans ou schismatiques sont à peu près les mêmes. Chez les premiers on demande au mari s'il désire que sa femme lui soit remise avec ses cheveux longs ou coupés. La mariée, revêtue de ses plus riches vêtements, reste debout sur le divan, les mains cachées sous une serviette brodée d'or,



L'enlèvement de la mariée chez des paysans catholiques.

deux femmes la surveillent et lui couvrent la figure d'un voile de soie quand elle veut boire.

Sur un fond plus lumineux dans la plaine, en un cadre plus sauvage dans les montagnes, la vue d'une noce catholique est alors d'autant plus intéressante que la grande diversité des costumes place dans le décor des notes de couleur d'un attrait tout particulier. Ce sont, cette fois-ci, les hommes qui interviennent, les parents et les amis du

mari vont ensemble et au pas chercher la future, tirant de temps à autre des coups de fusil pour signaler leur approche ; une salve générale avant d'entrer annonce leur arrivée.

Ils sont reçus par le père qui leur offre le café et les



Arrivée de la mariée chez les paysans musulmans.

cigarettes traditionnels, ils restent peu. La mariée en pleurs est placée sur un cheval qu'elle enfourche au milieu des lamentations des femmes, un long voile rouge jeté sur elle la couvre entièrement. Abimée dans sa feinte douleur, exhalant des cris plaintifs que l'usage la contraint de faire entendre jusqu'à ce qu'elle ait quitté les terrains de sa famille, la tête posée sur le cou du cheval, qu'on conduit par

la bride, forme rouge sans aspect, elle part ainsi seule de la maison paternelle, au milieu des détonations qui se prolongeront tout le temps du trajet, enlevée par des inconnus qui la conduisent chez son maître, où le prêtre attend pour bénir leur union[1].

Non seulement les filles dans la campagne se marient sans dot comme à Scutari, mais le futur donne à leur famille une somme d'argent variant entre 100 et 200 francs ; une partie est employée à l'achat du trousseau, le reste constitue une indemnité pour les parents qui perdent une servante utile et souvent une bête de somme.

Le mariage chez les musulmans albanais diffère peu comme cérémonial, dans les villages, du mariage chez les catholiques. Au lieu d'entrer en servante humble et éplorée, la jeune fille musulmane se rend chez son mari droite et fièrement campée sur son cheval, semblant avoir la conscience et peut-être la volonté de lui apporter le bonheur.

Quand elle entre dans la cour de la maison, de toutes parts éclatent les coups de fusil ; on l'entoure pour l'aider à descendre de cheval et, dérobée aux regards par un grand voile que des mains amies transforment en un dôme au-dessus de sa tête, elle monte seule l'escalier en haut duquel l'attend son époux. Est-ce le bonheur ou le chagrin qui pénètre sous ce voile dans l'intérieur de cette maison ? L'existence des gens de la campagne est faite de si brutales réalités qu'il y reste peu de place pour les désillusions. Quant aux Albanais musulmans de la ville, le divorce est

1. Dans certaines montagnes la mariée, quand elle se rend chez son mari, tient en main une bouteille d'eau-de-vie de marc et une tasse ; à chaque homme qui la salue d'un coup de fusil quand elle passe, elle offre à boire.

si facile pour eux, qu'ils ne connaissent guère cette préoccupation. Ils n'ont, en général, qu'une femme, mais je dois reconnaître qu'ils en changent .ort souvent.

Baptême.

Le baptême de l'enfant a généralement lieu immédiatement après sa naissance et n'est l'occasion d'aucune fête particulière. La catholique après ses couches reste trois jours au lit pour un garçon, six jours pour une fille. Quarante jours après elle va faire ses relevailles à l'église, d'où, sans revenir dans la maison de son mari, elle se rend chez ses parents et y reste une semaine. La naissance d'une fille est une cruelle désillusion pour la famille; on semble avoir honte de l'annoncer.

Quand elle sent approcher le moment de sa délivrance, la femme albanaise fait apporter dans sa chambre les vêtements avec lesquels elle et son enfant seront ensevelis en cas de mort. Aussitôt après l'accouchement la jeune mère est revêtue de ses plus riches vêtements, couverte de bijoux et reçoit les visites; si c'est une primipare elle reste silencieuse, la figure voilée et ne répond à personne. A chaque visiteur avant son départ on apporte le baby lié dans son berceau et on lui offre un œuf avec lequel il doit lui frotter la figure en lui souhaitant qu'elle reste toujours blanche[1]. Chaque visiteur apporte des œufs ou des fruits.

Quelques mois après on procède à une cérémonie qui semble propre à l'Albanie ; les parents du baby prient un

1. C'est-à-dire qu'il ne fasse dans sa vie rien de honteux et dont il puisse rougir.

ami ou une personne haut placée de lui couper les cheveux.

Coumbaros (compère), tel est le titre d'origine grecque donné à celui qui accomplit cette opération ; elle lui crée une situation exceptionnelle dans la famille de l'enfant. Qu'il soit musulman ou chrétien, il peut librement entrer dans le haremlik[1] si son filleul est musulman, et voir la mère qui ne se voile plus devant lui. Il est de la famille, plus même que le frère du mari[2]. Les catholiques, à l'époque où ils se trouvaient vis-à-vis des musulmans dans un état d'abaissement et de soumission souvent plein de dangers pour eux, briguaient l'honneur de devenir coumbaros d'un enfant musulman, en profitant pour faire de riches présents et s'assurer ainsi la protection de leurs maîtres ; peu à peu cet usage s'est infiltré parmi eux par habitude et imitation et actuellement la coutume est devenue commune aux musulmans et aux chrétiens.

Les hasards d'une tournée de chasse m'ayant amené dans le village musulman de Drivasto, je fus accueilli dans une maison de paysans avec cette affabilité qu'on est assuré de rencontrer partout en Albanie où tout ce qu'on possède est offert à l'hôte de passage. Le brave homme qui m'avait reçu si bien vint quelque temps après me trouver à Scutari, pour me dire que sa femme et lui seraient bien fiers si je consentais à couper les cheveux à leur petit garçon. Je fus heureux de leur faire ce plaisir.

Au jour fixé, je vis arriver au Consulat le père portant un plat rempli de miel dans sa cire dorée ; derrière lui le

1. Appartement réservé aux femmes chez les musulmans.

2. Un musulman albanais peut refuser à son frère de lui laisser voir sa femme ; le coumbaros au contraire la voit même en l'absence du mari.

frère remorquait un énorme bélier, et la mère dans ses plus beaux habits suivait en portant sur son dos le lourd berceau



Mon filleul musulman et sa mère.

en bois dans lequel dormait, solidement lié, Ramazan, mon futur filleul ; ils avaient fait trois heures de route pour

venir, et m'apportaient leurs champêtres présents [1].

L'enfant sorti de son berceau me fut remis ; la mère à genoux m'offrit sur un plateau des ciseaux avec lesquels je coupai trois petites touffes de cheveux prises au milieu et de chaque côté de la tête; et laissant avec les ciseaux mon cadeau dans le plateau, je remis à la pauvre mère bien fière les trois petites mèches soyeuses qui créaient désormais un lien si fort entre nous. Puissè-je lui avoir porté bonheur à ce baby musulman, si joli dans son berceau de bois travaillé. Suivant l'usage, un repas fut offert à mes nouveaux parents ; ils partirent avec les cadeaux de tous, et quand ils descendent en ville ma maison est la leur.

Funérailles albanaises.

Le maître de la maison est mort; un long cri déchirant, hurlement sauvage poussé par les femmes, a fait connaître aux voisins que l'inévitable visiteuse a pris possession de celui qu'elle ne rendra plus ; un homme de la maison s'élance, allant de porte en porte, frappant avec un bâton un coup sourd sur le bois au lieu de se servir du pesant marteau de fer et annonce en courant le triste événement, la fin d'une vie. Parents et amis ainsi prévenus se hâtent d'accourir, la rue un instant auparavant si déserte et si profondément calme, se peuple et s'anime, les femmes un foulard de soie violet foncé jeté sur leur tête, s'acheminent comme les hommes vers la demeure en deuil, la porte est ouverte pour tous.

1. Dans les familles riches de la ville, les présents faits au coumbaros consistent chez les musulmans en étoffes et gazes de soie, mouchoirs brodés d'or; chez les catholiques où tout est réglé, on lui envoie une chemise en gaze de soie, un caleçon, un mouchoir et une étoffe de coton tissée et brodée par la mère.

Revêtu du costume, chemise et large caleçon de soie blanche, semblables à ceux qu'il avait la nuit de ses noces[1], son chapelet entre les mains, recouvert d'un des longs draps de gaze de soie blanche qui garnissaient le lit nuptial, le mort est à terre, sur un matelas, au milieu de la chambre. Accroupies autour de lui sont les femmes avec sa veuve, qui reste subitement seule sur la route de la vie ou le chemin vers la mort ; dans une autre salle, les hommes, après avoir silencieusement serré la main aux parents fument quelques instants et se retirent ; dans ces pièces basses et généralement petites, aux étroites fenêtres grillagées, ce va-et-vient silencieux semble un errement d'ombres.

Soudain de la chambre où est le corps un chant se fait entendre, mélopée composée de quelques notes mineures sur lesquelles une amie de la famille commence à pleurer l'époux disparu, l'improvisation se scande comme un sanglot. C'est la nièce du mort, sa mère était mourante quand on lui a annoncé la fin de cet oncle, qui leur était souvent venu en aide, car elles étaient bien pauvres.

« Pour toi, dit-elle, j'ai abandonné ma mère chérie, sans l'aider à tenir le cierge qu'on avait placé dans sa main défaillante ».

« Pourquoi nous as-tu quittés, ô mon cher oncle ! »

Chacune des phrases qui suit rappelle la vie, les vertus et les bienfaits du mort, lui parle de sa femme et de sa douleur, à la fin de chaque strophe, les assistantes la figure à moitié couverte de leur étoffe de soie foncée font entendre une plainte prolongée et frappent dans leurs mains semblant vouloir le réveiller ; la veuve reste silencieuse.

1. Les Albanais, hommes et femmes, dorment avec de larges caleçons.

La nuit est venue, les visiteurs sont partis; il ne reste plus que les parents, qui se réunissent accroupis par terre autour de celui qui ne peut plus les entendre, les femmes mornes, pendant que les hommes, qui maintenant sont dans la même pièce pour la triste veillée, fument et boivent en parlant du défunt, s'occupant à voix basse de ce qu'il a laissé et du partage; parfois aussi des amies obligeantes et zélées cherchent à consoler la veuve en lui faisant l'éloge des maris qu'elles ont déjà en vue pour elle.

Ainsi passe la nuit, quand le jour paraît, les hommes quittent la chambre et les lamentations recommencent, deux ou trois parentes se sont associées à l'improvisation de la pleureuse, elles alternent, insensiblement le chant devient plus strident, elles tournent autour de la pauvre dépouille humaine qui gît à leurs pieds, s'arrêtant pour l'embrasser sur le visage et sur les mains, à la fin de chaque strophe de plus en plus précipitée ; les femmes qui se trouvent maintenant en grand nombre — il en arrive sans cesse, on ne peut circuler dans la pièce qu'elles encombrent — battent des mains avec furie, poussant de temps à autre un sourd gémissement qui traverse comme un éclair cet orage de plaintes et de lamentations. Elle dure depuis dix heures, cette énervante et douloureuse gridata; l'arrivée du clergé m'est un soulagement. Autant elle était touchante et pénétrante au début, cette plainte solitaire qui s'élevait craintivement douloureuse, planant sur le silence morne de la maison visitée par la mort, autant elle devenait énervante dans son allure heurtée. Il y a peu d'années, la femme durant un an pleurait et chantait le mort chaque semaine le jour où elle l'avait perdu. Un règlement interdit aujourd'hui cette douloureuse manifestation ; l'habitude est

cependant encore tellement enracinée que plusieurs maisons même peu fortunées aiment mieux payer l'amende



Dame albanaise catholique, costume de deuil.

que manquer à cet usage. Qui sait si celle qui pleurait ainsi un être aimé, ne trouvait pas dans ce bruit un soulagement à la douleur qui lui tordait le cœur; il est souvent bien pénible de ne pouvoir crier ou de pleurer sans larmes.

La levée du corps n'a pas lieu sans difficulté, les femmes en délire, à la suite de cette hystérique lamentation, s'y opposent, il faut les écarter et le leur arracher, elles battent dans leurs mains, le suivent en hurlant jusqu'à la porte de la rue, on les repousse dans la cour. Le cercueil est porté à bras à l'église et au cimetière, les fils d'abord s'en emparent en pleurant, puis les parents et les amis se relayent pendant ce triste trajet, aucune femme ne peut suivre le convoi.

Un char à bœufs nous suit au départ, semblant porter un autre cercueil : c'est le long coffre voilé de noir contenant les effets de la veuve, ce qu'on lui avait donné le jour de ses noces ; elle n'a pas eu d'enfants, elle est jeune, c'était la seconde femme du défunt, elle se remariera et doit, suivant l'usage, rentrer dans sa famille.

Le lendemain matin, de bonne heure, tous ceux qui étaient présents à la cérémonie funèbre doivent retourner à la maison mortuaire où les parents les attendent ; rien n'est offert, on ne fait que passer et leur serrer la main en leur disant : « Que Dieu ait son âme, vivez longtemps. »

Un veuf, quelque avancé en âge qu'il puisse être, se remarie presque toujours. La cérémonie ne peut avoir lieu avant l'expiration de l'année de deuil ; le mariage se fait sans fête, une femme seulement va chercher l'épouse qui, le lendemain même de son mariage, prend le deuil de celle qui l'a précédée et le garde autant de temps que le porte son mari.

A peu près semblables, sont les cérémonies qui suivent la mort chez les Albanais musulmans et les Albanais de religion grecque. Chez ces derniers, les funérailles sont suivies d'un repas et pendant un mois, si le mort est de maison riche, on doit recevoir à table tous ceux qui viennent

apporter leurs compliments de condoléance. Chez les musulmans, la mise en terre a lieu deux ou trois heures à peine après la mort, le corps ne doit pas être enterré froid et on ne doit pas s'apercevoir de la décomposition ; avant de le recouvrir de terre le hodja demande aux assistants : « A-t-il été un homme juste ? » ; on lui répond affirmativement et la dépouille est abandonnée aux fossoyeurs. Deux fois par semaine, les lundi et vendredi, pendant une année, les femmes musulmanes vont faire visite dans la famille du mort et le pleurent.

Autrefois le deuil se prolongeait durant plusieurs années. La veuve qui ne se remariait pas, devait continuellement porter des vêtements de deuil. Quand volontairement une veuve renonce au mariage, elle ajoute une croix brodée de chaque côté de son manteau. Le deuil de frère durait trois et cinq années pour les femmes ; celui d'un fils était porté par le père lui-même pendant trois ou cinq ans ; celui d'une fille trois ; de la femme un ou deux ans au plus. La commission a décidé que la durée du plus long deuil ne pourrait dépasser une année ; malgré les amendes qu'elles encourent en n'obéissant pas à ce règlement, bien des familles refusent de s'y soumettre. J'ai connu une jeune femme qui, après la mort de son frère, n'osant sortir dans la rue en habits de deuil après l'année expirée, reprenait en rentrant chez elle ses vêtements tristes, ne portait aucun bijou et durant trois années ne fit aucune visite.

Pendant la durée du deuil chez les catholiques, les miroirs, les lampes, les tableaux sont recouverts de crêpe noir, les rideaux des fenêtres enlevés.

Quand la mort emporte le dernier représentant mâle d'une famille, dont le nom s'éteint avec lui, on démolit la

cheminée de sa chambre; où se trouvait le foyer on place un fagot d'épines, une fenêtre de la maison est mûrée, les arbres du jardin sont abattus, les fleurs arrachées.

Chez les montagnards, les hommes en signe de deuil pour un homme parent ou ami, se frappent à grands coups la poitrine, s'écorchent la figure avec leurs ongles, ne lavent pas leur sang qui a coulé et portent souvent leur veste retournée pendant plusieurs mois.

Catholiques et musulmans sont régis en matière de succession par le « Chéryat » loi religieuse turque.

Quand la femme veuve veut contracter un nouveau mariage, indépendamment de son trousseau, des bijoux qui lui ont été donnés et de sa dot, si elle en a apporté une, elle reçoit en outre le huitième de l'avoir laissé par le défunt. Quant au reste, deux tiers reviennent aux fils, un tiers aux filles. Dans le partage, deux filles ont droit à la part d'un garçon.

Quand il n'y a pas d'héritier mâle, la fille ou les filles héritent de toutes les propriétés rurales; maisons de la ville, numéraire, tout le reste est partagé entre elles et les collatéraux.

Quand il n'y a ni fils, ni fille, la veuve reçoit le huitième de la succession si elle a eu des enfants; si elle n'en a pas eu elle n'a droit qu'au quart de cette somme.

Dans les montagnes, les filles ne reçoivent rien, les fils ou les collatéraux mâles héritent seuls; mais ils doivent s'occuper de marier les filles du défunt et subvenir aux frais de leur établissement.

VI

LE BAZAR

Après le bazar de Stamboul, avant que le tremblement de terre de 1894 l'eût en partie détruit, on pouvait encore visiter avec intérêt le bazar de Scutari. Il suffit d'une heure pour en faire le tour, une journée est insuffisante pour l'artiste ou l'observateur qui s'y rend, le mercredi, jour de marché; il voit défiler devant lui les si intéressants costumes des montagnards, car on fait toilette pour venir à la ville.

Une chaussée de trois kilomètres bordée de mendiants et de miséreux, grouillante de monde, d'animaux, de chars que les bœufs tirent avec une patiente résignation, conduit au bazar situé près du lac, au pied de la haute colline que surmonte la citadelle, la chaussée s'étrangle subitement, formant l'artère principale du bazar.

Toute la vie commerçante de la contrée se trouve concentrée dans ces rues bordées de pittoresques boutiques en planches: travailleurs de coffres de mariage et de berceaux crûment enluminés, suspendant de temps à autre leur travail pour acheter aux paysans qui passent les planches de mûrier et de pin grossièrement travaillées à la hache et qu'ils ont péniblement apportées des montagnes; armuriers réparant de longs fusils incrustés ou rechargeant des

douilles de cartouches métalliques; orfèvres encombrés de paysans et de paysannes achetant des bijoux en filigrane ou d'argent grossier, troupeaux passant acheminés vers le quartier des bouchers, chevaux et ânes chargés de bois ou de charbon, de paniers de légumes ou de fruits, de sacs de grain ou de sumac; mendiants loqueteux ou importuns, fous innocents et respectés ; tziganes méprisées et impertinentes ; crieurs publics chargés de tapis, de vêtements usés, vous offrant au passage des montres turques anciennes et monstrueuses ou d'admirables pistolets d'argent abandonnés pour le revolver banal, mais plus pratique, soldats badauds à la traîne; patrouilles destinées à assurer l'ordre ; cafedjis voltigeant de boutique en boutique avec leur plateau à anse, chargé de feu, de cafetières et de tasses ; musulmans et catholiques de la ville venant pour leurs affaires et les achats de provisions ; bouchers parcourant les rues, chargés de viandes saignantes qu'ils coupent et vendent au pied levé; portefaix



Montagnarde de Hotti.

en course, tout ce monde crée un tel fourmillement dans ces rues étroites et sans trottoirs, latéralement obstruées de vendeurs de grains, de volailles, de fromages, d'étoffes, de nattes en roseaux, de fruits, de légumes, qu'harassé, étourdi, on est heureux de pouvoir, en se réfugiant dans quelque boutique, étudier cette cohue en buvant la tasse de café et fumant la cigarette qu'on offre invariablement à tout arrivant, connu ou inconnu, acheteur ou flâneur.



Montagnarde de Schlako.

L'Orient — et Scutari en fait réellement partie, — doit être vu en grande lumière, il faut un ciel en joie pour ces couleurs heurtées ; si on a l'heureuse fortune, peu rare du reste, d'avoir le soleil pour compagnon, le spectacle sera de ceux qu'on n'oublie pas ; la lumière dans ces rues, en partie couvertes, vous ménage des impressions d'une finesse de tons affolante, elle donne au tableau la sensation d'une

rêverie, car cette foule animée fait peu de bruit dans l'ombre transparente au milieu de laquelle elle s'agite.


Paysanne de la plaine.

Se trouver avec ses vêtements européens dans ce grouillis de costumes d'un autre âge, parmi ces hommes guerriers et armés, parlant un idiome aux sonorités étranges et inconnues, une langue peut-être préhistorique, produit une sensation de gêne ; seule la recherche de bibelots souvenirs, d'un inconnu de curiosité mal définie, vous y retient en vous faisant perdre de vue ou négliger votre propre singularité, note fausse dans ce milieu ; mais la meilleure façon de voir le bazar est certainement, pour le curieux, de rester quelques heures qu'on trouvera trop rapides, assis sur un tapis dans une boutique : l'aspect général est mieux au point.

La diversité des costumes féminins surtout est infinie : femmes de Skréli ou de Schlako aux lourds vêtements de laine rouge et noire, aux casaquins froncés garnis d'épau-

lettes en franges de laine rouge, sanglées de ceintures cloutées d'étain, au toquet noir garni d'argent: femmes mirdites ; Slaves de Vraca, aux tresses noires soigneusement graissées et ornées de petites coquilles blanches, avec de larges ceintures de cuivre, volumineux et pesant harnais garni de plaques de cuivre découpées et de gros cabochons en cornaline ; femmes de Schiâlla renommées pour leur beauté ; montagnardes tertiaires en laine blanche et noire; toutes vêtues de leurs habits de fête, couvertes de massifs bijoux d'argent, de chapelets et de médailles; paysannes musulmanes des environs de Scodra, femmes turques de la basse classe aux longs voiles blancs et tant d'autres dont la description demanderait un volume, défilent devant vous élégantes et en même temps robustes, dans leur entraînement de femmes actives à l'air pur des montagnes.



Montagnards de Clementi.

Elles passent affairées, chargées de pesants fardeaux retenus par des cordes serrées sous les seins ou portant le lourd berceau de bois dans lequel est lié leur enfant et trouvant encore le moyen de filer en marchant ou de réciter leur chapelet. Elles s'arrêtent rarement; quand elles le font, pour parler avec une amie ou un parent qu'elles rencontrent, elles leur donnent l'accolade à la façon des religieux, plaçant les mains sur leurs épaules et passant successivement la tête de chaque côté de leur visage : cette salutation est en général précédée des paroles « Le Christ soit loué » auxquelles on répond « à jamais » ; les hommes se saluent de même.

Je ne parle pas des habitants de Scutari, musulmans et catholiques des deux sexes qui encombrent les rues le jour du marché, ils sont peu intéressants à côté des fiers montagnards qu'ils exploitent en achetant leurs produits. De taille en général très élevée, secs et nerveux, avec de longues et épaisses moustaches plutôt blondes, car ils ne portent jamais la barbe afin de se distinguer des musulmans, la tête presque toujours rasée, ne conservant qu'une touffe de cheveux analogue au scalp des Indiens de l'Amérique[1], veste et pantalon de grosse laine blanche, ceinture garnie de cartouches, dans laquelle passe un lourd revolver à la

1. L'habitude de se raser la tête et de n'y laisser qu'une longue touffe de cheveux à la partie supérieure du crâne n'est pas, comme on l'a cru quelquefois, pour les catholiques au moins, une précaution ; il a pu en être ainsi pour les musulmans qui portaient le turban et observaient des règles de propreté dont les montagnards n'ont encore aujourd'hui aucun souci ; c'est plutôt la continuation d'une mode apportée par les conquérants. C'était à cette époque dans l'habitude de couper la tête des vaincus : je l'ai encore vu faire pour les brigands tués dans des rencontres; afin d'éviter alors que dans ce cas on ne leur mît le doigt dans la bouche pour manier leur tête coupée, les musulmans conservaient cette touffe.

crosse ornée de filigrane d'argent incrustée de corail et retenu autour du cou par une grosse chaîne d'argent — il en est qui coûtent jusqu'à trois cents francs — quelques-uns portant une courte veste de peau de mouton garnie extérieurement de sa toison, tels sont le type et l'accoutrement de la majeure partie de ces montagnards; la couleur et le dessin des broderies, la forme des pistolets à pierre quand ils en ont encore, permettent de reconnaître le clan auquel ils appartiennent, ils vont à leurs affaires plus gais, plus bruyants que les femmes, ne portant en général que leur fusil et le produit de leur chasse: peaux de martre, de loutre, de renard ou de lynx.

Quand ils sont en vendetta avec quelque famille, ils doivent rester sur leurs gardes, car souvent, trop souvent hélas! leur ennemi les guette, un coup de pistolet est vite tiré et au milieu de cette foule il est facile pour l'assassin de se dérober aux recherches de la patrouille, si même elle n'arrivait pas trop tard, comme les légendaires carabiniers.

Un homme est-il en sang avec une famille de son village ou d'une autre tribu, si un parent de ses adversaires le rencontre, il essaye toujours de le tuer par surprise, c'est la coutume ; son ennemi tombé, il s'enfuit aussitôt et envoie prévenir ses parents à lui qu'il a repris le sang dû à la famille, et qu'ils aient à se cacher au plus vite pour se dérober aux représailles que chercheront à exercer contre eux, les membres de la famille du défunt, car aussitôt qu'ils ont connaissance du meurtre, les parents du mort se mettent immédiatement à la recherche des parents du meurtrier, afin de se venger à leur tour. Dernièrement, la famille de la victime d'une de ces tristes vendettas ayant été prévenue avant que les parents du meurtrier aient eu le

temps de se cacher, a pu en quelques heures en tuer quatre, qui ne sachant encore rien, n'étaient pas sur leurs gardes.

Quant au meurtrier du bazar que nous avons un peu perdu de vue, il se sauve, il est assuré de l'hospitalité, dans quelque maison qu'il la demande, c'est l'usage, tellement enraciné encore qu'aussitôt qu'on entend des coups de feu, les maisons de la ville les plus rigoureusement fermées s'empressent de laisser leur porte entre-bâillée afin d'admettre celui qu'on poursuit peut-être; s'il est serré de près par ceux qui cherchent à le tuer ou l'appréhender, s'il a l'heureuse chance de rencontrer quelque bey ou un chef montagnard et la présence d'esprit de lui dire qu'il se confie à lui, celui-ci est tenu de le prendre sous sa protection et ceux qui le poursuivaient se retirent, car ils offenseraient le protecteur et sa famille, ils leur prendraient l'honneur, suivant l'expression du pays, et entreraient en vendetta avec eux, tant la personne de l'hôte est chose sacrée.

La coutume de ces meurtres par vengeance est encore tellement entrée dans les mœurs de ce pays, que personne, s'il n'appartient à la famille du mort, ne cherche à poursuivre le meurtrier ; les soldats eux-mêmes, pour la plupart albanais, n'essayent que pour la forme de l'arrêter, car ils n'ignorent point qu'ils auraient ensuite à compter avec la famille. Dans ces conditions, on le comprend, celui qui a repris un sang se dérobe assez facilement et va chercher, chez quelque ami des montagnes, un asile qui n'est jamais refusé et dans lequel il est en sûreté, jusqu'au jour où, sa retraite étant connue et n'étant plus sur ses gardes, il sera à son tour tué traîtreusement. Un homme qui a tué est considéré comme un brave, on le reçoit, on le nourrit, il



Montagnards de Skréli.

peut ainsi rester des années ; autre serait sa situation s'il se sauvait pour échapper à des créanciers, on ne lui fermerait pas la porte, car l'hospitalité est de règle, mais on lui donnerait à entendre qu'il ne peut rester longtemps et ferait bien d'aller payer ce qu'il doit.

Ces meurtres sont malheureusement fréquents, il se passe rarement une semaine sans qu'on ait à en enregistrer quelqu'un malgré la surveillance des autorités et les règlements qui interdisent le port d'armes en ville.

A midi les hans (hôtelleries) sont assiégés ; c'est jour de liesse pour les montagnards, ils se régalent de viande, de pain, de ces pâtisseries et plats sucrés si nombreux dans la cuisine turque. Le handji (hôtelier) trône devant ses fourneaux encombrés de casseroles fumantes qui se vident rapidement; de temps à autre une montagnarde entre, elle aussi, dans l'établissement; sa condition d'être inférieur ne lui permet pas de prendre place à une table où se trouvent des hommes; elle s'assied à terre dans un coin ou sur une marche d'escalier et dévore la portion qu'on lui a donnée, avec un appétit que bien des civilisés envieraient.

Les clients s'attardent peu, ils retournent à leurs affaires. Le soleil est déjà moins haut, le temps a passé vite, le hodja, du haut de son minaret annonce la prière de neuf heures (au coucher du soleil, il est douze heures à la turque, c'est-à-dire la nuit), il faut terminer ventes et achats, le mouvement de retour se dessine, les caravanes se forment et s'allongent sur les routes allant vers les montagnes, plus ou moins gaiement, suivant les résultats de la journée, bien dures étapes pour femmes et bêtes chargées, suivies par les hommes à cheval.

Peu à peu également les boutiques se ferment, les mu-

sulmans font leurs ablutions et tout ce monde reprend le chemin de la ville, s'égrenant de tous côtés, disparaissant dans les rues ombreuses, ne laissant dans cet amas de maisons en bois que des chats repus après cette journée de ripaille, digérant sur les toits aux derniers rayons du soleil couchant, ou des chiens en chasse dans les boues sanglantes de la rue des bouchers. Le bazar est silencieux; à l'exception des tziganes qui y occupent une rue, personne n'y habite. Seuls de temps à autre une patrouille ou les gardiens, qui le parcourent de crainte d'incendie ou pour en écarter les voleurs, en troublent la solitude.

L'étranger qui visite le bazar un mercredi y trouvera certainement un incontestable intérêt, mais la vision, s'il n'y va qu'une fois, sera quelque peu trouble; pour le bien apprécier, il faut y passer une ou deux journées à étudier la vie des boutiques et les industries locales.

La plupart des rues, comme dans tous les bazars orientaux, ont leur spécialité, ce qui est assez avantageux pour l'acheteur. En un coup d'œil il voit quel est l'objet qui lui plaît et peut acheter à meilleur compte; les boutiques étant ouvertes et se touchant, il est aisé de marchander. On est surpris le lendemain du peu d'animation, la vente est à peu près nulle, le bazar est engourdi, ou mieux, fourbu, las du mouvement de la veille, trop fiévreux pour le nonchaloir oriental; huit jours seront à peine suffisants pour se préparer à ce nouvel effort, on travaille paisiblement assis sur des nattes ou des tapis.

Les bijoutiers sont les plus intéressants; on est confondu de leur habileté à travailler l'argent avec les grossiers outils qu'ils possèdent. Quelle patience et quelle adresse ne leur faut-il pas pour produire les ornements de filigrane si fins

et en même temps si solides dont ils garnissent les armes qu'on leur apporte; que de modèles, gracieux dans ces boutons destinés aux vestes de paysannes, étranges parmi ces lourds colliers de style byzantin si décoratifs! Si on avait l'idée de leur signaler des fautes de symétrie dans leur œuvre, qui sait s'ils ne vous répondraient pas comme les artisans musulmans : « Dieu seul peut faire une chose parfaite. » Qui, du reste, aurait la pensée de leur reprocher cette naïve irrégularité qui est un des charmes de leur production? De même que le pays est resté jusqu'à ce jour en dehors de la civilisation actuelle, de même leur art ne va pas comme style au delà du xv[e] siècle; heureusement que la clientèle des montagnes, fidèle à leurs modèles, n'a pas encore obligé ces artistes à abandonner les vieilles maquettes autrefois employées par leurs pères, de là aucune banalité encore dans leurs œuvres. De temps à autre, en cherchant, on peut avoir l'heureuse chance de découvrir chez eux quelques anciens et intéressants bijoux vénitiens, des monnaies byzantines, serbes ou même de Scodra au temps de l'occupation vénitienne, objets trouvés dans la terre par les paysans qui les leur vendent au poids.

Depuis que les revolvers et les fusils à tir rapide ont en partie remplacé les anciennes armes à silex, les armuriers victimes de cette concession à la civilisation, ne s'occupent plus guère que de réparations et de transformations; leurs boutiques sont encombrées de ces longs fusils à pierre dont les canons portent encore les marques des célèbres fabriques vénitiennes d'où ils sortaient, dont les crosses et les montures étaient si finement ciselées; ils se rouillent pêle-mêle avec les yatagans et les anciens sabres recourbés des Osmanlis et parfois aussi quelque large et pesante épée vé-



Une rue du bazar de Scutari.

nitienne du xve siècle ; pauvres épées aux gardes élégantes, on les trouvait en si grande quantité dans les forteresses de Scodra, Dulcigno et Antivari que des spéculateurs, les dépouillant de leurs gardes et de leurs fourreaux en cuir tressé, ont fait des expéditions de leurs lames en Turquie et au Maroc ; après avoir frappé de grands coups pour la Foi, elles arment aujourd'hui le bras des guerriers musulmans, singulière et triste destinée ; parfois même, elles tombent plus bas : un tzigane indifférent, pour quelques piastres, les transforme en coutelas de boucher.

Quant aux admirables pistolets d'argent anciennement portés à la ceinture, ils échouent, victimes de nos inventions et du progrès, dans les mains du crieur public qui les adjugera au poids à un orfèvre si quelque étranger amateur de bibelots ne se trouve pas sur son passage. Le cas est bien rare et le plus souvent ces épaves d'une splendeur disparue, que trois ou quatre générations se sont transmises avec orgueil, qui avaient leur légende, vont s'évanouir dans un creuset. Des pistolets, ayant parfois coûté jusqu'à 2 000 francs la paire, se vendent au poids d'argent dix ou douze louis.

Les brodeurs et les passementiers sont encore assez occupés ; ainsi que je l'ai dit précédemment, le costume européen est très peu porté, mais, si leurs doigts sont toujours aussi agiles, les matières employées sont de qualité inférieure. Il suffit pour s'en convaincre de se promener dans le quartier des tziganes où se vendent les vieilles étoffes et les anciens vêtements ; quelle admirable collection de broderies, surtout dans les costumes de femmes dont les fils d'or et d'argent sont destinés à la fonte qui transformera en un banal morceau de métal ces délicats et charmants modèles. L'impression qu'on emporte au retour

de cette excursion est attristante; avec leurs couleurs et leurs broderies voyantes, les costumes des femmes d'Orient sont joyeux, comme elles sont elles-mêmes toujours gaies, faites pour plaire, insouciantes, on n'aime pas à les voir défraîchis, haillonneux, misérablement rebutés; qu'était hier celle qu'ils ornaient, qu'ils faisaient attrayante? A la suite de quelles aventures sont-ils venus s'échouer dans les mains noires d'une revendeuse bohémienne ?

Aujourd'hui sont devenus infiniment rares les longs et si curieux vêtements portés dans les riches familles musulmanes, pelisses d'été, entièrement doublées intérieurement de cols de canards sauvages, inimitable étoffe aux reflets d'émeraude dont la confection nécessitait des massacres des visiteurs d'hiver du grand lac et demandait des semaines de travail. Les industries les plus intéressantes de Scutari tendent malheureusement à disparaître et bien peu de collections posséderont des spécimens de cette opulence d'une autre époque.

Un peintre seul trouverait dans l'enthousiasme pour son art le courage de supporter les fades émanations de la longue rue des bouchers et pourtant peu d'endroits sont plus saisissants comme effet de couleur que cette rue remplie d'ombre, en partie couverte par de larges toits qui s'avancent en plongeant à quelques mètres du sol, semblant s'incliner sous le poids des sanglantes carcasses qui leur sont accrochées et dont le sang ruisselle en pluie rouge sur les galets du trottoir; et dans cette boue brune et poissante, aux relents écœurants, le va-et-vient de la rue, les cris des bêtes poussées par des hommes rouges dans les boutiques où elles seront égorgées, des chiens attendant ou rongeant en grognant des déchets sanglants, et, couvertes d'essaims

de mouches et de guêpes, des peaux fraîches entassées qu'on n'emportera qu'à la fin de la journée.

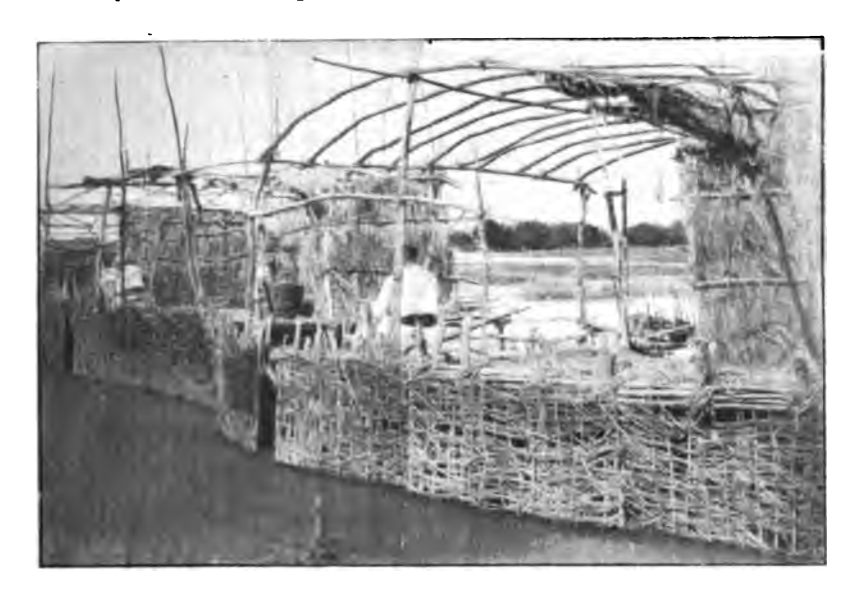
A l'extrémité du bazar se trouve la rue des Poissonniers : truites et lavarets superbes, carpes de 12 à 16 kilogrammes, anguilles phénoménales, esturgeons monstrueux, tribut



Vue des Pêcheries du Lac de Scutari.

prélevé sur les trois rivières et le lac par les pêcheries qu'on aperçoit à peu de distance au milieu du fleuve qu'elles barrent d'une rive à l'autre. Formées de cabanes couvertes de roseaux, installées sur des pilotis, elles constituent de véritables villages lacustres ; des hommes silencieux et immobiles y restent jour et nuit, attendant le moment où le poisson pénétrera dans le piège établi par eux ; d'un mouvement brusque, ils ferment l'entrée par laquelle

a pénétré leur proie, relèvent le filet qui garnissait le fond et la rejettent derrière eux à leur compagnon qui l'assomme à coups de bâton quand elle est trop lente à mourir. On



Cabanes de Pêcheurs à Scutari.

remet tout en place et on allume une cigarette, attendant patiemment l'arrivée d'une nouvelle victime [1].

1. Les pêcheries ont disparu ; le Monténégro, puissamment appuyé, en a réclamé et obtenu la destruction, sous le prétexte qu'obstruant le cours du fleuve, elles occasionnaient des inondations. Elles n'existent plus ; la ville a perdu un revenu de 50 000 francs par an, deux villages qui ne vivaient que de cette industrie sont dans la misère et les inondations toujours aussi fortes.

VII

LA CITADELLE DE SCUTARI.

Vraisemblement l'ancienne Scodra, dont les monnaies grecques sont assez rares, se trouvait sur la colline rocheuse de 80 mètres de hauteur, où s'élève la citadelle. La ville fut pendant quelque temps la capitale de l'Illyrie jusqu'au moment où Gentius, dernier roi de cette contrée, comme je l'ai précédemment dit, renonçant à la défendre contre l'armée romaine que conduisait Anicius, se rendit à ce prêteur qui s'étant également emparé de sa femme Elleva et de ses fils, les envoya à Rome où ils ornèrent son triomphe.

Scodra devint par la suite colonie romaine, ainsi que le rapportent Polybe, Tite-Live, Appien et Pline qui l'appelle *Oppidum civium Romanorum* [1].

Après la division de l'Empire, elle fit partie de l'empire d'Orient et, à la fin du IVe siècle, fut jointe à la Prévalitaine qui était sur la frontière de la Dalmatie, à l'est de la Darda-

1. Il Ligorio mentionne une monnaie de Claude, décrite par Holstein portant la légende COL. CLAVDIA. AVG. SCODRA. Vesseling met en doute l'authencité de cette pièce. Neumann, dans un ouvrage imprimé en 1779. « *De veteribus nummis et nunquam in lucem editis* », signale deux monnaies de Scodra autonomes trouvées aux environs de la ville représentant d'un côté une tête barbue et de l'autre un navire avec la mention suivante ΣΚΟΔΡΗΝΩΝ; j'ai eu l'occasion de trouver plusieurs de ces monnaies (Voir la notice sur Gaëtani).



La citadelle de Scutari (vue de la Boïana).

nie touchant à la Macédoine et avec une partie de la Macedonia salutaris formait une seule province du Diocèse de Rascie, appartenant à l'Illyrie orientale.

A la fin du ve siècle, Ostroïko, frère de Totela, place la capitale de son royaume dans la Prévalitaine; son neveu Selimir ravage Scodra, ainsi que le rapporte Lucchari (*Lib. I Annali*,) mais, ne pouvant obtenir de Justinien le titre de roi, se contente de celui de comte de Zeuta (*Comes Zeutæ*).

Au viie siècle, cette province fit partie du royaume de Serbie; en 1368, après l'effondrement de cet État, un seigneur du nom Balsa ou Balsh, s'empara de la Zeuta avec Scodra, Drivasto et les villes voisines. Après l'extinction de cette famille, les habitants de Scodra, par crainte des Turcs, se placèrent en 1440 sous la suzeraineté de Venise.

Barletius (Liv. I. *De obsidione Scodrensis*) dit que Georges Balsh avait donné la ville en gage aux Vénitiens et qu'il ne la réclama pas, bien qu'il eût restitué ce qui lui avait été prêté. Il résulte des anciens manuscrits [1] que Scodra fut une première fois occupée par les Turcs en 1392, puis donnée en cadeau à Georges Balsh par le Sultan Murat II qui voulait le remercier de lui avoir envoyé, pour son harem, une jeune fille d'une grande beauté; mais Georges, renonçant à défendre la ville qu'on lui avait rendue, en fit don à la république, qui nomma Giovanni Cappello prêteur à Scodra.

Une légende serbe attribue la construction de la citadelle au roi Vukagin et à ses frères Ugliescha et Goïko; leur entreprise aurait été contrariée durant plusieurs années par une fée qui détruisait pendant la nuit ce qui avait été fait

1. Apostolo Zeno, t. 2, *delle Dissertazioni Vossiane*.

dans la journée et qui n'avait, sur leurs prières, consenti à laisser les travailleurs achever leur tâche qu'à la condition que les trois frères s'engageraient à murer dans les fondations celle de leurs épouses qui viendrait la première leur apporter leur repas.

L'infortunée femme de Goïko parut la première le lendemain du terrible pacte. Malgré les pleurs de son mari, Vukagin la remit entre les mains de Rad, le maître constructeur, qui appela les ouvriers.

« La jeune femme les regardait en souriant, car elle prenait toutes ces menaces pour un badinage. Cependant on élève autour d'elle des pierres et des pièces de bois; déjà ces matériaux atteignaient jusqu'à ses genoux, mais dans son innocence elle riait toujours, tant elle était loin de soupçonner la réalité. Quand elle en eut jusqu'à la ceinture, elle comprit le sort qui lui était réservé, alors sa douleur se changea en désespoir, et s'adressant à ses beaux-frères: « Vous ne souffrirez pas, leur dit-elle, que si jeune on « m'ensevelisse à vos yeux toute vivante, ou il faut que « vous ayez perdu toute crainte de Dieu ». Puis voyant que ses prières restent sans effet, surmontant toute honte, elle implore ainsi son seigneur : « Oh! ne permettez pas, maître « et cher époux, qu'ils m'ensevelissent toute vivante! ma « mère a de l'or, elle achètera une esclave ou une captive et « s'il faut une victime, du moins ce ne sera pas ta jeune « femme! » Enchaîné par sa parole, Goïko ne répondit rien. Alors l'infortunée s'adressa au maître constructeur: « Rad, « lui dit-elle, ô mon frère en Jésus-Christ! laisse, je t'en « supplie une ouverture à la hauteur de mon sein, pour que « je puisse allaiter mon Johan, si toutefois on veut bien « l'apporter à sa mère. » Conjuré au nom du Sauveur, Rad

se sentit ému de pitié, il ménagea une petite fenêtre à la hauteur du sein de la jeune mère; elle lui demanda encore qu'on lui laissât devant les yeux un peu de jour afin qu'elle pût de son cachot contempler sa belle demeure, guetter l'arrivée de son enfant et le suivre du regard quand on l'emporterait.

« C'est ainsi que s'éleva Skadar[1]. On apporta l'enfant à la mère qui l'allaita durant une semaine. Alors sa voix s'éteignit, mais les sources de la vie restèrent fécondes toute une année, l'amour fut plus fort que la mort. Et aujourd'hui encore, les mères dont le lait a tari visitent pieusement le lieu de ce miracle[2] ».

La légende est jolie et semblable à celle de Master Manoli, l'infortuné constructeur de la célèbre Curtea d'Argesu en Roumanie, mais ce n'est qu'une légende. Revenons à l'histoire, elle n'est pas moins dramatique.

Vraisemblablement les Serbes construisirent une forteresse ou relevèrent peut-être celle qui existait, l'endroit était trop facile à défendre pour qu'on eût négligé d'y installer un refuge en cas d'attaque, mais la forteresse actuelle a tous les caractères des ouvrages vénitiens du XIVe siècle.

C'est en 1474 que Scutari fut pour la première fois attaquée par les armées musulmanes sous la conduite de Suleyman Pacha. Si l'attaque fut vive, la ville fut valeureusement défendue par son préfet, l'illustre Antonio Lorédano, qui sut résister aux efforts de 30000 hommes. Cette belle

1. Scutari s'appelle en slave Skadar.

2. Chopin, Bosnie Servie, etc. On a écrit qu'une fontaine ou mieux une source indiquait l'endroit où était la victime de cette légende, j'ai minutieusement visité l'ancienne citadelle et n'ai trouvé aucune source (Note de l'auteur).

défense a été immortalisée dans un tableau de Paul Véronèse qui orne la salle du grand conseil à Venise et porte la légende suivante : *Scodra, bellico omni apparatu diu vehementerque a Turco oppugnata, accerrima propugnatione retinetur.*

L'insuccès de son pacha n'était pas pour décourager le conquérant de Constantinople. Dans les premiers jours du mois de juin 1478, Daoud Pacha gravit le sommet de la montagne de Saint-Marc d'où il reconnut la ville et aussitôt il fit passer sur un pont qu'il venait de jeter sur la Boïana[1] 20 000 cavaliers qui saccagèrent les environs.

Le 8 juin, Mustapha, beilerbey d'Anatolie, vint à la tête de 30000 hommes camper sur le Drinas (Drilos, Drilus de Pline, Clausulus de Tacite) et envoya 16 000 hommes sur les hauteurs, appelées Scodra supérieur.

Le 15 juin arrivèrent 4000 janissaires, avant-garde du Sultan. Le 18, passant le pont jeté sur le Drinas, l'armée occupa la plaine de Oblica, qui s'étend au-delà de la Boïana.

Sur le refus de Antonio di Lezze, de rendre la ville, les Turcs construisirent sur la plaine dite Catilina, située en face de la ville, deux galères destinées à fermer le passage aux Albanais dont la flottille descendait chaque jour du lac dans la rivière et causait de grands dommages aux Turcs occupés des travaux de siège.

Dix mille chameaux avaient apporté des munitions et des canons qui furent déchargés derrière la montagne des Pachas, près du torrent Chiro.

Le feu commença le 22 juin, le premier jour on ne tira

1. L'établissement d'un pont sur la Boïana, si son cours n'a pas été modifié et rien ne l'indique, est inexplicable. Les troupes du Grand Seigneur ne pouvaient arriver par cette partie de l'Albanie, car elles ne s'étaient pas emparées des villes importantes situées sur la rive droite du fleuve, elles arrivaient du sud par Elbassan-Croïa.

que sept coups dirigés contre la principale porte de la ville.

On amena une autre pièce sur la montagne des Pachas, elle fut mise en batterie en face de la route qui conduit de Scutari à Drivasto.

Le 26 juin, un canon lançant des boulets de sept quintaux fut mis en batterie sur la montagne des Pachas, vis-à-vis de Sainte-Veneranda.

Dans la soirée du 1er juillet, 200 bêtes de somme traversèrent le pont du Drinas, avec les bagages du Sultan. Le lendemain Mohammed II, en allant reconnaître la position de la ville, s'écria à la vue des fortifications placées au sommet de la montagne : « Quel excellent nid l'aigle s'est choisi pour y soigner ses petits! » Toutes les hauteurs, à une distance de quarante milles, brillaient de la blancheur des tentes. Les assiégés évaluèrent les forces de l'ennemi au chiffre sans doute exagéré de 350 000 hommes.

Un canon sur la montagne baignée par le Drinas, envoyait des boulets de 1200 livres sur l'église de Saint-Lazare.

Le 7 juillet, une autre bouche à feu de 1200 livres fut pointée sur l'église de Saint-Blaise. Le même jour, une pièce traînée de l'autre côté de la Boïana, fut mise en batterie. Le 8, on mit en batterie une autre pièce de 1300 livres.

Toutes les grosses pièces avaient été fondues sur les lieux, à l'ouest de la montagne des Pachas. Enfin le 11, un onzième canon lançait sur les jardins de la ville des boulets de onze quintaux. Mohammed II se rendit le 22 juillet sur la montagne des Pachas pour y suivre les péripéties du premier assaut. Deux tours massives qui défendaient la grande porte s'étaient écroulées. Le combat le plus terrible se livra dans le fossé taillé dans le roc et qui était battu en

enfilade par l'artillerie ottomane. Les assiégés furent un instant contraints d'abandonner cette position, mais, courageusement ramenés par leur chef et enflammés d'ardeur par les discours du dominicain Bartolomeo d'Epire, dont la conduite pendant tout le siège fut admirable, les assiégés parvinrent à repousser les Turcs qui perdirent dans cette journée 12000 hommes. Les pertes de la garnison chrétienne furent importantes : 400 hommes, le sixième des défenseurs, étaient restés sur le terrain.

Le second assaut livré le 27 juillet n'eut pas un meilleur résultat. Après des pertes énormes, le Sultan se décida à donner le signal de la retraite en s'écriant: « Pourquoi faut-il que j'aie jamais entendu prononcer le nom de Scodra pour voir mes efforts échouer devant ses murs. »

Enfin, le 4 septembre, craignant d'être surpris par la mauvaise saison, Mohammed reprit la route de Constantinople, laissant Ahmed Ewrenos continuer le blocus avec 40000 hommes.

Les assiégés résistaient encore quand, au mois de janvier 1479, arriva l'annonce du traité conclu entre la Porte et Venise, et l'ordre de remettre la citadelle aux troupes ottomanes; les défenseurs étaient libres de se retirer avec ce qu'ils possédaient.

Avant le siège, on avait évacué par le fleuve la plus grande partie des habitants de Scutari; il n'y avait dans la citadelle, au moment de l'arrivée des Mulsumans, que 1600 citoyens, 250 femmes et 600 hommes d'armes. Quand Antonio di Lezze quitta la citadelle qu'il avait si valeureusement défendue, Hammer, l'historien auquel j'ai emprunté ces renseignements, rapporte qu'il n'avait plus avec lui que 450 hommes et 150 femmes qui le suivirent à Venise em-

portant les reliques, les vases sacrés, l'artillerie et ce qui restait de leurs richesses.

Rien n'est moins intéressant actuellement que cette citadelle; le lion de Saint-Marc qui surmontait la porte principale a disparu sous les coups de marteau des soldats turcs dont sa destruction occupait le désœuvrement; au sortir de la voûte casematée, j'aperçois quelques fortes pièces de canon en fer de fabrication anglaise portant la couronne royale et une date, elles gisent à terre, abandonnées piteusement alors que de l'autre côté j'entrevois soigneusement astiquées quelques pièces sorties de l'usine d'Eissen. L'église qui reste avait été convertie en mosquée; la foudre, à diverses reprises, a frappé et jeté bas son minaret; les turcs superstitieux l'ont abandonnée et convertie en un dépôt, une jolie grille vénitienne en fer forgé orne encore une de ses fenêtres. Était-elle dédiée à Saint-Lazare ou à Saint-Stephan, patron de Scutari? personne ne le sait; rien autre à voir dans ce lieu où de si angoissantes journées ont été vécues; sous l'herbe folle et la terre on trouvera certainement encore un jour d'intéressants souvenirs.

Les gouverneurs généraux, peu confiants dans le loyalisme des Albanais, ont pendant de longues années résidé dans la citadelle avec les services administratifs; les troupes les entouraient et les canons restaient braqués sur la ville. Il ne reste plus dans la forteresse que des condamnés y attendant le moment où ils seront envoyés en exil et des soldats que je vois s'exercer sans enthousiasme, à manœuvrer suivant les règles des plus récentes théories.

VIII

LES ENVIRONS DE SCUTARI.

Notre-Dame-de-Bon-Office.

Au pied de la colline sur laquelle s'élève l'ancienne citadelle de Scutari, du côté sud-ouest de la ville, sur une langue de terre qui sépare le Drin de la Boïana, sont encore visibles les restes d'un édifice en pierres grossières, célèbre dans cette contrée si profondément religieuse. D'après la croyance locale, c'est en ce lieu que se trouvait une peinture représentant la Vierge et son divin fils et qui, au moment de l'arrivée des troupes musulmanes, disparut soudainement, enlevée par des anges qui la portèrent à Genazzano en Italie où elle se trouve actuellement[1].

Pas un catholique, homme ou femme, ne passe devant ce lieu sans se découvrir et se signer dévotement; la plupart même se mettent à genoux pour y réciter leurs prières. Presque tous les dimanches de longues files de femmes s'y rendent nu-pieds en pèlerinage, font le tour de ces pauvres murailles délabrées marquées à la chaux de grandes croix blanches, baisant pieusement les angles de l'édifice et pas-

1. Mgr Dillon, dans son histoire de *Notre-Dame de bon Conseil* dit que l'image miraculeuse arriva à Genazzano le 25 avril 1467. Hammer place en 1474, le premier siège de Scutari.

sant, en plein soleil ou sous la pluie, de longues heures en extase, agenouillées par terre entre ses murs éventrés et noircis par le temps, car les autorités se sont toujours opposées à ce qu'on fît un toit ou même essayât de réparer quelque partie que ce fût de l'édifice.

L'image miraculeuse, connue dans le monde religieux sous le nom de Notre-Dame de bon Conseil, était-elle réellement dans ce lieu, était-ce une église ? rien dans sa bizarre construction n'autorise à le croire ; tout au plus cet édifice était peut-être un petit, bien petit couvent ; la croyance populaire a été plus forte que tous les raisonnements, que tous les doutes, on croit ; les Albanaises musulmanes, elles-mêmes, chargent parfois leurs amies catholiques d'y porter leurs offrandes. Des vieillards m'ont affirmé, qu'il y a environ vingt-cinq ans, un berger se rendant en ville avec son troupeau, avait irrévérencieusement passé la nuit dans cet endroit avec ses bêtes et qu'il les avait trouvées mortes le lendemain matin à son réveil.

Les musulmans fanatiques ont, à différentes reprises, réclamé ces ruines sous le prétexte qu'elles provenaient d'un ancien *téké*[1] ; chaque fois, l'émotion a été si profonde parmi la population catholique, que les autorités impériales ont hésité à accorder à leurs coreligionnaires la satisfaction qu'ils sollicitaient. Dans une étude des monuments de cette contrée, ce lieu de dévotion, malgré l'absence de preuves en établissant l'authenticité, devait être le premier mentionné à cause de la vénération dont il est entouré ; pour l'artiste comme pour l'érudit, il est sans intérêt.

1. Maison de prière des derviches.

Rasci.

Entre la rivière torrentielle Chiri et le lac, s'allongeant jusqu'aux pieds des montagnes, on trouve une vaste plaine de hautes fougères, elles ondulent comme des vagues que le souffle du vent pousse sur les contreforts du « Maranaï » ; à peu de distance de ces récifs, semblable au mât d'un navire qui aurait sombré, une haute tour carrée se dresse tristement vers le ciel au milieu d'un amas de pierres et de ses propres débris ; éventrée, béante dans sa partie supérieure, c'est réellement une épave. La porte qui donnait accès dans l'intérieur a disparu dans le sol ; les pierres, la terre et la robuste végétation qu'elle nourrit en rendent l'approche impossible, à peine on en aperçoit le haut, impossible de pénétrer ; par une plaie, ouvrage de quelques chercheurs de trésor, également rendue impraticable par les éboulements intérieurs, j'entrevois des vestiges d'arceaux ; en dedans et extérieurement les pierres sont parfaitement et très régulièrement taillées, une corniche saillant au dehors partageait la tour en deux ; des restes de murailles entourent le terrain au milieu duquel elle s'élève. L'établissement devait être important, en rapport avec cette tour qui mesure encore 35 mètres de haut et $4^{m},50$ sur chaque face.

Ces ruines sont tout ce qui reste d'une ancienne abbaye de Bénédictins, cet ordre puissant venu le premier sur la terre albanaise qu'il a semée de si intéressants souvenirs.

Située en plaine, cette cénobie devait être la proie de tous ses ennemis ; elle a disparu dans une tourmente dont on retrouverait peut-être encore le récit dans les archives de l'Ordre ; l'œuvre de destruction a été si fatale que son nom

lui-même n'est pas resté intact dans le pays, on désigne ces ruines sous le nom d'église de Rasci, dénomination qui n'existe pas dans les documents qui paraissent s'y rapporter.

En 1356, sous le pape Clément VI, dans les *Registri Vaticani, an IV, codice chartaceo* t. n° 12, fol. 71, il est donné à l'évêque Andrea Blasius, juridiction sur le monastère de San Giovanni de l'ordre des Bénédictins, dans le diocèse de Drivasto, royaume de Rascie « ab ipsius regni Schismaticis « quasi totaliter dissipatum ».

En 1403 un décret du sénat de Venise dit : « Possessiones « abbatiæ S. Johannis de Strivatio in Districtu Drivasti « affictantur rusticis qui eas laborant et dant affictus « abbati. »

En 1445, 16 septembre, Archivio di Venezia, Senato, Mar II 103, il est dit : « ..... cum plurium testium allegatione « appareat villam Veronica Districtus Drivasti, solutam esse « de juridictione abbatis S. Johannis de Stoya (Saint-Jean « des Fougères)[1] ».

En 1459 enfin, Registri Pontifici, Pie II fait mention de l'abbé du monastère de San Giovanni di Strivatio, ordinis S. Benedetti, Diocesis Drivastensis.

De cette dernière date on peut conclure que s'il avait été détruit par les Serbes, il avait été relevé tout au moins en partie ; les Slaves avaient depuis longtemps abandonné l'Albanie et s'il avait été occupé par les schismatiques, il était de nouveau retourné entre les mains des religieux du rite latin, mais l'heure de la tourmente n'était pas éloignée, l'invasion musulmane s'avançait menaçante, comme ces sombres nuages

1. La plaine où se trouve cette ruine s'appelle encore aujourd'hui en albanais « Fou Stoy » ou plaine des fougères.

d'où sort la tempête qui dévaste ; en plaine, la défense n'était



La ruine de Rasci.

pas possible : depuis cette époque, la nuit s'est faite sur lui.

La mauvaise fortune a poursuivi ces ruines qui, aujourd'hui encore, n'ont pu trouver le repos dans la paix de l'oubli ; malgré les textes que j'ai précédemment cités, établissant son origine latine et catholique, le village slave de Vraca, situé dans son voisinage, les a réclamées comme débris d'église serbe; les montagnards catholiques, toujours prêts à défendre leur religion, se disposèrent à repousser ceux qui voulaient s'en emparer, les deux parties allaient en venir aux mains ; une fois de plus, sur ces quelques mètres de terrain, pour une ruine sans valeur, allait recommencer la lutte néfaste des chrétiens d'Orient et d'Occident, quand le gouverneur général de Scutari, intervenant à la façon du troisième... prétendant, fit défense aux uns et aux autres d'y toucher, les ruines furent gravement proclamées par lui propriété musulmane et les deux confessions satisfaites, puisque aucune d'elle n'avait été avantagée. Si le temps arrange tout, il détruit tout aussi, il accomplit lentement sa mission destructive, un peu aidé par les voisins musulmans qui vont puiser dans les décombres les pierres dont ils ont besoin pour construire ou réparer leurs maisons et leurs murs, ou orner leurs tombes qui occupent en partie le terrain qui entoure le campanile. Sur plusieurs d'entre elles, je retrouve des fragments d'ornements qui prouvent l'importance et la richesse de l'édifice; d'autres tombes, plus anciennes, celles-là, se devinent en d'autres parties aux ondulations du terrain, les pierres qui les recouvraient, s'il y en a eu, ont disparu humblement sous la terre, elle leur est reconnaissante et les couvre d'une admirable floraison de violettes, touchant manteau de deuil.

Rien de plus à voir, nous disons adieu à la tour de Rasci; combien de temps restera-t-elle encore debout, semblant

prête à écraser ceux qui tenteraient de lui arracher le secret qu'elle paraît garder.

Le retour s'effectue par le petit village slave de Vraca, fort agréablement caché dans la verdure de ses arbres ; nous le traversons à pied. Une jeune paysanne assez richement vêtue, avec sa large et pesante ceinture de cuivre garnie de cornalines énormes, m'arrête au milieu de la route et prend ma main qu'elle porte à son front après l'avoir baisée ; c'est, paraît-il, une jeune mariée, et l'usage l'oblige, pendant les premiers mois qui suivent son mariage, à cet acte d'humilité vis-à-vis du sexe fort ; elle en agit de même, du reste, avec mes compagnons.



Villageoise de Vraca.

Ce n'était pas la seule surprise que nous réservaient les chemins ombreux de ce village. Peu après nous rejoignons une autre femme qui marche devant nous, la tournure est jeune et élégante ; avant de franchir l'ouverture pratiquée

dans la haie d'un jardin, elle s'arrête, et se retournant, nous laisse voir un visage horriblement défiguré, le nez a été complètement coupé à partir de la base. L'ablation est récente, la cicatrice encore enflammée, répugnante à regarder. Elle reste hardiment devant nous qui passons, il y a du défi dans son regard.

Elle n'a que vingt-deux ans, nous raconte un villageois, son mari la soupçonnait de lui avoir été infidèle ; n'ayant pu la surprendre, il l'emmena un soir dans les champs, lui lia les mains et la frappa pour la contraindre à reconnaître sa faute. Après son aveu, il lui coupa le nez qu'il lui mit entre les mains et rentra chez lui, l'abandonnant mutilée dans l'obscurité.

Affolée par la douleur, la malheureuse vint au milieu de la nuit frapper à la porte du pope du village, dont la frayeur fut grande, en apercevant cette figure ensanglantée et horrible. Il la reconduisit dans la demeure d'un de ses parents chez lequel elle vit[1]. Son mari, qui depuis a assassiné un paysan, a disparu du village ; il erre dans les montagnes, espérant échapper aux fusils de ses ennemis.

Nous avions atteint le cabaret situé à l'extrémité de ce village slave, aux mœurs passablement étranges, et nous allions remonter à cheval, quand arrive une longue caravane de montagnards de Skréli, tribu importante et riche ; ils venaient de la plaine avec leurs bestiaux, et retournaient dans leurs montagnes. Les hommes s'arrêtent pour boire du café, de l'eau-de-vie et fumer avec nous, pendant que les bêtes se précipitent assoiffées vers l'auge du puits et que les femmes lasses s'allongent à terre après s'être débarras-

1. Cette mutilée n'est pas la seule sur laquelle ait été faite cette douloureuse opération, j'en ai rencontré deux autres ; leurs maris les avaient con servées auprès d'eux, satisfaits probablement de les avoir rendues horribles.

sées de leurs fardeaux, attendant, pour se désaltérer à leur tour, que les animaux aient fini ; les hommes donnent le signal du départ, la troupe reprend sa marche, bêtes et femmes pesamment chargées suivent les bestiaux, les hommes à cheval ne portent que leurs armes. L'étape a dû être longue, le soleil est déjà bien bas ; combien de temps marcheront-ils encore avant de s'arrêter dans un champ pour dormir sur la terre? Peu à peu ils disparaissent dans les nuages de poussière que soulèvent leurs pas fatigués.

Au moment où, à notre tour, nous allions nous mettre en route, apparaît avec des allures de pauvre bête fourbue, une jeune paysanne portant un enfant nu dans un tablier de laine et suivie d'une jeune fille ; elles arrivent d'où venait la caravane, elles se dirigent vers le puits et voudraient boire, il n'y a pas de seau ; désespérées, elles regardent avec crainte et supplication vers le cabaret où des hommes causent et fument en les regardant, elles les sentent probablement sans pitié ; j'envoie mon cawass leur parler, il leur apporte une cruche et une corde ; la plus jeune, sa sœur, me dit le drogman, puise et donne à sa compagne l'eau fraîche, si ardemment désirée, que je supposais qu'elle avait la fièvre, maladie fréquente dans cette contrée, je me trompais ; pendant l'étape, la malheureuse a accouché, on l'a abandonnée en chemin, laissant sa sœur pour l'aider ; quand elle a été délivrée, elles se sont mises en route pour rejoindre la caravane à son campement.

Drivasto.

Quand on remonte le Chiri (Clauzulus des anciens), on ne tarde pas à rencontrer un pont en pierres de belles di-

mensions, connu dans le pays sous le nom de Pont-Vénitien, Pont de Mesit (en albanais Ura-Mesit); sa longueur est de 112 mètres, sa hauteur de 15 mètres, l'ouverture de l'arche principale à laquelle sont encore fixés des anneaux et des débris de chaînes, n'a pas moins de 27 mètres. Que la construction soit vénitienne ou musulmane, comme l'affirment quelques historiens, c'est en tout cas un hardi et élégant ouvrage, qui a su résister au temps, ce grand destructeur, et aux crues torrentielles de la rivière.

Après avoir traversé ce pont, que de si nombreuses et si puissantes armées ont souvent employé, et remontant l'autre rive, on atteint assez rapidement une magnifique vallée, couverte d'oliviers séculaires aux troncs tourmentés; elle se resserre peu à peu sous l'éboulement des quartiers de rocs et des terres ravinées, quitte le Chiri et vous conduit brusquement par un coude à la haute colline que surmontent les restes de l'ancienne ville de Drivasto.

Une route empierrée en escalier, l'ancienne route qui montait en lacet à la ville, vous permet d'arriver sans danger, mais non sans fatigue pour votre monture, à la porte de la première enceinte qui entourait la vieille cité. L'aspect est désolé, un seul montant de la porte en pierre reste debout, s'appuyant sur une muraille en ruines; tout est brisé, une tempête de feu et de fer s'est lourdement abattue sur cet endroit. Une cinquantaine de maisons environ, construites avec les débris dont la terre est couverte, composent tout le village au milieu duquel s'élève une petite mosquée au minaret de bois grossièrement peint; non loin de là est la citerne, seul vestige de l'ancienne ville fondée, dit-on, par les descendants d'Isaac Ange et dont le dernier duc Andrea Angelo, descendant des empereurs de Constan-



Pont de Ura-Mesit sur le Chiri.

tinople, remit la possession à la république de Venise.

Pour arriver à la citadelle qui, située au sommet, protégeait la ville, l'escalade est pénible ; là également, le temps a achevé l'œuvre de destruction commencée par les hommes ; de la forteresse, reconstruite par une compatriote, la pieuse Hélène, reine de Serbie, au XIIIe siècle, il ne reste que des pans d'épaisses murailles, des troncs de tours éventrées qui témoigneront quelque temps encore de la violence de l'attaque à laquelle elles n'ont pu résister malgré leur excellente situation. Barletius raconte que la ville fut investie, alors qu'une partie de la population, la plus vigoureuse, était en razzia dans la plaine ; après une canonnade de seize jours, les habitants, décimés par une peste violente, furent impuissants à défendre leurs remparts et ce qui restait, trois cents hommes environ, avec leur vaillant chef Jacques de Mosto, après s'être rendus, furent conduits au camp du Sultan Mahommed II qui assiégeait alors Scutari, et décapités devant les remparts de cette ville.

Sa triple enceinte de murailles, qui ne mesure pas moins de deux milles de circonférence, prouve l'importance de la ville de Drivasto ; quelques-uns des écrivains du Bas-Empire en ont fait mention sous les noms de Trivastum et Dinnastrum ; elle avait déjà un évêque en l'an 877 [1].

Du côté nord, la montagne descend à pic dans le Chiri dont les eaux froides et limpides baignent le pied ; dans le sud, le panorama est splendide, la plaine des fougères, Scutari avec ses jardins et la vieille citadelle vénitienne

1. Il fit partie du concile de Delminium, capitale de la Dalmatie ancienne, auquel prirent part tous les évêques de Dalmatie, Croatie, Servie avec les délégués du pape et de l'empereur de Constantinople pour établir les limites des provinces et des diocèses.

avec laquelle Drivasto pouvait correspondre par des signaux



La citadelle de Drivasto.

et qui devait, ayant elle-même à se défendre, regarder im-

puissante les sinistres lueurs du siège ; à droite enfin, le lac, espace infini, lumineux, vers lequel bien souvent ont dû se diriger les regards anxieux des pauvres assiégés combattant pour leur sol et leur foi.

C'est en vain qu'on y cherche quelque vestige des temps meilleurs, tout a disparu ; ce qui reste, peut-être, est enfoui sous les ruines; de temps à autre on a trouvé des débris d'armes ou des monnaies sans intérêt. Je n'y ai relevé, dans le mur d'une maison, qu'un fragment de belle pierre grise portant élégamment sculpté le monogramme de Saint-Benoît et une pierre tombale avec inscription de bien mauvaise époque, stèle funéraire fort ordinaire. Le seul objet rappelant une époque florissante, qu'on ait trouvé à Drivasto, est un très curieux enkolpion byzantin d'assez joli style, formé d'une plaque circulaire en or mesurant six centimètres de diamètre et représentant trois saints militaires surtout célèbres en Orient, saint Théodore le Stratilate, saint Démètre l'aumônier et saint Georges le........., cette partie de l'inscription est fruste ; qui dira le nom de la personne qui le portait et que ces trois guerriers devaient protéger?



Enkolpion en or trouvé à Drivasto.

Eglise des Saints Serge et Bachus.

Des églises si nombreuses qui se trouvent dans les environs de Scutari, aucune n'est encore aussi intéressante que celle des Saints Serge et Bachus, dont les ruines disparaissent peu à peu sous l'action des eaux de la Boïana.

A son incontestable importance, à l'élégance de sa construction, s'ajoute encore pour moi le souvenir de la nationalité de celle qui l'a reconstruite. Hélène, avant de devenir reine de Serbie, était française, fille d'un empereur latin de Constantinople[1], régente pendant la minorité de ses fils Urosius et Stefanus. Cette princesse, célèbre par sa piété, releva cette église bâtie autrefois par ordre de Justinianus Ier ainsi que le rapporte Théophylatos, précepteur de cet empereur.

L'édifice construit en pierres et briques symétriquement espacées, mesure 30 mètres de long sur une largeur de 10 mètres, la hauteur actuelle au-dessus du sol est de 15 mètres environ, la muraille est percée de six fenêtres pratiquées au milieu de cintres en pierre sculptée, une porte basse dans la muraille latérale qui subsiste encore, la porte principale en partie comblée, est surmontée de l'inscription suivante :

† IN NOĪE . DNĪ . ĀM . EXIMIE . VIRGINIS . FILII . ANNO . M
. . . . XVIII MAGNIFIC'DNS . DNS . VROSI' DĪ . G
RASIE . REX . ILLVSTRIS . MAGNIFICI . REGI' . VROSII AT'
. / . . . . DNE . HELENE . REGINE . EDIFICAVIT . HĀC . ECC
IN ONORĒ . STORM . SGII . ET . BACHI . A . FVNDAMTIS V'Q
AD.FIN....STENTE.ABBATE.PETRO.DOCIINE.SCVTAREN.

1. Baudoin II, qui fit don à saint Louis de France, de la couronne d'épines pour laquelle on construisit à Paris la Sainte-Chapelle.

Dans la partie extérieure du mur, à la gauche de la porte principale, je retrouve cette seconde inscription en caractères assez élégants :

> † MEMTO . DNE . FAMVLE . TVE
> HELENE . REGINE . SERVIE . DVO
> CLIE . ALBANIE . CHILMIE . DALM
> ACIE ET MARITIME REGIONIS
> QVE . VNITA . CV . FILIIS . SVIS . REG
> IBVS . VROSIO ET SEPHAO . EDIFICA
> VIT . D'NOVO HAC ECC † AD HONO
> RE . BEATORV MARTIRV SERGII ET
> BACHI . ET . AD . FINE . VSQ . COPLEV
> IT . ANNO . DNI . MCCXXXX .

Toute la partie latérale de l'église, située du côté du fleuve, a déjà disparu, emportée dans l'éboulement des terres sans cesse rongées par ce dangereux voisin.

La façade est peu soignée, on a probablement employé, pour la reconstruction de l'édifice, les matériaux provenant des débris de l'ancien temple, ainsi que permet de le supposer la présence dans les murs de fragments de marbre portant la trace de gonds de porte ou de tenons. A l'extérieur se trouvent encore à terre des fûts de colonnes rondes en granit probablement de même source, ainsi qu'un très joli fragment de frise en marbre blanc représentant des feuillages fort élégamment sculptés.

De larges et solides colonnes carrées, d'un mètre de côté, conservant encore sur leur enduit stuqué des traces de peinture, sont tristement debout ; l'abside éventrée se découpe lugubrement dans le ciel, la cella de droite, disjointe par la poussée d'un gigantesque figuier sauvage, con-

tient encore d'intéressants vestiges de peintures ; le haut de la coupole est occupé par un énorme mi-corps de saint à épaisse barbe noire, dont les yeux mornes contemplent



Eglise de SS. Serge et Bachus.

tristement cette incessante et lente destruction de son sanctuaire, commencée par les hommes, continuée par eux dans l'espérance de découvrir quelque trésor, achevée peu à peu par les eaux et par la sève puissante qui circule dans les arbres sortis d'une graine portée par le vent ou quelque oiseau.

L'espace situé au-dessous de ce saint est horizontalement partagé par la moitié, formant deux registres occupés chacun par trois saints dont on distingue à peine les silhouettes; la partie supérieure de l'arcade est ornée d'une fresque d'un dessin assez élégant à tons bleus, jaunes et rouges; dans le bas l'encadrement qui contourne également le chœur est différent et alternativement noir et rouge sur fond jaune.

La poussière, le sable, ont considérablement élevé le niveau du sol; les paysans du village voisin qui ont pris l'habitude d'enterrer leurs morts dans la nef, m'ont affirmé qu'en creusant les fosses, ils arrivaient à un pavement en pierres de différentes couleurs, peut-être quelque mosaïque, il serait intéressant de s'en assurer.

Dans l'église de Troschi, village peu éloigné, j'ai trouvé un fragment de bas-relief et un bénitier pris par le curé dans l'église des Saints Serge et Bachus, dont les débris avaient été employés à la construction du clocher de l'église de ce village. Il y avait aussi une colonnette octogone en marbre gris de même provenance. Le bénitier a la forme d'une boule ornée d'un côté d'une croix, et de l'autre, d'un Saint-Georges à cheval, malheureusement très fruste. Quant au bas-relief, incomplet du reste, il représente un aigle éployé surmontant un lièvre percé d'une flèche et la partie antérieure d'un dragon.

Située dans le voisinage d'un petit village (Sirghi) qui a conservé le nom d'un de ses patrons, l'église des Saints Serge et Bachus semble actuellement une anomalie. Pour comprendre son importance, s'expliquer sa raison d'être en ce lieu, il faut relire les anciens et trop rares écrivains qui se sont occupés de l'histoire de cette époque, dans laquelle bien des points sont encore obscurs.

J'ai précédemment nommé son fondateur et la princesse qui la reconstruisit[1] ; à cette époque, de nombreux et populeux villages étaient répandus dans la plaine et le long du fleuve ; une abbaye de Bénédictins, dont les religieux faisaient le service de l'église, lui était contiguë ; le régime du fleuve était alors différent, son embouchure s'ensablant peu à peu par suite de la mollesse du courant, a occasionné des crues qui ont détruit ses rives, inondé la campagne et engendré des fièvres, devant lesquelles ont dû s'enfuir les populations.

Il ne faut pas perdre de vue, d'autre part, que le temple s'est trouvé sur la route des armées musulmanes, quand elles ravagèrent les environs de Scutari, c'est ce qui explique également sa destruction ; la guerre, le temps, la nature, la cupidité des hommes, tout a concouru à sa ruine, tout n'est plus aujourd'hui que passé et poussière dans ce sanctuaire qui, en 1679, était cependant encore assez important pour qu'un synode put s'y réunir.

Il semble destiné à l'oubli et pourtant, je vois dans le Liber Presbyteri Diocleatis regum Slavorum, que le commencement du XIe siècle y a vu enterrer quatre rois Serbes, Bodin, Dobroslaw qui après avoir été déposé et, suivant le cruel usage de ce temps, privé de la vue et mutilé, y finit ses jours sous la bure du caloyer, enfin Vladimir et Gradijna y sont venus dormir leur dernier sommeil, espérant un repos que leurs cendres ne devaient pas trouver. Peut-être étaient-ce les ossements de l'un de ces puissants, que je voyais surgir de la rive rongée par le fleuve.

Œuvre si touchante de piété et de foi destinée dès aujour-

1. Farlati, vol., VII p. 308.

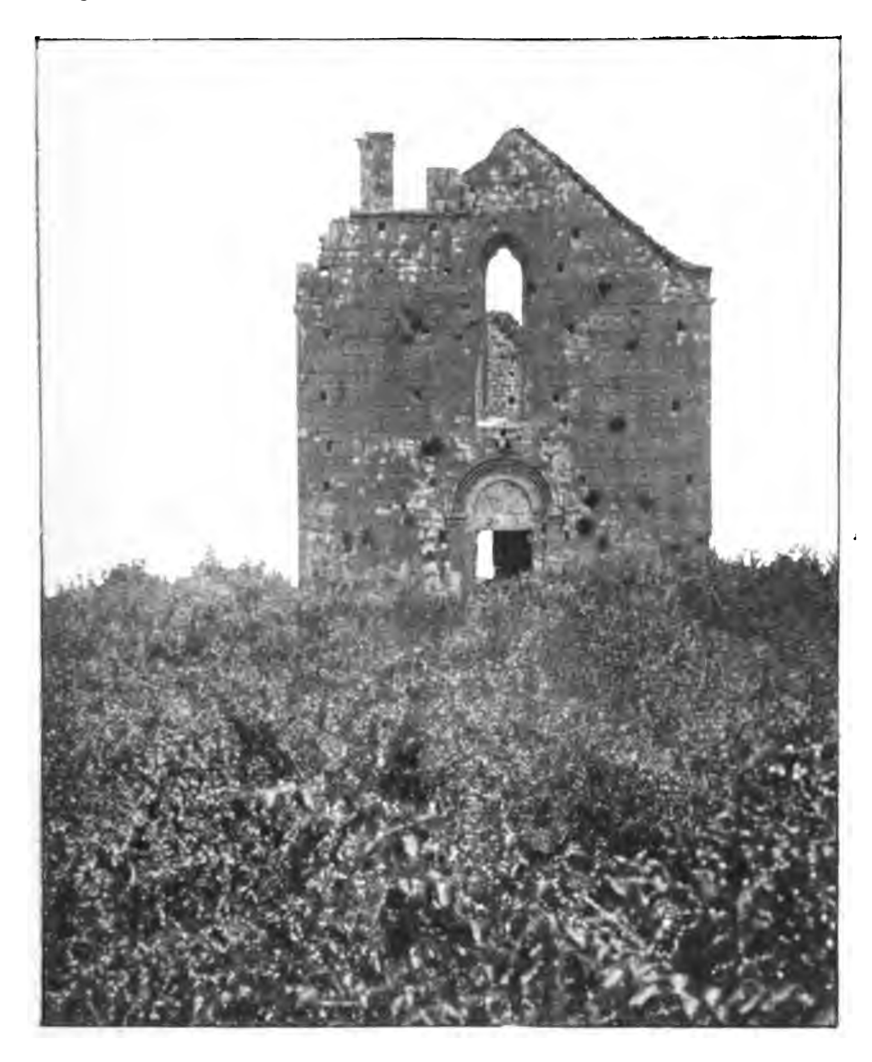
d'hui à disparaître rapidement, ce rêve d'une femme et d'une reine se dissout peu à peu, chaque année, dans les eaux boueuses d'un fleuve, sous le sombre feuillage des énormes micocouliers, dont l'ombre semble s'efforcer de dérober aux regards cette triste fin, lamentable liquéfaction par lambeaux, à laquelle assistent seuls les corbeaux au funèbre plumage et des hérons silencieux et juchés dans leurs nids construits sur la cime des arbres.

Sciassi.

A trois heures de Scutari, le voyageur qui se rend à Antivari par la route de terre, aperçoit sur sa gauche une colline rocheuse d'un gris triste; à son sommet se profilent quelques ruines qui semblent s'efforcer de s'élever au-dessus des grenadiers sauvages, ce sont les débris de l'ancienne Svakia ou Sfakia qu'on appelle indifféremment actuellement Sciassi et Châssi.

Je n'ai rien pu trouver sur l'origine de cette ville, peu importante d'après les restes de la citadelle, mais d'une grande piété à en juger par les églises qu'on y retrouve encore. On m'avait affirmé que j'en pourrais compter trois cent soixante-six, ce qui m'avait décidé à m'y rendre; n'eussent-elles été que des chapelles, le voyage en valait la peine; j'en ai trouvé six incontestables sur un espace ne mesurant pas plus de 500 mètres de longueur; toutes sont orientées Est-Ouest, l'abside à l'Est. Trois d'entre elles se touchent presque. La plus intéressante, comme importance et travail, est celle connue dans le pays sous le nom d'église de la Vierge; la position de deux nimbes que j'aperçois dans les restes de la fresque qui surmontait la porte, permet de penser que

l'église était en effet dédiée à la Madone de Scutari.



Eglise de la Madone de Scutari à Sciassi.

Le style de l'édifice, qui mesure 22 mètres de long sur 7 de large, est de beaucoup plus élégant que celui des autres

ruines que j'ai visitées; au-dessus de la porte et sur les montants, quelques têtes en pierre sculptée; dans la muraille de gauche encore debout, un bénitier en pierre; toutes les peintures des murs ont disparu, il ne reste que des fragments d'enduit coloré. Quatre saints de grandeur naturelle occupaient le fond de l'abside voûtée, un d'entre eux dont il ne reste qu'une longue et belle barbe blanche et les riches habits sacerdotaux, le livre des Evangiles dans la main gauche, avec sa droite levée, donne une bénédiction qui s'impose depuis neuf siècles, elle ne tombe pas inutile, une sépulture assez récente la recueille : on me dit qu'une famille résidant assez loin, la seule maison catholique dans cette contrée musulmane, quelques descendants peut-être des anciens habitants, a conservé la pieuse habitude d'apporter dans cette ruine ceux de ses membres qu'elle perd.

Sur le côté gauche de la porte je relève l'inscription suivante :

HIC REQVIESCIT. EP. MARCVS[1]
BŌÆ : MEMORIÆ. A. MCCLXII

Un peu à gauche en dessous, sur une autre pierre :

HIC. REQVIESCIT EPISCOPVS
PETRVS.

Peut-être parmi les débris dont le sol est couvert, retrouverait-on d'autres noms. La nomination du premier évêque de Sfakia date de l'an 877. En 1530, le Pape Clément VII, en

1. Probablement ce sixième évêque de Sciassi, dont Farlati ignorait le nom, mais qu'il mentionne comme nommé évêque de cette ville en 1250.

nommant celui qui devait être le dernier évêque de Sfakia, lui enjoignait de résider dans son diocèse ; quelques années plus tard, la ville tombait au pouvoir des musulmans.

Dans la citadelle, qui avait deux portes, l'une à l'Est l'autre à l'Ouest, dont il ne reste que les montants et quelques tours éventrées ou écroulées en partie, se trouve l'Eglise de Saint-Jean, de dimensions plus petites, moins élégante que la précédente ; les peintures ont disparu, il n'y a d'intéressant que le tronc du clocher carré qui était attenant à l'abside et communiquait par une porte avec l'intérieur de l'église : disposition que je n'ai pas encore vue dans cette contrée. Une séparation en pierre, d'un mètre de hauteur environ, isolait les officiants des fidèles ; à droite, en dessous de cette barrière, j'aperçois le linteau d'une porte qui devait conduire sous le chœur, quelque crypte probablement ; il faudrait au moins une journée pour déblayer cette ouverture, la permission du gouvernement et beaucoup de monde, il n'y faut pas songer. Que trouverait-on du reste ? peu de chose, rien probablement, car en 1610 Marinus Bizzius, archévêque d'Antivari, après avoir visité les églises de l'Albanie, vint à Sciassi et signale dans son rapport l'état misérable de la ville qui ne renfermait plus que peu de catholiques. Quant à la cathédrale de San Giovanni, vaste et spacieuse, dit-il, elle est dans le plus mauvais état et n'a pas de baptistère. La ville était déjà du reste depuis quarante ans tombée entre les mains des Turcs.

Les habitants du village sont tous musulmans ; dans la plupart de leurs maisons, construites avec les débris de l'ancienne ville, j'aperçois souvent des pierres travaillées. Ils m'affirment n'avoir jamais rien trouvé dans leurs recherches et n'avoir pas été plus heureux que les autorités qui, il

y a une vingtaine d'années, avaient commencé des fouilles en dehors de l'Eglise de la Vierge.

Le récit de leurs mécomptes plus ou moins réels avait de nouveau attiré notre attention vers la colline et ses ruines qui se profilaient dans le lointain; saura-t-on jamais leur histoire, les motifs de leur présence sur cette colline aride et fiévreuse par suite du voisinage du lac auquel elle donne son nom? N'était-ce pas une de ces villes dont on trouve de temps à autre quelque rarissime monnaie sans pouvoir en déterminer l'emplacement exact? Dans quelles circonstances et pourquoi avait-elle été si totalement détruite, cette cité qui pendant sept siècles avait eu sa série d'évêques? Nous nous posions ces questions, quand, du point où nous étions, dans l'air, une étrange vision s'offre à nos regards : sur cette colline calcinée par le soleil, dans cette atmosphère en ébullition, une croix semble dressée sur l'emplacement de l'église de la Vierge, effet d'optique produit par des pans de murailles en ruines diversement orientés; elle flambe dans le ciel d'un bleu intense, sous les rayons du soleil suffisamment bas, le pied de la colline est déjà noyé dans des ombres violettes d'une transparence infinie. Il faut songer à partir, nous nous retournons pour contempler encore ce symbole de la Foi. Quelques pas de nos chevaux ont suffi pour faire évanouir cette vision, j'allais dire cette apparition qui semblait la réponse à nos doutes et à notre ignorance.

Gaëtani.

A une heure de Scutari, sur le sommet de l'une des montagnes rocheuses qui entourent la vallée de Renzi, à une altitude de 200 mètres, un large pan de mur courant

de l'Est à l'Ouest, se prolonge sur une longueur d'environ 50 mètres. Formé de blocs de pierres grises non taillées, provenant de la montagne elle-même, placées les unes sur les autres sans rien pour les joindre, mesurant parfois près d'un mètre cube, cette défense fait face à l'entrée de la vallée dans la plaine; elle a encore deux mètres de haut sur cinq de large, une ouverture de deux mètres entre deux montants de pierre taillée; rien de plus dans cette ruine connue dans le pays sous le nom de château de Gaëtani et qui paraît être les restes de quelque muraille pélasgique.

En dedans, le sol est couvert de débris de poteries, d'éboulis de pierres de la muraille; trois gardiens de chèvres m'apportent différents objets trouvés par eux sur le sol ou sur les flancs de la montagne après les grandes pluies, morceaux de fibules en bronze, clefs de même métal, la pointe d'une flèche en fer, des restes d'amphores, quelques cols de vases en terre peu ornés, bibelots sans intérêt, à l'exception d'un lot de monnaies renfermant une pièce en argent d'Apollonia et une vingtaine de monnaies autonomes de Scodra en bronze. Une seule, assez bonne, porte à l'avers la tête de Jupiter à droite, au revers une barque à la proue et la poupe également relevées avec la légende ΣΚΟΔΡΙΝΩΝ en deux lignes dans le champ et dessous TĀTO. Fait assez curieux, alors qu'on n'en trouve pas à Scutari, ces monnaies se trouvent très fréquemment en cet endroit; quant aux autres pièces, ce n'étaient que des byzantines communes.

Peut-être suis-je en présence d'une de ces villes des premiers temps de la Grèce, connue seulement par leurs monnaies et dont on ignore encore l'emplacement; peut-être aussi une ville aux coins inconnus. Je serais d'autant plus porté à le supposer, que quatre ou cinq pièces autonomes en

bronze de modules différents, mais de revers identiques, qui m'avaient été apportées de cet endroit ne figurent dans aucun des ouvrages que je possède sur cette matière [1]. Deux ou trois journées de travail permettraient peut-être de mettre à jour quelques documents probants ; il ne faut pas hélas y songer : les autorités impériales ne le permettent pas. Malheur à qui est soupçonné d'avoir voulu fouiller le sol ou même d'avoir ramassé ce que la terre moins jalouse, met parfois à sa portée ; mis en prison comme un voleur et parfois exilé quand on l'apprend, il est ruiné de toute façon ; aussi ce qu'il trouve est mystérieusement porté chez les bijoutiers si c'est un objet d'or ou d'argent, eux-mêmes se hâtent de le passer au creuset. Si l'objet est difficile à dissimuler, il est détruit ou enterré à nouveau. Ainsi l'ombre se fait plus épaisse.

Masreco

A deux heures de Scutari, perdus au milieu d'une puissante végétation, se trouvent les restes d'une tour et à quelques mètres sur la déclivité de la montagne une petite chapelle en ruines. Cette tour carrée est de grande dimension, le liston qui l'entoure rappelle l'époque de celui que j'avais vu sur le campanile de l'abbaye de Rasci (S. Jean des Fougères) ; de nombreux fragments de sculptures témoignent de la richesse de l'établissement qui, très vraisemblablement, devait être l'abbaye des Bénédictins dont il est parlé par quelques anciens écrivains religieux sous le nom d'abbaye

1. Tête de Jupiter à gauche, au revers massue et parfaitement lisible la légende ΚΑΛΛΗΝΟΣ. Autre type, pièce plus petite, même tête à droite, au revers navire, dans le champ ΚΑΛΛΗΝ...



La ruine de Masreco.

de Santa Sophia, mentionnée comme peu distante de Scutari. Impossible de rien apprendre de plus dans le pays ; cette ruine, connue sous le nom de ruine de Masreco ou ruine de Neu Sati, n'a aucune légende, elle reste ignorée. Rien, dit-on, n'a été trouvé dans les environs ou les décombres, aucune inscription importante ou probante. A-t-on sérieusement cherché à lui demander son secret, j'en doute, peut-être est-il préférable qu'il en soit ainsi : ce qui reste enseveli n'est pas irrévocablement perdu, le fanatisme musulman ne le détruira pas, ainsi qu'il le fait pour tout ce qui se trouve à sa portée. Je recopie, avant de quitter la ruine, une inscription tronquée et les sculptures de quelques pierres relevées au hasard dans les débris qui couvrent le sol; peut-être un jour ces croquis hâtivement faits pourront-ils être utilisés par celui qui étudiera la sculpture religieuse en Albanie vers le x[e] siècle.

Vadens Dagnum

Deux heures de cheval suffisent pour atteindre ce village habité surtout par des musulmans ; sur sa gauche, au pied de la montagne, dont elle n'est distante que de quelques mètres, se trouve la chapelle de la madone de Dagno. Ce petit édifice, neuf mètres sur sept, est intéressant par son aspect et le souvenir qui s'y rattache. Il aurait été élevé par Iskender Bey ou Scanderbeg, à la suite d'une victoire remportée par lui sur les armées vénitiennes.

Construit en pierres blanches et rouges bien taillées, avec la décoration extérieure de ses murs, sa rosace du fronton, ses fenêtres aux montants sculptés et son abside, dans un étroit cimetière, noyé dans l'ombre des arbres dont le feuillage laisse à peine apercevoir le fond gris bleu des

pierres de la montagne, ce petit sanctuaire produit une impression profonde ; quelque grossières et maladroites qu'aient été les réparations, il faut être reconnaissant à ceux



Chapelle de la Madone de Dagno.

qui ont eu l'heureuse et tardive pensée d'empêcher sa destruction totale ; trop tard hélas, ils les ont entreprises, car ils ont laissé le temps aux ennemis des images d'accomplir leur triste besogne.

Combien il est délabré l'intérieur, qui était entièrement, voûte et murailles, recouvert de peintures ; les débris qui en restent augmentent mes regrets. Pas une figure, pas une main, qui n'aient été martelées avec un stupide acharnement. D'un saint Georges qui combattait à gauche, on ne voit plus qu'un torse cuirassé sur un fougueux cheval à la queue curieusement tressée, aux caparaçons rutilants ; c'est la meilleure pièce ; des autres saints personnages il ne reste que des lambeaux de vêtements, des tronçons de nimbes et, de loin en loin dans le champ, quelques-unes des lettres qui composaient leurs noms ; il en est de même des si curieux dessins qui formaient les encadrements et dont les fragments sont trop peu importants pour donner une idée de l'ensemble de l'ornementation où dominaient le jaune pâle, le noir, le brun rouge et le bleu. On y célèbre de temps à autre la messe pour les quelques catholiques qui résident dans cet endroit.

Pas une inscription à relever, rien : l'oubli profond, absolu, accablant, dans ce cimetière ; seule une pierre qu'il faut fouler pour pénétrer dans la chapelle indique que son desservant, qui cependant habitait un village de l'autre côté de cette plaine où le nombre des catholiques est plus important, est resté fidèle à l'antique sanctuaire ; comme ceux qui, avec la plus touchante humilité, demandaient autrefois à être ensevelis devant l'huis de l'Eglise, afin d'être conculqués de tous les entrants, il attend l'heure du suprême appel, au milieu des quelques paroissiens dont il avait été le pasteur.

A quelques pas en arrière de la chapelle, j'aperçois une sorte de caveau voûté recouvrant une tombe. Dans cet endroit, dit la chronique, un prince albanais a passé pendant

plusieurs années ses nuits en prières, il se réfugiait durant le jour dans une grotte située non loin de là, sur le flanc de la montagne. Une fois par an, à la Saint-Nicolas, on y célèbre la messe.

Il faut quitter ce lieu plein d'ombre pour escalader les rochers qui hérissent le Malu Markut (la montagne de Marc)



Forteresse de Dagno sur le Drin.

et gagner le sommet où je dois trouver l'ancienne Dagnum aujourd'hui Dagno. La ville occupait tout le plateau, elle était peu importante à en juger par le tracé des murailles qui sont à fleur de terre, il reste encore une citerne en partie comblée par les gardiens des chèvres qui viennent paître sur la montagne ; après la recherche infructueuse de quelque souvenir concernant cette ville dont Skanderbeg ne put s'emparer

et dont le dernier évêque fut un compatriote[1], nous allons jeter un regard sur la chapelle de Saint-Marc située au-dessous de l'ancienne ville, sur ce plateau rocheux, reconstruite en pierres grossières, badigeonnée à la chaux, au milieu des décombres de la citadelle et des quartiers de roches, loin de toute habitation, elle n'offrirait aucun intérêt si l'on n'était ému de la foi robuste qui y amène les fidèles une fois par an, le 25 avril, pour y prier et de la persistance avec laquelle ils continuent à y apporter leurs morts, au prix d'une pénible ascension. Le peu de terre qu'on trouve dans les intervalles qui séparent les blocs de rochers est envahi par eux autour de la chapelle; bercés par le sifflement du vent, ils dorment leur dernier sommeil en plein ciel, aucun des bruits de la terre ne monte jusqu'à eux; de temps à autre seulement et silencieuse comme une caresse qui craint de les réveiller, l'ombre d'un vautour glisse bleutée sur leur tombe; ils ne seront troublés que le jour de la fête du patron de la grande république maritime, quand on célèbre le service divin. Le lieu de leur dernier repos ressemble bien peu au petit cimetière clos de murs et ombreux que nous avions auparavant visité; il a cependant plus de grandeur et sa sauvagerie plaît.

Sarda.

Sur la rive orientale du Drin, non loin de l'endroit où il débouche dans la grande plaine de la Zadrima, qui conduit un de ses bras à la mer, sur la croupe d'une haute colline qui s'avance en presqu'île dans le fleuve, se trouvent les débris

1. Guillaume Agiéton, mort en 1520; appartenait à l'ordre des Dominicains, il avait été évêque en Angleterre avant de venir à Dagnum.

de l'antique Sarda, mentionnée par Etienne de Byzance "Σαρδος πολις ιλλυριας" et d'autres géographes anciens[1].

Peu à peu sa triple enceinte de murailles, quelques restes de tours et les diverses églises dont on voit les ruines, disparaîtront sous les véroniques, les grenadiers sauvages et



Vue des ruines de Sarda.

les arbustes de diverses essences qui se ruent à l'assaut. L'attaque est si vive, les rangs des assaillants si serrés que nous avons peine à nous frayer un chemin ; tout est solitude et désert, abandon absolu, aucune trace de vie : les habitants ont-ils été autrefois tous massacrés par les Turcs quand ils s'emparèrent de la ville, avaient-ils disparu avant l'arrivée des envahisseurs? Les circonstances du désastre restent

1. Ptolémée Liv. II en désigne les habitants sous le nom de « Sardiotæ » Strabon liv. VII, « Sardiaci », Pline, liv. III, Sardiatœ.

ignorées. Il semblerait que personne n'ait pu s'échapper pour venir après la tempête reconstituer une famille dans le voisinage de l'ancien foyer. C'est en vain que je cherche à apercevoir, dans cette intéressante et charmante vallée du Drin, quelque habitation, quelque trace de vie et cependant durant trois siècles la ville eut des évêques désignés sous le nom d'évêques de Sarda et Zappa. Avec les pierres des ruines on a, il y a quelques années, élevé une longue bâtisse sur l'emplacement de l'ancienne cathédrale qui était consacrée à la Nativité de la Vierge[1] ; sur un fragment de pierre encastré au-dessus de la porte, quelques lettres en partie effacées, la date 1410 et des inscriptions indéchiffrables. L'édifice mesure une vingtaine de mètres en longueur : il n'a pas de fenêtres, une porte latérale et quelques trous dans les murs y laissent pénétrer des rayons de lumière qui donnent çà et là l'illusion d'étoiles ; l'autel est en pierres grossières, une croix faite de deux roseaux, une cloche détachée du collier d'un bœuf, rien de plus pour y célébrer la sainte messe, le service divin des humbles, celui des premiers temps du christianisme, alors que le calice était de bois et le prêtre d'or; probablement le desservant qui vient une fois par an apporte le reste avec lui ; pas de plafond, une charpente grossièrement équarrie supporte les tuiles du toit.

Partout le sol nu est jonché de tombes, plusieurs assez récentes ; la mort en a pris possesion. Si on y prie une fois l'an on y vient toute l'année demander le repos, c'est le grand rendez-vous des douleurs. Sur chacune de ces tombes suivant l'usage montagnard, sont placées les branches qui ont servi à former le brancard sur lequel on a porté le mort ;

1. Farlati.

à la tête se dressent ces curieuses croix en bois en usage



Vallée du Drin en aval de l'église Saint-Pierre à Sarda.

dans la montagne, donnant, avec leurs bras si étrangement contournés, l'impression d'êtres fantastiques, se levant sur

la terre, tenant leur tête dans leurs mains convulsées; sur la tête et sur chaque épaule, car l'image persiste, est perché un oiseau en bois grossièrement sculpté, image d'un être vivant dans l'espace, semblant considérer ce qui reste dans la terre de la dépouille humaine : le sol est sans cesse remué par les funèbres envois qui retournent à la poussière; partout des ossements jaunis s'effritant à l'air, on avait besoin de la place qu'ils occupaient; une fourmilière de morts, cette église couverte. Ils doivent être apportés de loin, l'ascension est pourtant pénible. Ayant perdu, non sans gloire, leur nationalité et leur liberté, bien que les temps leur soient devenus plus doux, les Albanais me paraissent préférer leurs anciens cimetières à ceux plus récents ; ils protestent à leur manière. Connaissant le danger de toute tentative qui aurait pour objectif de recouvrer ces biens précieux, ces âmes simples restent fidèlement attachées aux usages de leurs pères, elles semblent regretter le passé, espérer dans l'avenir.

Je n'ai pas compté moins de huit ruines d'autres églises en dehors de la citadelle, dans un rayon de quelques mètres. Deux d'entre elles sont encore connues par leurs noms, au dire de mes guides qui en baisent pieusement les pierres angulaires: l'église des Saints Innocents et l'église de Saint-Pierre; cette dernière était située sur le versant de la colline regardant en aval du Drin.

Le retour est pénible, parfois très préoccupant; on a voulu nous faire revenir par le plus court chemin, une heure et demie de descente à pied au milieu des roches. Dans les vallées bien arrosées, hommes et femmes mirdites travaillent la terre, mettant de jolies notes rouges et bleues dans les champs, un peu de vie après cet étouffant esseulement. Une jeune

fille revenant d'une source nous offre sa cruche d'eau fraîche et nous souhaite bonne route. La traversée du Drin s'effectue sans encombre à l'aide de deux longues barques accouplées dans lesquelles entrent nos chevaux, manœuvre qu'ils exécutent fort habilement sans compromettre l'équilibre des embarcations; en quelques heures nous rentrons à Scutari.

Ostroch-Craja.

Quatre heures de navigation dans une barque dont le gabarit n'a pas plus changé depuis quatre siècles[1] que le costume de ceux qui la dirigent en frappant l'eau sans cadence. C'est en vain que j'essaye de leur faire comprendre que cette longue felouque de 45 pieds, dont les extrémités effilés se dressent vers le ciel, n'en avancerait que plus vite s'ils pouvaient y mettre plus d'ensemble. Entre ces planches de mûrier enduites de brai, se reproduit la lutte qui a entravé et entravera longtemps encore l'Albanie sur la route du progrès; mon équipage comprend un catholique, un schismatique et deux musulmans, un de ces derniers est naturellement le capitan. Ils tapotent irrégulièrement dans l'eau sans se mettre d'accord, pleins de haine et de mépris pour leurs voisins; néanmoins on arrivera au but, comme on arrive à la mort.

Ne pouvant leur faire entendre raison, le mieux est de renoncer à l'activité par trop nerveuse de l'Occident, on en sera indemnisé par quelques instants de vie ancienne revécue; du tapis sur lequel on fume, allongé et résigné,

1. Qui sait si leur ancienneté n'est pas plus grande; les monnaies autonomes de Scodra portent au revers une longue barque aux extrémités relevées et dont l'aspect diffère peu de celles en usage encore aujourd'hui.

on voit se dérouler les rives tourmentées du lac serti de hautes montagnes de pierres grises d'un ton très doux, couvertes par endroits de larges bandes de sauges en fleurs, aux reflets d'améthyste ; quelques rares villages enfouis dans la verdure sont signalés par un clocher ou un minaret. Dans la profondeur du lac, des caïques de pêcheurs flottent immobiles et indécis dans les gazes grises qui endeuillent le matin et qu'un peu de vent ou de soleil fera disparaître ; bien loin, dans un fond de vapeurs, se silhouettent les montagnes du Cernagore.

A quelques mètres du rivage où nous accostons, se dresse la montagne sur laquelle je trouverai la ruine qu'on m'a signalée ; un escalier en pierres généralement rapportées, formé de 1436 degrés, c'est l'ancienne et unique route, court sur le flanc de la montagne ; il n'y a pas d'autre chemin. Un usage de plusieurs siècles, hommes et bêtes ne cessant d'y circuler, l'a rendu horriblement glissant ; après avoir suivi quelque temps encore une route de larges pierres comme on en établissait autrefois et comme on en fait encore aujourd'hui, afin d'éviter l'enlizement des hommes et des bêtes dans la boue, nous arrivons à la ruine connue encore dans le pays sous le nom de Chin-Mri (Sainte-Marie), une abside éventrée, un tronçon de campanile carré dont les dispositions et les voussures intérieures rappellent en moins grand celui de Rasci, rien de plus. Les tombes, s'il y en avait, ont disparu, pas une trace de sculpture ; les habitants du village, qui sont tous musulmans, disent n'avoir jamais rien trouvé. Sans un lierre gigantesque dont les branches griffues se multiplient pour le retenir, le campanile serait déjà tombé, il s'incline dangereusement ; tous ceux qui l'entourent ont abandonné la foi qui animait leurs

ancêtres quand on l'a élevé ; d'autres ruines semblables ont, au moins une fois l'an, la visite de ceux qui, restés fidèles à la religion de leurs pères, viennent entendre le service célébré en l'honneur du patron auquel elles avaient été dédiées « *per omnia sæcula sæculorum* », pieux et touchant souvenir à une sépulture ; personne ici ne vient plus prier,



Ruines de l'église de l'Assomption à Craja.

les tombes chrétiennes ont disparu ; une centaine de mètres plus loin, sous d'énormes châtaigniers, je trouve un cimetière musulman avec quelques massifs tombeaux de janissaires surmontés des gros bonnets en pierre sculptée.

Mario Giorgio, archevêque de Scutari, dans un rapport adressé en 1696 à la sacrée congrégation de la propangande, s'exprime ainsi sur cette contrée de son diocèse : « Craïna, qui fut autrefois cité royale, où se trouvait avec sa cour le

roi de Servie, Wladimir, n'est plus à présent qu'un petit village, situé à environ neuf milles à l'est d'Antivari. Les habitants sont schismatiques ou musulmans. On y trouve une église dédiée à l'Assomption de la très sainte Vierge et un monastère élevé autrefois à côté de l'église par Cossawa, la veuve de ce prince ; on assure que les augustes époux sont enterrés dans ce lieu. »

D'autre part, dans le *Presbyter Diocleatis Regum Slavorum* il est dit, que le corps de Wladimir fut enterré en un lieu « *qui Craïa dicitur, ubi ejus curia fuit* » et que sa femme Cossawa fut enterrée avec lui.

Ces ruines, qui ne sont plus que des nids à couleuvres, sont très vraisemblablement celles du monastère dont il est parlé, le lieu s'appelle Craja, et la région Craina. Existe-t-il encore dans les environs quelques vestiges du séjour du Kral Serbe, je n'ai rien trouvé ; quelque paysan les mettra peut-être un jour à découvert quand, voulant agrandir son champ, il arrachera les arbustes de toute sorte et les clématites sauvages qui couvrent la montagne en cet endroit.

IX

DE SCUTARI A OROSCH.

Quatre heures du matin, les chevaux piétinent dans la cour du Consulat, pendant que les cawass, alourdis de sommeil, arriment lentement sur les bâts le peu de provisions et les bagages qu'on emportera; le jour commence, une lumière opaline qui fait si charmante les matinées orientales.

Nous sommes prêts, plus rapidement qu'il n'est d'usage dans cette contrée où le temps n'a aucune valeur ; il est vrai que l'excursion offre un certain attrait de curiosité ; même pour les habitants de Scutari, un voyage en Mirditie est chose peu banale. Difficultés de route, sauvagerie soupçonneuse des habitants de cette tribu, danger de mauvaises rencontres quand on n'y pénètre pas sous la sauvegarde (Bessa) d'une personnalité connue dans la montagne, impossibilité d'être assuré de la protection de l'autorité turque, si quelque accident survenait, sont autant de raisons qui font en ville déconseiller cette excursion à qui la veut entreprendre.

Parmi ces différents obstacles, les difficultés de la route étaient le seul qui fût de nature à me préoccuper, la France avait rendu trop de services à cette tribu catholique pour qu'un de ses agents y fût exposé au moindre ennui. Sous

cette impression encourageante, nous laissons les chevaux gravir la route qui serpente entre les collines, abandonnant derrière nous Scutari mollement endormie dans la verdure de ses jardins, son lac enveloppé de traînées de brumes transparentes, pour saluer, en arrivant au sommet, la vallée du Drin éclairée par le soleil levant; sa lumière irise l'ancienne



La plaine du Drin à Scutari.

citadelle vénitienne, dont les murailles paraissent conserver dans leurs délicates teintes roses l'empreinte colorée de ses premiers rayons.

Nous descendons vers le pont du Drin laissant à notre gauche l'élégante mosquée d'Ahmed, un des derniers grands pachas indigènes; nous traversons le petit faubourg de Batchalik recevant les souhaits de bon voyage des Albanais musulmans que nous rencontrons et nous nous enfonçons dans la vallée tour à tour sablonneuse et caillloutée du Drin

que ses crues folles ravagent chaque printemps ; tamaris et véroniques y croissent misérablement, semblant se sentir à l'avance condamnés à une destruction prochaine.

Peu à peu les montagnes deviennent plus distinctes, l'œil en relève mieux les détails, la solitude se fait plus profonde ; à gauche, Miet, le dernier village de la plaine de la Zadrima. Deux heures de chevauchée au milieu de genévriers aux formes les plus fantastiques, atteignant parfois trois et quatre mètres de hauteur, et, pénétrant sur le territoire des Mirdites, nous nous engageons dans ce groupe de montagnes que nous devons pendant douze heures successivement escalader, contourner ou descendre pour arriver à Orosch.

De temps à autre nous croisons quelques pauvres femmes à l'aspect misérable, se rendant en ville, une charge de bois ou de charbon sur le dos; elles font à plusieurs ce pénible trajet ; rarement un homme les accompagne : dans toute la montagne, femme ou fille peut aller seule sans danger. Des jeunes filles gardent les troupeaux de chèvres en filant ; bien gracieuses parfois sous le capuchon de laine noire qui finit à la nuque, semblable à un bonnet phrygien, leurs cheveux blonds sont brûlés par le soleil, elles s'arrêtent pour regarder gravement passer cet inconnu étrange que je suis pour elles, coiffé d'un casque anglais et vêtu à la franque.

Zeph, traduction albanaise de Joseph, notre guide, un Mirdite de Mnéla, nous annonce que nous approchons et nous désigne au sommet d'une haute colline la maison qui sert d'habitation au curé de son village, chez lequel nous devons faire notre première halte ; cette vue nous sort du demi-sommeil qui nous gagnait peu à peu, il est onze heures et le soleil de septembre est encore bien chaud en Albanie.

Traversant pour la quatrième fois le lit de galets du Drin où les chevaux se rafraîchissent, l'ascension commence, passablement pénible ; à midi nous atteignons la cure.

Don Domenico, curé de Mnéla, appartient au clergé albanais; il nous fait le plus charmant accueil. Cette affable hospitalité est du reste un des caractères distinctifs du peuple albanais ; je l'ai rencontrée partout. L'hôte est sacré, c'est l'envoyé de Dieu ; quelle que soit la pauvreté de la maison, on est fier de le recevoir, chez les musulmans comme chez les chrétiens. A son départ on l'accompagne jusqu'à la porte, on le suit des yeux pour s'assurer qu'aucun danger ne le menace en sortant de la maison dans laquelle il a mangé. S'il est victime d'une attaque avant d'être entré dans une autre demeure, c'est la maison, c'est la famille qui l'avait reçu qui est offensée et considère le dommage qu'il a subi comme une insulte personnelle, que l'usage, un usage auquel aucun des membres n'oserait se dérober, l'oblige à venger sur les agresseurs ou leurs familles.

Le repas est terminé et la nécessité d'atteindre San-Giorgio où nous devons passer la nuit, nous oblige à abréger notre kief avec un regret que comprendront seuls ceux qui ont voyagé en Orient. C'est un moment si agréable que celui qui suit un repas : en fumant on se console des fatigues et des mécomptes de la route, en faisant provision d'anecdotes et d'informations.

Don Domenico nous accompagnera à Osroch, il sera notre guide et aussi notre protecteur, pour pénétrer plus avant dans le pays ; c'est un des nombreux usages de cette contrée : qui veut la parcourir doit avoir un parrain qui garantit sa sécurité sur le territoire du clan auquel il appartient. Avant d'entrer sur un autre territoire, s'il conçoit des doutes

sur la nature de la réception qui sera faite à son client, il fait appeler le chef de cette tribu ou quelque ami et avant de vous confier à lui prend sa parole ; ces engagements sont en général scrupuleusement tenus. Les lois coutumières du pays sont formelles ; quand vous êtes en vue de la demeure dans laquelle vous avez l'intention de rester, celui qui vous accompagne annonce votre arrivée en tirant en l'air des coups de feu ; si on lui répond de la même façon, rien à redouter, vous êtes le bienvenu et sa responsabilité vis-à-vis de vous n'existe plus.

Sans avoir, ainsi que je le disais au début, rien à craindre pour ma sécurité personnelle, je n'en étais pas moins reconnaissant à Don Domenico de cette gracieuse attention qui me procurait le plaisir de sa compagnie et me permettait pendant la longueur de la route de recueillir d'intéressantes informations dont son caractère et sa connaissance de cette population me garantissaient l'exactitude.

Peu après notre départ, en suivant le Drin, nous rencontrons deux jeunes montagnards à l'aspect quelque peu sauvage, qui, après avoir respectueusement salué mon aimable compagnon, lui demandent qui je suis et où je vais ; ils semblent satisfaits de ses réponses et nous souhaitent bon voyage. Il paraît que ces très décoratifs personnages sont des voleurs de bestiaux, qui ont plusieurs sangs, lisez assassinats à leur actif. Les paroissiens de Don Domenico du reste jouissent de la plus déplorable réputation et ils la méritent ; ce village est un véritable repaire de bandits.

Peu intéressante encore la route qui, après deux heures, nous mène au Fanti dont nous traversons à gué l'eau limpide pour entreprendre l'ascension fort dure de la Scala Mâlit (montagne échelle) dont le nom n'est pas trompeur.

Après une demi-heure, l'escalade est à ce point pénible, au milieu de ce chaos de roches, que, craignant de voir ma monture se renverser, je me décide, malgré la chaleur, à faire à pied une heure et demie de montée pour arriver au sommet.

L'aspect de la contrée est âpre. L'œil ne voit de tous côtés



Pont sur le Fanti.

qu'un extravagant moutonnement de montagnes aux couleurs dures et heurtées, comme les vagues immenses d'une mer titanesque soudainement figée ; peu intéressant encore le reste de l'étape jusqu'au presbytère de San-Giorgio situé comme toutes les résidences du clergé mirdite au sommet d'une montagne [1]. Quant aux habitations des paroissiens

1. 780 mètres au-dessus du niveau de la mer, d'après le R. Henry Fanshaw (*Researches in the higlands of Turkey*) London 1869.

elles sont invisibles, disséminées probablement sur les flancs des montagnes; l'église n'a pu arriver à grouper les maisons autour d'elle, les villages ne sont dans les montagnes qu'une expression géographique, car chaque famille a sa demeure dans la partie la plus centrale des terres qui lui appartiennent.

Douze heures de cheval nous font saluer avec entrain l'arrivée au lieu de repos. L'accueil de Don Antonio Maggiore est celui de tous les prêtres albanais, auxquels je suis heureux de pouvoir ici exprimer ma très vive reconnaissance. Notre excellent hôte habite avec sa sœur et sa nièce, jeune Mirdite bien gracieuse dans son costume blanc et noir. Sa curiosité me procure le plaisir d'apercevoir de temps à autre son fin profil ; sa peau d'ivoire doré, son air sérieux lui donnent une apparence de vierge byzantine. Les femmes et les filles mirdites sortent du reste le visage découvert et ne se dérobent pas aux regards comme les Albanaises catholiques de Scutari.

Nous attendons, quelque peu effondrés sous la fatigue, l'heure du souper en buvant le café de bienvenue qu'on nous a apporté et admirant un splendide coucher du soleil. On aperçoit encore à l'horizon le lac de Scutari et dans les vapeurs rosées la forteresse se silhouettant violette dans le ciel embrasé ; d'autre part, la vue n'est pas moins belle, elle est même plus captivante, car elle est l'inconnu dans lequel nous pénétrerons le lendemain ; les montagnes sont boisées et les sombres transparences de leur masse retiennent encore à leurs cimes les derniers rayons orangés ; dans le fond, à droite, le Monte-Santo qui domine Orosch.

Les fonds deviennent de plus en plus violets ; une perdrix rouge, levée probablement par quelque renard en chasse.

part avec son strident caquetage d'une vigne voisine et passe bruyamment au-dessus de nous, allant chercher refuge dans l'ombre de la forêt; c'est l'heure où tout se tait, où tout ce qui vivait et s'agitait va s'endormir, où la nature restera seule, sans être troublée ; un calme majestueux et divin s'établit partout, nous en subissons la contagieuse influence et restons silencieux jusqu'au moment où le serviteur du curé nous invite à venir souper.

Récit des incidents de la route déjà faite, informations prises sur celle restant à parcourir, tous ceux qui ont voyagé connaissent ce moment; notre hôte semble surpris de l'impression un peu pénible que j'ai conservée de cette première étape; il ne nous dissimule pas que la partie réellement rude est encore à faire. Après cette déclaration et les fatigues de la journée, il ne nous reste qu'à nous reposer, Don Antonio insiste pour que j'occupe sa chambre, je n'ai pas la force de refuser, et je suis endormi avant qu'il se soit installé avec mes compagnons dans une autre pièce.

A cinq heures du matin, les préparatifs du départ sont terminés, de légers rideaux de brumes flottent encore dans les vallées où le soleil les liquéfie par lambeaux, nous allons bientôt pénétrer dans leurs vapeurs; c'est le moment où il faut se séparer des hôtes aimables et si sympathiques que nous avons trouvés sur notre chemin; souhaits de bonne santé, d'heureux voyage, s'entrecroisent. Combien de fois déjà, il en a été ainsi dans ma vie : on se rencontre comme des navires en mer et chacun fait sa route, s'enfonçant dans l'infini mystérieux de sa destinée; que de sympathies naissent et meurent de la sorte, ne laissant au cœur que la cicatrice du souvenir. Après avoir une dernière fois serré la main de

l'excellent Don Antonio [1], dont la nièce et la sœur ont consenti à se laisser photographier, je donne le signal du départ.

De San Giorgio à Orosch, le sentier est continuellement à mi-côte ou sur le sommet des montagnes ; nous pénétrons presque immédiatement dans la partie boisée que nous ne quitterons qu'à de rares intervalles; chênes et ormes prédominent, peu de frênes et de chataigniers de ce côté, les arbres sont magnifiques car ces forêts n'ont jamais été exploitées; il n'y a aucune route terrestre ou fluviale, pour acheminer les bois vers la ville.

Peu de temps s'est écoulé depuis notre départ de San Giorgio et nous devons descendre de cheval, c'est un de ces mauvais passages dont plus d'un se trouvera désormais sur notre route, le sentier, à peine frayé à mi-côte, à cinq ou six cents mètres de hauteur, tracé dans une terre rouge sans tenue, est coupé par une rigole formée par les pluies et la fonte des neiges ; il n'y a pas de place pour mettre pied à terre, il faut rester sur la déclivité et enjamber la partie ravinée ; un peu plus loin il faudra recommencer la même manœuvre sur une partie rocheuse et rendue glissante par le voisinage d'une source. L'instinct et la prudence des chevaux sont admirables, ils sont d'une race à part, ils passent.

Les Albanais appellent leur pays Skyperia (Pays de l'aigle) et eux-mêmes Skypétars (fils de l'aigle), je trouve qu'ils ont raison et regrette plus d'une fois, sur la route, de ne pas être emplumé. On me dit que le gouverneur général, il y a trois ans, passant avec ses troupes par ce sentier, y a perdu plu-

1. Je n'avais pas achevé le classement de ces notes, que la mort frappait subitement cet homme aimable, que je ne devais plus revoir.

sieurs chevaux ; je le crois sans hésitation et cependant des trois voies par lesquelles on peut pénétrer en Mirditie, celle-ci est, paraît-il, la meilleure ; en la suivant on comprend combien il est aisé à quelques centaines d'hommes résolus et bons tireurs de tenir en échec les troupes qu'on enverrait pour les soumettre ; c'est à peu près, du reste, la situation avantageuse des différentes tribus, qui occupent les montagnes de l'Albanie et, dans toute action dirigée contre elles, il faut s'attendre à plus d'une surprise.

Ces réflexions sont brusquement interrompues par un bruit de cloches et les cris de notre guide. Au détour d'un coude, la sente est occupée par une trentaine de chevaux et de mulets descendant à Scodra, chargés de sumac, une des ressources du pays. On ne peut songer à passer en même temps, eux comme nous ne peuvent retourner en arrière, pas de place, il faut, pour nous, descendre de cheval, nous cramponner à l'arbre le plus proche, nos chevaux grimpent et s'arcboutent comme ils peuvent sur ce versant escarpé, pendant que défilent les bêtes pesamment chargées et que le moindre heurt précipiterait 600 mètres plus bas dans la vallée.

La route, au milieu de ces arbres magnifiques souvent écimés par la foudre, a un grand charme. Entre la fourche des branches, je remarque des amas de pierres, petits autels d'enfants. Don Domenico, auquel j'en demande la signification, me répond en souriant que les montagnards croient que les âmes des morts errent dans l'espace et qu'ils disposent ainsi ces pierres afin de leur offrir un lieu où se reposer dans leur éternelle pérégrination.

Il nous faut souvent, trop souvent même, abandonner le sentier boisé rempli de lumière verte où le sumac répand

sa pénétrante odeur, pour reprendre les routes caillouteuses et parfois préoccupantes dont une partie se fait à pied, nous entrons dans la région des pins et des terres rouges, nous passons devant la petite église de San Paolo, située au milieu de cornouillers, de frênes et de chênes. Ce lieu est célèbre dans la contrée. Là se tiennent les assemblées des montagnards mirdites, on y discute les affaires importantes de la tribu, et ses rapports avec le gouvernement ottoman. On m'a affirmé que ces réunions, fort rares du reste, car elles n'ont lieu que dans des circonstances graves et les chefs des cinq bannières (clans) composant la tribu des mirdites y prennent part, offrent un réel intérêt, car ces montagnards s'expriment facilement, en général avec dignité et celui qui a la parole est écouté sans qu'une interruption soit permise.

Encore quelques pas et nous arrivons à une source située sur l'autre versant; la chaleur est si accablante que nous y resterons quelques heures et déjeunerons. Le paysage en vaut la peine, à nos pieds, la vallée du petit Fanti aux eaux glacées; au premier plan à gauche, une montagne aride de la plus fantastique couleur vert pistache semblant au soleil un bloc de malachite, se détachant crûment sur un fond de montagnes rougeâtres; en face, les masses sombres des pins couvrant les montagnes, derrière lesquelles nous trouverons Orosch. Quelques champs de maïs d'assez maigre apparence, peu de culture; de loin en loin un point blanc aux flancs des montagnes, une maison. Nous avons eu l'occasion de passer à côté d'une de ces demeures, elle appartient, me dit Don Domenico, à une famille assez forte qui, devant plusieurs sangs, est obligée de se garder. Solidement construite en pierres, la maison a deux étages, pas une fenêtre, elle ne

reçoit intérieurement la lumière que par des meurtrières destinées à tirer sur les assaillants ; la porte d'entrée est revêtue de plaques de tôle afin d'être à l'abri du feu. Cette petite forteresse est située sur un lieu découvert, de façon à permettre à ses habitants d'apercevoir l'ennemi et de pouvoir



Femmes mirdites.

s'y réfugier avant d'être attaqués ; c'est, du reste, le type de la plupart de ces demeures : toujours prêtes à la lutte.

Etrange, l'impression qu'on ressent en se trouvant ainsi ramené brusquement à cette existence médiévale ; combien de temps cette contrée restera-t-elle encore si peu connue ? Sept étrangers seulement, y compris le gouverneur général de Scutari, se sont rendus à Orosch, dans l'espace de vingt années ; combien de temps gardera-t-elle ce caractère d'âpreté sauvage ; et ses habitants conserveront-ils leurs mœurs guer-

rières, leurs si étranges coutumes, leur fanatisme religieux? Quand le pays sera ouvert, que des routes et un chemin de



Mirdites.

fer le traverseront, afin d'exploiter les richesses encore inconnues de son sol et de ses forêts, cette vie d'une autre

époque disparaîtra, d'autant plus rapidement, je le crois, que la race albanaise est intelligente; mais cette entrée dans la civilisation avec ses luttes égoïstes et cruelles, ses inflexibles obligations, leur sera-t-elle plus profitable que l'état d'innocence dans lequel ils se trouvent, état primitif mais dans lequel ils ont la foi religieuse?

Pendant que nous discutons les avantages et les inconvénients de cette éventuelle transformation, la source reçoit des visiteurs hommes et femmes mirdites qui viennent comme nous s'y reposer et manger; leur déjeuner est frugal, un morceau de pain de maïs, un peu de fromage de chèvre, de l'eau et des cigarettes pour tous. Ils sont en vêtements de fête, les femmes portent une chemise blanche sur de longs pantalons blancs brodés en laine rouge, le cou orné de colliers de monnaies d'argent et de chapelets, un long paletot sans manches en laine blanche brodée et par dessus malgré la chaleur une jaquette en grosse étoffe de laine noire à franges comme en portent tous les Albanais (giurdé), c'est le manteau national, toujours noir en signe de deuil depuis la mort de Scanderbeg. Les femmes mirdites sont les seules femmes en Albanie qui, je crois, portent ce vêtement masculin; autour de la taille une large ceinture de laine rouge à franges retombant en tablier sur le ventre; chez les filles les broderies et la ceinture sont en laine noire, leur tête est couverte d'un foulard de couleur sombre, leurs cheveux sont coupés au-dessous des oreilles et jusqu'aux sourcils sur le front.

Les hommes portent des pantalons de laine blanche agrémentés de passementeries noires, une ceinture de laine rouge et par dessus le large ceinturon de cuir garni de cartouches, la jaquette noire à collet (giurdé), une calotte de

feutre grossier blanche ou rouge ; hommes et femmes ont de gros bas de laine de couleurs vives et sont chaussés de sandales.

Ils se rendent dans un village éloigné pour faire une visite de condoléance dans une famille dont un des fils âgé de 10 ans s'est noyé dans le Fanti en se portant bravement au



Vallée du petit Fanti à Orosch.

secours de deux de ses petits camarades tombés à l'eau, on les a retrouvés enlacés. Suivant l'usage on pleurera le petit mort, on chantera sa vie trop brève hélas ! et la ruine des espérances que sa famille avait placées sur sa jeune tête, on boira, on mangera. Ces lugubres cérémonies sont l'occasion de grandes dépenses dans les montagnes.

Ils baisent la main de Don Domenico, nous souhaitent bon voyage suivant les formules compliquées de la politesse

montagnarde ; l'heure du départ est également venue pour nous, la chaleur est supportable.

Après quelques heures monotones nous atteignons enfin le petit Fanti dont nous traversons à gué les eaux limpides. Nous suivons ses rives encaissées entre ces hautes montagnes qui nous enveloppent d'ombre ; peu à peu la vallée s'élargit ; nous apercevons à un détour quelques maisons éparpillées au pied d'une montagne : c'est le nouvel Orosch ; nous le laissons sur notre gauche. Il faut encore grimper, ce sera la dernière escalade ; bien que dure, elle s'effectue gaiement au milieu de pins fort beaux. Sur l'autre versant se trouve la demeure de Don Primo Dochi abbé mitré des Mirdites.

X

OROSCH.

Monseigneur est un homme de taille peu élevée, dans la force de l'âge, quarante ans environ, la physionomie est fine, il a conservé les manières souples et distinguées des prélats romains auprès desquels il a longtemps vécu. Il est mirdite, parle italien, anglais et un peu français. Sous une apparence calme et résignée, se cache en lui une rare énergie, il en a donné maintes preuves et aujourd'hui encore, quand on signale dans les environs la présence d'un ours, il n'hésite pas en plein hiver à endosser le costume des montagnards, à prendre une carabine pour se lancer au milieu des neiges avec quelques-uns de ses paroissiens, à la poursuite du fauve.

Il vit aussi isolé que ses prêtres, n'ayant pas de religieux avec lui ; le clergé national est si peu nombreux qu'on n'a pu distraire aucun prêtre pour l'assister. Il a tenu juqu'à présent par patriotisme à n'avoir dans son diocèse aucun desservant étranger, mais il est peu probable qu'il puisse longtemps résister aux pressions qu'on exerce sur lui pour qu'il consente à admettre des religieux d'une autre nationalité. En qualité d'abbé mitré, dignité que Rome a rétablie en sa faveur, il a les charges et le travail d'un évêque sans même avoir un secrétaire ; il est en outre chargé de l'admi-

nistration spirituelle de deux paroisses en ce moment sans curés. Malgré ses occupations, sa solitude si absolue doit lui être d'autant plus pénible que, dans sa vie accidentée, il a vu d'autres contrées et vécu dans d'autres conditions.

Lors de la dernière guerre turco-russe, il paraît s'être occupé de politique d'une façon par trop semblable à celle des religieux du moyen âge qui maintes fois quittèrent la robe pour endosser l'armure. Il était jeune et enthousiaste. Pris les armes à la main il fut arrêté, envoyé chargé de fers à Constantinople et banni de l'Empire. Il vécut successivement à Athènes et à Corfou. Peu à peu contraint de s'éloigner davantage de sa patrie, il vint à Rome, d'où il fut envoyé aux Etats-Unis et dans l'Inde anglaise en qualité de secrétaire des délégués du Saint-Siège. On négociait pendant ce temps, auprès de la Sublime Porte, la question de son retour, qui ne fut pas accordé sans difficultés ; il put cependant rentrer après huit années d'absence.

N'ayant pas atteint l'âge où le besoin de repos se fait sentir, ou auquel on a tant vu que la curiosité cesse, que le stock de souvenirs à revivre suffit, il lui faut une grande résignation, d'autres disent un ardent amour pour son pays, peut-être aussi une grande ambition, pour supporter cette existence esseulée, ces mois se succédant les uns après les autres, sans avoir pu échanger une parole avec un être civilisé, sans pouvoir parfois et pendant plusieurs jours communiquer avec Scutari pour recevoir son courrier. Son caractère religieux, son exil, sa bienfaisance lui ont, on le comprend aisément, créé une grande et incontestable influence dans ce clan ; il en est en quelque sorte, aujourd'hui encore, le chef, depuis l'absence de Prenk Bib Doda; du reste l'usage le voulait ainsi autrefois.

A côté de la demeure de Don Primo Dochi, se trouve l'église de Saint-Alexandre; bien humble construction en pierres, encore inachevée à l'intérieur, car on est pauvre en Mirditie, elle est si petite la cathédrale, que les jours de fête Monseigneur officie en plein air, afin de ne pas laisser les fidèles hors du temple. J'aurais aimé assister à une de ces solennités, dans ce cadre grandiose, les femmes en leurs plus riches costumes, les hommes armés; quel intéressant tableau doit alors présenter ce petit plateau, occupé par trois ou quatre mille personnes. Après le service divin on tire à la cible, seule réjouissance de ces montagnards.

Ainsi que je l'ai précédemment dit, le village, tel qu'on le trouve en d'autres pays, n'existe pas en Mirditie; il en est de même à Orosch, qu'on désigne comme la capitale de la tribu et qu'il serait plus exact d'appeler le point central.

D'après Pouqueville, le vrai nom de cette ville serait « Rocher » mot auquel les Albanais auraient ajouté l'article « au » changé en « o » par les géographes italiens. Je ne vois pas trop comment il en est arrivé à cette interprétation. D'autres ont voulu y voir un souvenir de la domination des Serbes dont plus d'un prince s'est appelé Urosius ou Ouroch en slave et dont les monnaies sont encore si nombreuses en Albanie. Rien n'indique que les Slaves aient pénétré dans ces montagnes d'un accès difficile: elles devaient être le refuge des vaincus.

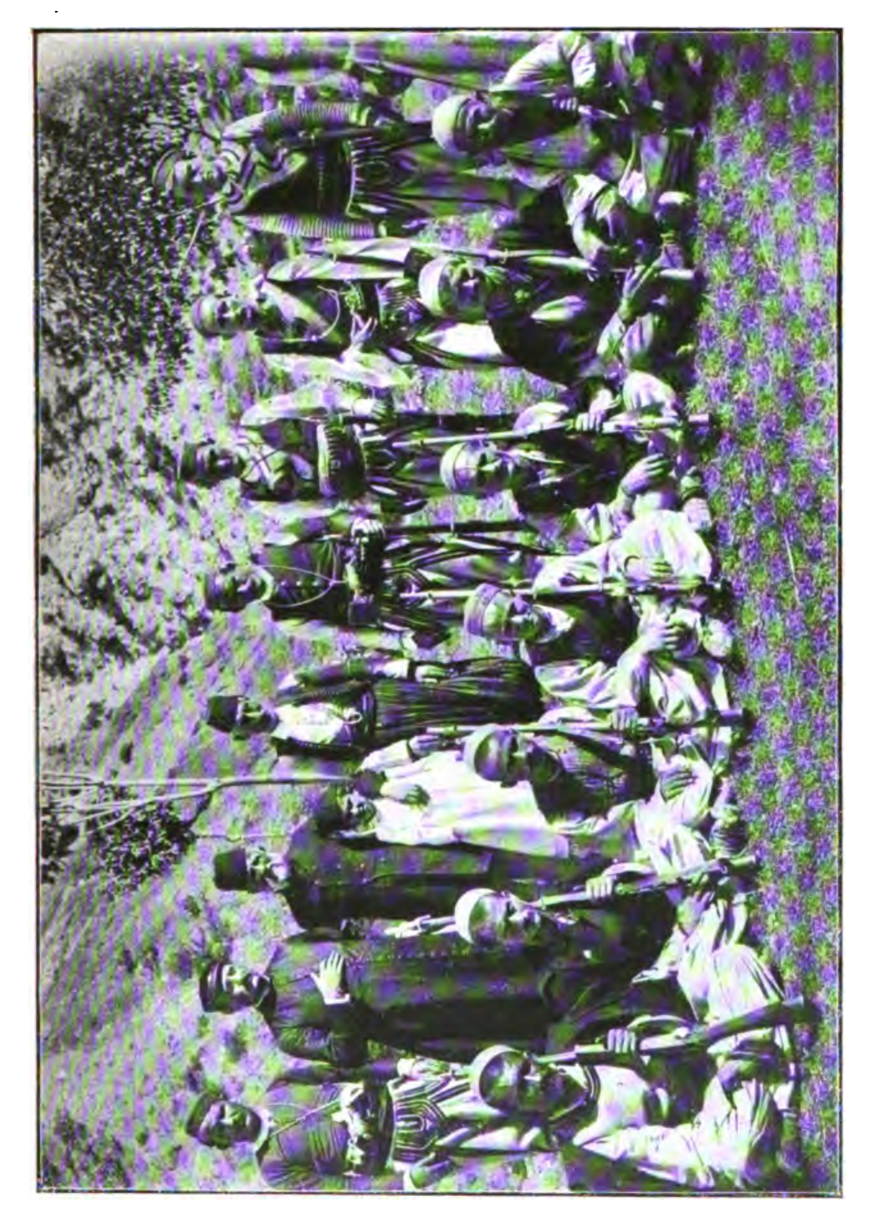
Pour arriver à l'ancienne Orosch, il faut escalader des blocs de rochers qui encombrent le lit d'un torrent à sec dans cette saison ; je rencontre sur ma route sept ou huit maisons en ruines, les unes ont été abandonnées, les autres brûlées par ordre des autorités pour punir leurs possesseurs de quelque meurtre ou de quelque acte de rébellion. Après

une demi-heure d'ascension j'atteins une ruine importante. Sur une large terrasse adossée à la montagne, se dressent de grands pans de murs en pierres bien taillées et en arrière une large et haute tour carrée, c'est tout ce qui reste de la demeure familiale des Chefs, qui depuis plusieurs générations gouvernaient la Mirditie. Tombé en disgrâce, Prenk Bib Doda le seul et unique fils du dernier chef, a été exilé en Asie Mineure, où il se trouve actuellement et la demeure de sa famille livrée aux flammes, sur les ordres du gouverneur général de Scutari.

A en juger par les ruines noircies que j'ai sous les yeux, l'habitation devait avoir grand air avec sa tour qui, me dit-on, servait de dépôt pour les vivres et les armes ; il eût été intéressant de la retrouver animée de la vie qu'y devait mettre la présence d'une nombreuse famille dont, suivant l'usage, tous les membres habitaient ensemble, avec leurs serviteurs et leurs protégés ; il fait une telle chaleur que je serais tenté de croire que le soleil a lui-même incendié ces bâtiments, si je ne me rappelais à temps, que la montagne à laquelle ils sont adossés est si élevée que pendant les plus grands jours de l'année, le soleil, m'assurait-on, ne pénètre que durant trois heures dans cette gorge. J'ai décidément mal choisi mon heure pour rendre au Caïmacam [1] de la Mirditie la visite qu'il m'a faite le lendemain de mon arrivée.

Les gardes du corps que l'abbé m'a donnés, pour m'escorter pendant mon séjour dans la montagne, ont annoncé mon arrivée à ce fonctionnaire qui m'attend en haut de la brèche, par laquelle je pénètre comme un assiégeant, afin

1. Titre équivalent à celui de sous-préfet, dans l'administration turque.



Chez le caïmacam de la Mirditie. Marco Gion, Don Domenico, Summa mon drogman, frères et gardes du caïmacam.

d'abréger ma cuisson; ses parents, ses gardes et ses serviteurs font la haie en armes sur la terrasse. Marco Gion (Marc fils de Gion) me conduit au premier étage dans une aile de cette maison, qu'il a tant bien que mal reconstruite, afin de s'y loger avec les siens. La chambre, où je m'asseois à la turque sur des tapis et des coussins, est entièrement blanchie à la chaux; quelques armes sont accrochées aux murs. Deux étroites fenêtres grillées percées dans une véritable muraille de forteresse donnent à cette pièce un aspect moyennageux que complète une très étroite cheminée haute de quatre à cinq mètres. Dans l'âtre noirci est suspendue une grille en fer forgé, sur laquelle on brûlait autrefois des éclats de bois de pin pour s'éclairer; une petite applique à pétrole, à réflecteur de fer blanc, que j'aperçois sur un mur, dénote qu'un peu de civilisation s'est infiltré jusqu'ici, aux dépens de la couleur.

Bel échantillon de la race Mirdite, le Caïmacam est un cousin germain de Prenk Bib Doda, et, d'après l'usage de la famille, lui succéderait en cas de mort; le Gouvernement Impérial, prenant en considération cette qualité d'héritier, lui a confié cet emploi qui équivaut à celui de chef de la Mirditie et lui procure un petit traitement, il espère ainsi l'avoir plus facilement dans la main [1]. Il me reçoit aimablement, répond avec complaisance aux nombreuses questions que je lui fais adresser sur les mœurs et les usages de la montagne; pendant tout ce temps, la porte restée ouverte est encombrée par ses gardes qui suivent avec intérêt l'entretien; la visite d'un étranger, d'un consul de France, surtout, il n'en était pas venu depuis vingt-huit ans, est chose

1. Soupçonné par les autorités impériales, Mario Gion a été en 1897 exilé à Mossoul.



Paysage mirdite à Orosch.

si extraordinaire, que, malgré le soin qu'ils mettent à dissimuler leur curiosité, on s'aperçoit aisément que mon passage est un événement dont on s'entretiendra pendant longtemps. Je prends congé de Marco Gion qui, suivant l'usage, surveille mon départ, et nous suit longtemps des yeux afin d'être certain qu'aucun accident ne nous arrivera en quittant son toit.

Le lendemain, excursion au Monte-Santo, montagne qui domine Orosch et dont le sommet est à 1 300 mètres environ au-dessus du niveau de la mer; l'ascension est la répétition des difficultés déjà rencontrées, souvent même plus sérieuses, sentes en lacet sur les flancs de la montagne; parfois les endroits ravinés par les eaux sont comblés par des amas de pierres maintenues par des branchages fichés en terre, on passe le plus rapidement possible afin de ne pas, en prolongeant le stationnement de la monture, faire dévaler cette route d'un nouveau genre, par trop suspendue, sur laquelle on ne fait pas sans émotion ses premiers pas.

Monseigneur Don Primo Dochi qui nous a accompagnés, s'est fait construire pour l'été un chalet, sur une des collines qui hérissent le Monte Santo : le panorama est grandiose, on aperçoit toute la région du Drin noir avec ses montagnes sombres, plus loin les monts Maudits, la haute et basse Albanie ; les yeux, après cet étalage de monstrueuses et titaniques révolutions géologiques, sont heureux de contempler l'Adriatique dans son charme infiniment pénétrant.

J'aperçois un amas de ruines couvrant un assez vaste espace, ce sont, paraît-il, les restes d'une ancienne abbaye de Bénédictins, on ne sait rien dans le pays sur les événements qui ont occasionné cette destruction et l'exode des Pères. Que faisaient-ils dans cet endroit d'un accès si diffi-

cile, dans les environs duquel on ne rencontre aucun vestige d'habitation? ils y vivaient dans la confiance en Dieu, entourés de pins aux sombres aiguilles et dont la hauteur atteint parfois 120 et 140 pieds. Quelle pieuse mission avaient-ils? à quelle tâche s'employaient-ils dans cet ascétère, au milieu de cette admirable solitude et devant ces grands horizons, questions que je me posais sans que mes guides, si aimables et si instruits des choses de cette contrée, aient pu jeter quelque lumière dans cette énigmatique obscurité.

Nous serions restés longtemps peut-être songeurs devant ce vide, où tout n'était plus que ruines, espérant en vain y voir flotter des fantômes, si notre attention n'avait été détournée par le spectacle du soleil disparaissant derrière les montagnes d'Antivari; les ombres se forment peu à peu, les pierres de la cénobie où vécurent les Pères prennent des teintes plus indécises et plus tristes, on sent qu'elles vont disparaître, l'apparition que nous espérions n'aura pas lieu, au contraire l'obscurité s'épaissira, il faut y renoncer. La nuit va venir rapidement, surtout pour ceux qui descendent dans la vallée, quelques troupeaux de chèvres regagnent avec leurs conducteurs le plateau où ils passeront la nuit sous la garde des chiens, il paraît que depuis quelques nuits un ours rôde dans les environs.

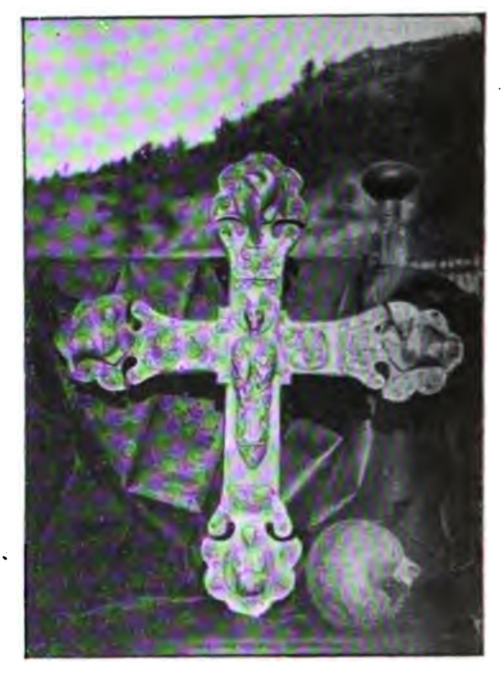
Il faut songer au retour, la descente ne se peut faire qu'à pied, peu à peu nous nous enfonçons dans l'obscurité, on hâte le pas ; grâce à nos guides, nous arrivons à bon port, il est huit heures et demie, et c'est avec un réel plaisir qu'on retrouve table et lumière, et qu'il m'est possible de causer encore des Mïrdites et de leurs coutumes avec l'hôte aimable que je quitterai le lendemain.

L'église de Saint-Alexandre possède deux fort intéres-

santes croix processionnelles du xv[e] siècle, faites de plaques d'argent repoussé.

L'une représente le Christ en croix, à droite et à gauche les bustes de la Vierge et de Marie-Magdeleine, au-dessus



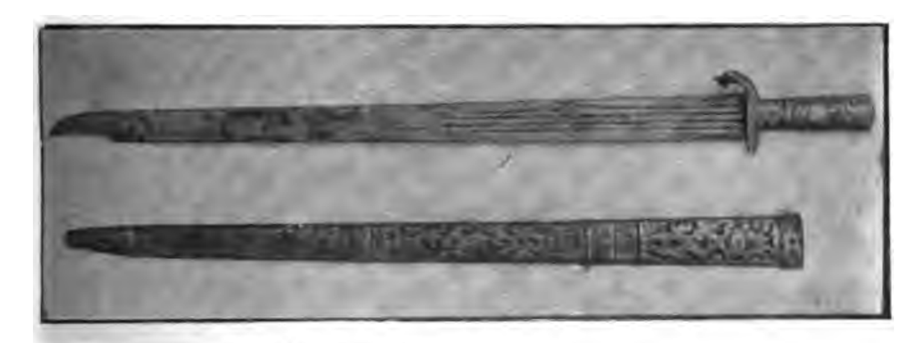


Croix processionnelle de l'église de Saint-Alexandre à Orosch.

l'agneau pascal, en bas une tête de mort sur un coussin ; l'autre face montre le Christ, la main droite levée pour bénir, le livre des Évangiles dans la gauche, à l'entour les symboles des quatre Évangélistes ; les nimbes du Christ et des symboles étaient ornés d'émaux bleus, sous les pieds du Christ, l'inscription suivante en dialecte vénitien :

1447. a. di. 7 Agosto questa crosı
fecie fare Polo Dukagin in
tempo di Pr. Sigeli Piro Ducha e
mi Adamovici feci

1447. Le septième jour d'août le Seigneur Paul Dukagin a fait faire cette croix pendant le temps du porteur du



Épée byzantine trouvée en Mirditie.

sceau Pierre Ducha et moi Nicolas Adamovici l'ai travaillée.

Paolo Dukagin[1] était prince du territoire appelé Dukagin. Il régna de 1444 à 1458. Bien que maltraitée par le temps, cette croix est un fort joli spécimen de l'art à cette époque[2].

L'autre croix n'est pas moins curieuse, les deux sujets principaux sont le Christ en croix et la Vierge, la Panaghia byzantine assise et tenant son Divin Fils sur ses genoux, les autres types sont à peu près les mêmes, le travail est moins soigné mais elle semble plus ancienne que la précédente.

1. Voir annexes.
2. En 1896 un incendie se déclarait pendant la nuit dans l'église de Saint-Alexandre et détruisait cet intéressant objet d'art, un reliquaire en argent et d'autres précieux objets.

Il faut songer au retour, je ne prends pas sans regret congé de Mgr. Don Primo Dochi, son accueil a été de ceux qui ne s'oublient pas, l'excellent et si sympathique Don Domenico nous accompagne jusqu'à Mnéla et, au moment où je le quitte, me donne en souvenir une épée fort intéressante, d'apparence byzantine, trouvée par lui il y a une vingtaine d'années dans un village de la Mirditie dont il était le curé.

XI

LES MIRDITES.

(Mœurs et coutumes des montagnes.)

Il est bon qu'un homme laisse un fils qui le venge
(Nestor à Télémaque, *Odyssée, Rhapsodie III*).

Par leurs vêtements et leur aspect, les Mirdites diffèrent complètement des autres montagnards qu'on rencontre dans la Guégarie. Qui sont-ils ? d'où viennent-ils ? Toutes les tribus ont des légendes, parfois une tradition pour expliquer leur nom ; l'origine de celui que portent ces anciens protégés de la France a été et sera probablement encore l'objet de plus d'une discussion. La plupart des écrivains en font une corruption d'un mot persan « Mardaïté » qui signifierait « Brave ». D'autre part « Mir daï » veut dire en albanais « Bien courageux ».

Selon les Mirdites, alors que les armées turque et serbe avaient pris le contact dans la plaine d'Amsel, les soldats musulmans, persuadés qu'un combat livré le vendredi leur serait néfaste, avaient demandé et allaient obtenir que l'attaque fût remise au jour suivant, quand le chef des Albanais qui faisait partie du conseil[1] protesta en s'écriant :

1. Suivant Hammer, liv. I., p. 283, un Georges Castriota assistait au conseil de guerre tenu du côté des Serbes avant la bataille de Cossowo le

« Le jour est bon (en albanais Mir-dita) combattons. » Son opinion ayant prévalu, les Musulmans attaquèrent les Serbes et remportèrent une brillante mais douloureuse victoire. car la mort tragique du Sultan Amurat montra combien étaient fondées les appréhensions de ses soldats; la guerre terminée, ces auxiliaires reçurent en souvenir de leur belle conduite le surnom de Mirdites, qui devint leur nom.

La bataille de Cossowo à laquelle font allusion les Mirdites, ayant eu lieu près d'un siècle avant la conquête de l'Albanie par les musulmans, plusieurs écrivains ont cru devoir rejeter cette légende ; néanmoins, il a très bien pu arriver qu'un certain nombre de montagnards albanais, entraînés par l'esprit aventureux qui les a toujours distingués, aient pris du service dans les armées du Grand Seigneur en qualité de mercenaires, et que, revenus dans leur montagne, ils aient conservé ce surnom qui peu à peu s'est étendu à tout le clan. Rien n'indique, du reste, que les Mirdites aient été à cette époque cantonnés dans les montagnes qu'ils occupent actuellement dans la Haute-Albanie. A l'appui de cette opinion, je pourrais invoquer ce fait, que leur nom n'est pas mentionné dans l'histoire de Scanderbeg par Barletius qui donne la nomenclature des peuplades albanaises qui combattaient sous les ordres du héros; ils ne sont pas davantage désignés dans Franciscus Blancus qui écrivait en 1501, ni enfin dans Bolizza qui, en 1612, envoyait à Venise un rapport sur la Guégarie ; d'après les recherches que j'ai faites, ils semblent être venus postérieurement, provenant de la

14 juin 1339. Sa présence dans les rangs des Serbes semble confirmer ce que Hopf dit de l'origine serbe de cette famille; comment se fait-il que dans la généalogie de cette maison il ne fasse pas mention de ce Georges Castriota?

contrée montagneuse appelée Maréna, dans le voisinage de Djiakowa et dont quelques habitants de cette région disent encore aujourd'hui être parents avec des familles de la Mirditie. Plus d'un Albanais servit du reste dans les armées musulmanes, tels que Jacoub Arnaout, Balaban Pacha tué au siège de Croïa ; je vois également, d'après Hopf, précédemment cité, qu'un membre de la célèbre famille Dukagini, Paolo IV, avait embrassé l'islamisme avant que les Turcs se fussent emparés de l'Albanie, il devint Pacha ; d'autres membres de cette famille suivirent son exemple[1]. Ces différentes versions, on le voit, pour en revenir aux Mirdites, leur donnent une origine guerrière et jusqu'à nos jours ils ne l'ont pas démentie, ils sont les plus turbulents des montagnards.

J'ai précédemment décrit leur costume. Les femmes sont généralement de petite taille, la plupart blondes, ne se teignant jamais les cheveux ainsi que le font sans exception toutes les femmes de Scutari et des autres montagnes. Les hommes de taille peu élevée sont agiles et bien bâtis.

Goût irrépressible pour la vengeance, fanatisme religieux farouche, généralement fidèles à la parole donnée, tels sont les traits distinctifs du caractère des Mirdites et, du reste, de la plupart des autres montagnards de la Haute-Albanie. Les Mirdites ont cependant, je dois le reconnaître, une triste réputation, elle est assez méritée ; on les traite de pillards, ils le sont incontestablement, mais on les fait plus noirs qu'ils ne le sont en réalité, il y en a de fort pauvres, surtout parmi ceux qui vivent au pied de la montagne; de temps à autre, ils succombent à la tentation et

1. Voir annexes

dérobent quelques bêtes à leurs gras et riches voisins de la plaine fertile de Zadrima ; ces vols sont fréquents l'été surtout, car pendant l'hiver ils ont épuisé leurs provisions et l'époque de la récolte n'est pas arrivée ; ces méfaits ont lieu aussi à l'approche de quelque grande fête religieuse où ils sont dans l'habitude de faire un festin ; peut-être pensent-ils que leur patron ou le saint personnage qu'ils veulent ainsi honorer s'emploiera pour atténuer les conséquences de leur vilaine action, malheureusement il y a beaucoup de fêtes et de saints, le propriétaire des bêtes convoitées cherche à défendre son bien et il en résulte presque toujours mort d'homme.

Dans l'intérieur de leurs montagnes, les Mirdites possèdent assez de pâturages pour n'être pas obligés de les quitter, comme le font d'autres tribus qui descendent vers la mer : aussi sont-ils restés plus indépendants, leur isolement est cependant pour eux une cause d'appauvrissement car ils se bornent à produire ce qui leur est nécessaire ; les Mirdites de l'intérieur viennent très rarement en ville, la route est trop difficile et trop longue, ils vendent en général leurs produits à un individu installé à mi-chemin de Scutari et qui leur donne en échange les quelques objets dont ils peuvent avoir besoin : café, sucre, savon, pétrole, poudre et cartouches, aiguilles, lampes en fer-blanc, car il n'y a dans ces montagnes aucune boutique, aucun café. Indépendamment du maïs, le sumac est la principale ressource du pays avec le charbon de bois. Quant à l'exploitation de leurs magnifiques forêts ou des mines qu'on ne peut manquer de trouver, elle est encore impossible, il n'y a pas de route. Ils sont fort sobres en temps ordinaire ; contrairement à l'usage albanais, ils mangent rarement assis à terre, ils ont

des sièges bas, et parfois des chaises faites dans le pays et qui ne sont pas sans originalité.

Les Mirdites sont soumis à une loi dite loi Dukagini, qui leur aurait été donnée par un prince de cette famille qui aurait longtemps gouverné en Albanie, loi qui est à peu près en vigueur dans toutes les autres tribus ; elle n'est ni imprimée, ni écrite, ce qui serait parfaitement inutile car tout le monde est illettré, elle se transmet par tradition dans certaines familles, dont les membres composent le conseil chargé du règlement des questions portées devant lui.

Les affaires sont peu variées, vols de bestiaux, empiètement de terrains, se terminant en général par des meurtres. Quand on n'en est pas arrivé à cette sanglante conclusion, si le vol est prouvé, le voleur est condamné à restituer l'objet dérobé ou sa valeur et au paiement d'une amende dont le montant est réparti entre les juges ; si une maison ou une haie a été dégradée, le coupable est également tenu de réparer le dommage et de payer une amende ; en l'absence de preuves, les juges peuvent demander des témoins prêtant serment.

Malheureusement ces affaires sont rares, les têtes sont chaudes, la vie sans valeur, tout le monde est armé et la majeure partie des contestations, avant d'arriver devant le tribunal, ont été le plus souvent réglées à coups de fusil. « Rien n'est plus juste que le fusil d'un Albanais », dit-on dans le pays. Dès qu'il y a eu un meurtre ou tentative avortée, ainsi que je l'ai dit précédemment, les adversaires et leurs familles entrent en sang. Suivant la loi Dukagini elle-même, le sang ne peut se perdre ; quand il a coulé, il faut le reprendre. Deux blessures valent un sang.

Celui qui a tiré sur un individu, même quand il l'a

manqué, lui a pris l'honneur, expression du pays, il doit s'attendre à être tué à la première occasion, tant que la pacification n'a pas été faite. Quand le sang n'a pas coulé, on peut parfois arriver à éteindre la vengeance en faisant payer une indemnité à celui qui a été offensé.

Dans le cas contraire, prend naissance une de ces interminables vendettas qui obligent tous les mâles des familles devenues ennemies, à se garder[1], car les membres de celle qui doit un sang, sont exposés à être tués à chaque coin de route; quelquefois, quand un sang a été repris, les anciens décident que chaque famille ayant un nombre égal de morts, la vengeance doit cesser; la famille qui n'obéit pas et continue la vengeance, c'est-à-dire l'assassinat, est condamnée à voir sa maison livrée aux flammes ; comme les familles sont souvent nombreuses, tous les membres habitant ensemble, douze ou quinze personnes, parfois davantage, se trouvent alors sans asile, jusqu'au moment où elles auront pu reconstruire leur demeure, si elles en ont les moyens ; dans le cas contraire, ce n'est plus qu'un groupe de désespérés, errant exposés à toutes les privations et toutes les tentations. Quand il a été décidé par le « Djubal » (commission des montagnes) qu'une maison sera brûlée, c'est le « Bayraktar » (porte-drapeau) du clan dans lequel se trouve la maison qui doit exécuter la sentence ; aucun de ceux qui n'appartiennent pas à la tribu, n'a le droit de prendre sa place, car si, en cas de résistance, il était tué ou blessé, il en résulterait l'ouverture d'une vendetta de tribu à tribu.

1. Si un des membres d'une famille en sang est un prêtre, le sang n'est pas en général repris sur lui, son habit le met en dehors de la vengeance.

Quand un homme meurt assassiné, on ne le lave pas avant de l'ensevelir, le sang qui a coulé l'a lavé.

Il est rare qu'une jeune fille ou une femme ne soient pas respectées, toute offense dont elles seraient les victimes aurait pour le coupable et les siens de trop graves conséquences; les femmes sont en dehors des représailles, elles sont en quelque sorte sacrées, leur causer un préjudice ou les insulter est un acte honteux, celui qui tue une femme doit deux sangs. Si une femme est tuée, son mari doit reprendre son sang; dans le cas où il ne le ferait pas, il doit ce sang à la famille de sa femme, dont les membres chercheront alors à le tuer. Si cependant une femme est blessée ou tuée par mégarde, dans une querelle, on peut parfois arriver à une entente avec le mari et l'amener à renoncer à sa vengeance moyennant le paiement d'une indemnité dont le montant n'est pas moindre de trois bourses (300 francs) et peut s'élever jusqu'à soixante-quatre bourses. Je ne sais si ce respect est une suffisante compensation à leur pénible existence, car elles font tout dans la maison, vont travailler aux champs, ramassent le bois, cherchent l'eau à la source, tissent les étoffes destinées aux vêtements et portent souvent en ville à trois jours de marche les plus lourds fardeaux, aussi vieillissent-elles rapidement.

Malgré le danger qui peut en résulter pour les coupables, il arrive parfois que la conduite d'une femme mariée ne soit pas exempte de reproches ; il y a partout des amis et des cousins ; le mari trompé a le droit, quand il les surprend, de tuer ceux qui l'ont offensé, mais, comme le sang ne peut se perdre, il contracte une double dette vis-à-vis des familles de ceux dont il s'est vengé ; l'ouverture de ces tristes comptabilités a de si désastreux effets, qu'il hésite

souvent avant de se lancer, lui et les siens dans cette aventure. Il prévient alors la famille de son infidèle compagne. Quand les preuves leur paraissent convaincantes, les parents, le père ou un des frères, approuvent son projet de vengeance et lui remettent une cartouche ; ce don équivaut au célèbre « Tue-la » qui en Occident a fait tant de bruit ; dans dans le cas où il en fait usage, il ne doit pas ce sang, car il a agi comme mandataire, il a tué avec une balle qu'il n'avait pas achetée et qui ne lui appartenait pas.

Cette subtile distinction est encore mise à profit par ceux[1] qui, n'ayant pas le courage de reprendre un sang ou de venger une injure, s'adressent à un montagnard et lui remettent avec une somme d'argent quelques cartouches, le montagnard ne se considère pas comme un assassin, il n'est qu'un homme payé pour accomplir une besogne.

Si une jeune fille mirdite est donnée en mariage ou vendue à un musulman, la maison des parents est brûlée, défense leur est faite de la reconstruire, ils sont chassés de la tribu et ne peuvent y rentrer qu'en ramenant leur fille avec eux ; ceux qui ont prêté les mains à ce marché ne sont plus admis dans l'église. Cet article de la loi des montagnes est propre aux Mirdites. Dans les autres montagnes, au contraire, il arrive très fréquemment que des catholiques épousent des musulmans. Un Mirdite qui se ferait musulman courrait grand risque d'être tué.

Les prescriptions de la loi des montagnes ne sont pas dépourvues d'une certaine équité et suffisent en sorte à main-

1. Femme dont tous les parents mâles auront été tués et qui veut continuer la vengeance ; habitants de la ville, moins courageux ou ne voulant pas en se vengeant eux-mêmes, être obligés de s'enfuir et de ruiner leur famille.

tenir un ordre relatif parmi ces populations. Ce code est en rapport avec les conditions de la vie, la justice est sommaire, dure comme leur existence.

Toujours armés, d'une susceptibilité qu'on ne rencontre que rarement parmi les raïas des autres races chrétiennes des Balkans, la plus légère offense est immédiatement vengée, aussi les vendettas sont-elles fréquentes et se transmettent comme un sinistre héritage, elles ne s'éteignent en général que par la destruction de l'une des familles ennemies.

Souvent même, quand les mâles ont été tués, c'est une femme de la famille qui se charge de les venger et de reprendre le sang[1]. Il y a quelque temps, un enfant de onze ans, dernier rejeton mâle d'une famille fut tué d'un coup de fusil. Tous dans la montagne attribuaient ce meurtre à deux cousins, qui, croyait-on, avaient déjà tué le père avec lequel ils étaient en sang, c'étaient d'assez tristes personnages. La pauvre mère restait seule. Un jour les deux parents passant devant sa demeure elle les engagea à entrer pour se reposer, leur offrit à manger, essaya même de les amener à y passer la nuit, ils refusèrent et assez mal inspirés du reste, se rendirent pour la nuit chez un de ses parents ; l'ayant appris elle pénétra pendant la nuit dans la chambre où ils dormaient et les tua à coups de pistolet. Un meurtre dans une maison qui vous offre l'hospitalité est fort rare et il a fallu qu'il fût commis par une mère pour n'avoir pas été puni.

L'hospitalité est chose si sacrée, que j'ai moi-même rencontré dans une maison de Scutari où je visitais, un mon-

1. J'ai rencontré une femme qui, restée seule, avait abandonné les habits de son sexe, elle sort vêtue comme un montagnard, toujours armée et prend part aux délibérations des hommes.

tagnard que le frère de la maîtresse de cette maison avait tenté de tuer, il est admirablement accueilli chaque fois qu'il descend en ville, mange et dort dans la maison, il causait avec cette jeune femme, lui faisait voir un trou fait dans son vêtement par la balle de son frère, disant qu'il espérait bien le lui rendre ; elle riait et lui donnait raison, tout en l'engageant à se tenir sur ses gardes quand il le rencontrerait, car son frère était un brave qui avait déjà pris quatre sangs ; quand il la quitta, elle l'accompagna jusqu'à la porte de la rue, afin d'être bien certaine qu'il ne serait pas tué en sortant de la maison, ce qui aurait été une honte pour la famille.

Deux ennemis qui se rencontrent dans une maison étrangère, n'en viennent jamais aux mains sous le toit qui les abrite momentanément, ils mangeront même ensemble.

On ne tue pas l'ennemi qui accompagne un hôte étranger, car on prend l'honneur à la tribu entière qui l'a reçu, cette offense ne peut être pardonnée ni par le versement d'une amende, ni même par ordre du Sultan.

Un individu en sang, c'est-à-dire, exposé d'après le code des montagnes à être tué par surprise, est momentanément garanti quand quelqu'un, étranger à la vengeance, l'accompagne ; souvent même une simple feuille ostensiblement accrochée par un tiers à la baguette de son fusil, suffit pour le soustraire durant la route aux représailles de ceux qui le guettent et qui n'oseront le tuer de peur d'entrer en sang avec celui qui, en lui donnant ce signe, a déclaré le prendre momentanément sous sa protection.

Un jour, un individu qui cherchait à se dérober aux conséquences d'un meurtre qu'il avait commis en ville, demanda et reçut l'hospitalité dans une maison mirdite, il y resta

quelque temps; comme il la quittait pour s'éloigner davantage, il fut rencontré par deux jeunes montagnards de Haïmeli qui s'étant pris de querelle avec lui le tuèrent et lui enlevèrent son revolver et son fusil. En l'apprenant, les Mirdites chez lesquels il avait logé, firent savoir aux meurtriers que d'après la loi des montagnes, ils leur avaient fait une triple insulte, d'abord en tuant celui qui venait de quitter leur toit, ensuite en lui enlevant les deux armes et que dans le cas où ils refuseraient de rendre les armes du mort, il serait pris trois sangs dans leur famille. Ils refusèrent de restituer les dépouilles qu'ils avaient prises ; un an après, au moment où l'affaire semblait oubliée, car le mort était, dans le fond un fort mauvais drôle, ils furent tués à coups de fusil au moment où ils passaient devant l'église ; un troisième frère et un cousin accoururent au bruit des détonations et tombèrent également, le frère fut tué raide, le cousin eut la jambe cassée.

Cet esprit de vengeance n'est pas moins vif dans les autres clans, j'en citerai un exemple.

Un montagnard perdit son père, assassiné alors qu'il n'avait que huit ans. Les anciens du village, espérant éteindre la future vengeance, acceptèrent en son nom une indemnité de la famille du meurtrier. L'enfant devenu homme se maria, eut une petite maison et se trouva dans une certaine aisance, bien rare dans les montagnes. Ses amis qui lui avaient raconté dans quelles conditions son père avait été tué, pensèrent d'abord qu'il attendait une occasion favorable pour se venger de l'assassin. Voyant qu'il ne se décidait pas, ils lui reprochèrent peu à peu ses hésitations ; vainement ce pauvre garçon se retranchait derrière la décision prise par le conseil des anciens, suivant la loi

des montagnes. Peu à peu les reproches eurent un caractère plus blessant, le sang d'un père ne se paye pas, lui disait-on ; les allusions devinrent plus méprisantes [1], il résistait cependant, il pensait à sa famille, à son petit bien-être. il tint bon jusqu'à l'âge de cinquante-deux ans ; alors à bout de patience, harcelé de sarcasmes, affolé par les humiliations, il attendit un jour, caché derrière un rocher, le fils du meurtrier de son père et le tua, reprenant ainsi le sang qui lui était dû depuis quarante-quatre ans.

Le malheureux avait contrevenu à la loi des montagnes, puisque pendant son jeune âge le conseil des anciens avait en son nom accepté une indemnité et déclaré la vengeance éteinte, sa maison fut brûlée [2] sur l'ordre des anciens. Il erre maintenant dans les montagnes, afin de ne pas être à son tour tué par les parents de sa victime. Assistée de quelques amis, sa femme a tant bien que mal reconstruit sur l'emplacement et avec les débris de la demeure où ils avaient vécu heureux, une cabane bien pauvre, dans laquelle il peut, une fois dans l'année et pendant quelques jours, revenir passer quelques heures avec elle, en vertu d'une trêve qu'il est d'usage de s'accorder entre familles enne-

1. Tant qu'un sang n'a pas été repris, celui auquel incombe ce devoir est traité différemment dans les repas ; on place devant lui sa cuiller à l'envers. Quand arrive son tour de boire, car on boit à la ronde, la tasse dans laquelle chacun boit n'est qu'à moitié remplie, son voisin la lui offre en la passant par dessous la jambe, il n'a pas le droit de s'en formaliser, c'est l'usage.

2. Dans certaines tribus le meurtrier doit payer au Buluk-Baschi (représentant du clan auprès des autorités) toujours un musulman, même pour les montagnes chrétiennes, 1200 piastres, 1000 piastres au conseil, dont chaque membre prend sa part, sa maison est brûlée, ses propriétés données en indemnité aux parents de la victime, auxquels il peut les racheter. On peut évaluer à 1200 francs environ, pour la famille la plus pauvre, le coût d'un meurtre.

mies. Cet armistice momentané n'est jamais violé, mais le délai expiré il doit fuir et se garder.

Le sentiment de la vengeance est surtout vivace chez les Mirdites, souvent ils y apportent une horrible cruauté. Un vieillard de soixante-cinq ans, originaire d'un village devant un sang à un autre village mirdite, était depuis de longues années employé à Scutari comme cuisinier ; ayant auparavant longtemps couru le monde, il avait probablement oublié cette querelle, quand il revint dans son pays pour épouser une femme de son clan ; il lui envoyait le produit de ses économies afin d'avoir quelques bestiaux quand ne pouvant plus travailler il devrait rentrer dans sa montagne. Un soir, un Mirdite se présenta dans la maison où il était en service, venant l'informer que son fils aîné était fort mal et désirait le voir. Le pauvre homme, avec l'autorisation de ses maîtres reçut ce montagnard, lui donna à manger et le garda la nuit pour lui parler de son fils. Le lendemain, à l'aube, il partait à pied affolé, pour retrouver son enfant ; il ne devait plus le revoir, on lui avait tendu un piège. A cinq heures de Scutari, il était assassiné [1].

Quand il s'agit de reprendre un sang, c'est-à-dire de ven-

1. J'ai plus tard appris par le prêtre de la localité dans laquelle le meurtre avait été commis, dans quelles conditions le malheureux vieillard avait été tué; il fut arrêté sur la route par quatre Mirdites qui lui dirent de faire sa prière, qu'ils allaient le tuer — Pourquoi, demanda-t-il ? — Ton village doit un sang au nôtre, c'est sur toi que nous le reprendrons. En vain il essaya de leur faire comprendre qu'ayant presque constamment vécu à l'étranger, il ne pouvait être responsable, ils refusèrent de le laisser partir et renouvelèrent leur ordre; il comprit, se mit à genoux pour prier. Il faisait le signe de la croix ayant fini, qu'ils le tuaient à coups de fusil et envoyaient le prêtre prévenir la veuve. C'était le quarante-deuxième assassinat commis dans cette montagne depuis un mois.

ger un parent ou un ami, le meurtre peut sans honte être commis par surprise, en se cachant même.

Si le meurtre a pour objet la vengeance d'un affront, on doit aller au-devant de celui qui vous a offensé, pour le tuer de face, qu'il soit ou non sur ses gardes.

Souvent, chez les Mirdites, quand on ne peut arriver à tuer le meurtrier ou ses parents, ceux qui ont un sang à reprendre tuent un bel homme appartenant au village du meurtrier.

Après le meurtre, il y a toujours un repas de réjouissance dans la famille du meurtrier, qui célèbre la récupération du sang qui lui était dû et la constatation d'un acte de bravoure d'un de ses membres.

Comme j'essayais un jour de faire comprendre à un Mirdite combien ces meurtres accomplis froidement, sans risques, presque toujours par trahison étaient chose honteuse en d'autres pays, il me répondit : « Le Mirdite aime à entendre sa chanson », c'est-à-dire, que s'il risquait sa vie, il n'aurait peut-être pas la chance d'échapper à son adversaire et d'entendre parler de l'acte de bravoure qu'il a commis et des circonstances dans lesquelles il a recouvré sa sanglante créance. Parfois même un chant est composé en son honneur. Celui qui a repris un sang est un brave.

Les Mirdites ne veulent pas entendre parler de modifications à la loi Dukagini. Si après les efforts des autorités Impériales, quelques tribus ont paru consentir à ce qu'il y fût apporté des adoucissements, il est cependant bien rare que les montagnards renoncent à reprendre le sang qui leur est dû, j'en donnerai un dernier exemple qui fera connaître les mœurs étranges de cette population au XIXe siècle.

Au mois d'octobre se célèbre avec grande pompe la fête de Notre-Dame de Bon Conseil, la patronne de l'Albanie, dont j'ai précédemment rapporté la légende. Des montagnes les plus distantes, à trois et quatre jours de marche, on accourt en foule pour assister à cette solennité religieuse, la plupart des montagnards reçoivent ce jour-là l'hospitalité dans les maisons de la ville.

La veille de cette fête, un montagnard de Planti qui se rendait au salut, aperçut dans la foule un autre montagnard appartenant à la forte tribu de Skréli et parent de deux montagnards qui avaient assassiné un des siens. Il le suivit patiemment, se dissimulant dans la multitude des fidèles et parvint à l'approcher au moment où il pénétrait dans la cour de la cathédrale ; n'osant le tuer dans cette enceinte d'où il n'aurait peut-être pas pu s'échapper, il attendit dans la rue ; le jour était à son déclin, au moment de la sortie, ayant pu se faufiler derrière lui, il lui tira deux coups de revolver dans la tête ; de bas en haut afin, dit-il ensuite, de ne pas blesser quelqu'un en tirant plus bas. La première balle sortit par la bouche et comme instinctivement il portait la main à son revolver, le second projectile traversait le crâne sortant par l'œil, il tomba foudroyé. Son meurtrier, au milieu de la stupeur de tous, s'écria : « J'ai repris le sang qui m'était dû » et s'enfuit.

J'arrivais à ce moment, la victime gisait à terre ; de toutes parts les montagnards accouraient pour voir si ce jeune homme étendu dans la rue, près du mur de l'église, n'était pas un des leurs dont la mort les mettant eux-mêmes en sang, allait les placer dans la nécessité de s'enfuir ou de le venger ; bientôt il est reconnu à son costume, ils s'éloignent en criant : « Qui est de Skréli, qu'il aille voir à la cathé-

drale. » Une jeune fille montagnarde venue dans un groupe de femmes le reconnaît, c'est un cousin, elle reste près de lui pleurant silencieusement. A ce moment, un prêtre fend la foule et s'approche du corps, la nuit se faisait ; sur sa demande on lui apporte d'une maison voisine une lumière, sorte de trotteuse à pétrole, employée par les pauvres gens, dont la mèche, à peine grosse comme un tuyau de plume n'est protégée par aucun verre. Sans perdre de temps, à la lueur de cette petite flamme fuligineuse aussi vacillante que le reste de vie de celui dont elle allait éclairer les derniers moments, le prêtre s'empare prestement du revolver, de la montre du moribond, et cache pour les parents ces souvenirs qu'il ne veut pas laisser enlever par la police turque ; la confession commence, le pauvre montagnard ne pouvait répondre que par signes aux questions de celui qui lui apportait la suprême consolation, il a à peine le temps d'accomplir son ministère ; quelques instants après la vie avait cessé et on transportait le corps pour l'y enterrer le lendemain, dans l'enceinte où doit finir toute chair humaine.

On était à peine revenu du cimetière, que les zaptiés[1] ramenaient le meurtrier dont ils s'étaient emparés ; il avait fui vers le Chiri, rivière torrentielle, en ce moment à sec ; s'il parvenait à franchir cet espace couvert de galets et de bancs de sable il était sauvé, il avait devant lui le taillis et les montagnes ; le devinant, les soldats qui le poursuivaient ouvrirent le feu contre le fugitif, une balle lui casse un bras, il continue sa course et allait atteindre le fourré quand une autre balle, l'atteignant dans le dos, le jette à terre, les soldats se précipitent sur lui, le frappent à coups de

1. Gendarmes.

crosse, car il les menaçait de son revolver, le lient et l'entraînent, l'obligeant à faire à pied les trois kilomètres au bout desquels il trouvera la prison. Dès qu'il peut parler, il s'informe de l'état de sa victime, en apprenant qu'elle est déjà morte : « Faites de moi ce que vous voudrez, je puis mourir maintenant que je l'ai tué », dit-il.

De la prison où le soignait un barbier musulman, il a appelé le prêtre de son village descendu avec lui pour la fête religieuse, l'a prié de réclamer avant de retourner dans la montagne son fusil, laissé dans une maison de la ville, de dire à sa fiancée qu'elle était libre, de lui donner ce qu'il laissait et se confessa.

Ayant appris que dans la maison d'un de mes amis, je trouverais ce soir-là des montagnards de ce clan et leur prêtre, je m'y rendis désirant connaître la suite de cette affaire. Assis à terre en rond, une dizaine d'hommes achevaient leur repas, parmi eux se trouvait le frère du prisonnier, la gaieté était grande car la tribu avait repris le sang qui était dû à un de ses membres. Tout en mangeant et surtout buvant dans le bardac, sorte de broc en faïence rempli de vin et qu'on fait circuler à la ronde, ils parlaient du sort probable de leur compagnon, il a tué en ville et de plus tiré sur les soldats qui le poursuivaient, il est doublement exposé, une amende pour le premier fait, peut-être l'exil pour le second ; s'il avait commis le meurtre dans la montagne, il eut été acquitté, car d'après leur loi, il n'avait fait que reprendre le sang qui lui était dû.

Ils paraissent par contre peu préoccupés de sa situation cependant fort grave ; du moment où il n'est pas mort, il survivra, disent-ils ; rien d'impossible du reste tant ils sont

sains et résistants[1]; on continue à boire en parlant de cette belle action avec le curé qui, Albanais lui-même, n'a guère, je le vois, le courage de la blâmer trop durement; dimanche prochain, en signe de réjouissance, un grand repas aura lieu dans la famille du meurtrier. On est surtout surpris qu'il n'ait pu parvenir à s'échapper, très probablement disent-ils, il a oublié de jeter à terre son mouchoir, une cartouche ou quelqu'autre des objets qu'il avait sur lui; faute de le faire, disent-ils, le sang versé vous alourdit au point que parfois vous ne pouvez faire un pas; c'est en vain que l'obligeant interprète qui me traduit leurs conversations, essayerait de leur parler de la justice divine, du châtiment qui attend celui qui a tué, de leur faire comprendre que les blessures, la perte de son sang, suffisaient pour expliquer l'impossibilité de fuir, ses paroissiens l'écouteraient poliment, mais conserveraient leur opinion. Tous ceux qui sont ici, me dit-il, ont plus d'un meurtre à se reprocher; un d'entre eux même, en a déjà cinq, n'ayant pas été pris, ils sont convaincus qu'ils en sont redevables à cette présence d'esprit.

Les montagnards évitant soigneusement les unions avec familles du même sang, épousent souvent des filles d'un autre village, par suite les injures faites à l'un d'eux entraînent souvent des représailles de tribu à tribu, les mâles doivent alors se garder soigneusement; j'ai trouvé dans une montagne un village dans lequel quinze maisons étaient en sang, les fenêtres de ces habitations étaient hermétiquement closes, les portes barricadées n'étaient ouvertes qu'après qu'on s'était assuré de la qualité du visiteur, les

1. En effet, quinze jours après il s'évadait.

hommes restaient enfermés de crainte d'être assassinés, seules les femmes travaillaient dans les champs.

La vie devient parfois si difficile, qu'il se conclut alors entre les clans ennemis d'étranges conventions. On décide, par exemple, que sur certaines routes, les meurtres et les vols seront interdits du lever au coucher du soleil ; que les gardiens de troupeaux ne seront pas attaqués ; qu'on n'inquiètera pas ceux qui, pendant la nuit, voudront arroser leurs plantations, à la condition, toutefois, qu'ils seront porteurs d'une lanterne allumée. Quand une route est sous bessa (parole) le risque d'être assassiné est beaucoup moindre, car dans ce cas, la peine est triple, quelquefois quadruple, pour le meurtrier, sa famille ou son clan, qui doivent alors trois ou quatre sangs.

Ces ententes, qui varient suivant les besoins locaux, sont la meilleure preuve de la perturbation que l'esprit de vengeance apporte dans l'existence de cette population. S. E. Abdul Khérim Pacha, gouverneur général de Scutari, a pu obtenir d'un certain nombre de tribus, l'engagement que parmi elles, le sang ne serait dû que par celui qui l'aurait versé et que les autres mâles de la famille ainsi que ses parents ne seraient pas inquiétés dans le cas où ils cesseraient d'habiter avec lui après le meurtre. Cette promesse n'est pas encore très scrupuleusement observée, elle a néanmoins amené une certaine détente. Les Mirdites ont refusé d'adhérer à cet engagement. Ils considèrent comme une honte de laisser les autorités régler pacifiquement leurs vengeances. Ils préfèrent refuser de se plaindre et se venger.

Tous les dix ans à peu près, la situation est tellement tendue, que le Gouvernement Impérial ordonne une pacification générale, une commission est instituée à cet effet,

elle amène assez aisément les membres d'une même tribu à faire la paix entre eux moyennant une indemnité payée par la famille du meurtrier ; elle n'a jamais pu pacifier les sangs de tribu à tribu et peut-être ne l'a-t-elle pas sérieusement tenté, le Gouvernement ne voyant pas sans déplaisir la haine subsister entre les clans, qui unis, pourraient constituer un danger.

Un soufflet ou un coup de bâton constituent une injure, dont ni les prêtres ni le gouvernement ne peuvent obtenir qu'elle soit pardonnée.

La pacification, quand elle a été consentie, est suivie en signe de réconciliation d'un repas offert par la famille à laquelle on a pardonné, à celle qui a renoncé à son droit de vengeance.

D'après les informations que j'ai recueillies, à peine 30 p. 100 des mâles meurent de vieillesse ou de maladie, le reste est assassiné. De même que les autres montagnards, les Mirdites envisagent comme un malheur, presque une honte, la mort dans un lit, ou plutôt la mort naturelle, conséquence de la vie, car le lit est chose inconnue. Pour eux l'homme doit mourir dans un combat ; celui qui est tué en combattant ou assassiné par vengeance, est certain d'aller au ciel ; son sang qui a coulé, a effacé tous ses péchés, il est même dispensé du Purgatoire. « Tu mourras sans avoir déchargé tes pistolets » est une sanglante injure. Il y a peu de temps encore, le montagnard qu'on menait à la mort, devait, sous peine d'être taxé de lâcheté, composer et déclamer un chant funèbre en se rendant au supplice. Il est de ces chansons qui sont restées célèbres.

Cette disposition à chanter sa fin se retrouve parfois aussi chez les catholiques de Scutari. Après la mort d'un jeune

homme dont je connaissais la famille, on retrouva sous son oreiller une poésie qu'il avait composée et dont voici la traduction :

Hélas ma vie me semblait si belle,
J'étais jeune et n'avais que vingt ans,
Quand, Dieu voulant, il fut décidé
Qu'à l'étranger je devais vivre,

Après avoir traversé bien des mers
J'arrivai dans la ville fatale
Mon cœur était rempli d'amertume.
De longues nuits, de longs jours je pleurais.

Un jour on appela le médecin qui me dit :
Vous avez transpiré, vous êtes sauvé.
Il ne savait pas que mon pauvre oreiller
Etait mouillé de larmes et non de sueur.

Au nom de Dieu, docteur, lui ai-je dit,
Ne me cachez pas la vérité sur moi,
Si vous croyez qu'il n'y a plus d'espoir,
Ne me laissez pas faire de vains rêves sur ma vie.

Tes jours hélas ! sont, je le crains, comptés,
Me répondit la science, le printemps commence,
Les arbres pousseront de jeunes feuilles,
Je n'oserais dire que tu les verras tomber.

Je quitterai donc bientôt ce monde,
Sans avoir connu ses plaisirs,
A l'époque la plus belle de ma vie,
Lune si brillante, je ne verrai plus ta lumière aimée

Quand tu auras accompli ton parcours,
Tu iras trouver mes amis d'enfance,
Tu diras à ceux que j'ai laissés et aimés
Que je leur demande de me pardonner.

Hirondelles qui irez dans ma patrie,
Petites messagères attendues, écoutez ma prière,
Allez dire aux habitants de l'Albanie
Qu'un jeune d'entre eux n'est plus.

Adieu, vous tous mes jeunes camarades,
Adieu, grandes plaines de fougères, adieu, si belles montagnes.
Mes yeux bientôt fermés à jamais ne nous verront plus.
Il n'y a pas de remède contre la mort.

Un mois ne s'était pas écoulé, les feuilles sortaient à peine de leurs bourgeons, les hirondelles étaient encore attendues à Scutari, qu'un télégramme annonçait que s'il n'avait pu connaître les joies qu'il espérait de la vie le pauvre enfant ne vivrait pas assez pour en connaître les douleurs souvent sans remède et parfois pires que la mort elle-même.

Cette poésie a été mise en musique. Depuis trois années on la chante dans toutes les fêtes, noces, anniversaires; les Albanais ont un goût prononcé pour les chansons, et une certaine disposition pour le genre satyrique.

Il n'existe aucune école en Mirditie, la vie y est encore plus sauvage que dans les autres montagnes ; l'ignorance dans laquelle croupissent ces populations est absolue, ce qui est d'autant plus regrettable que les Mirdites principalement sont intelligents et que les trop rares tentatives faites dans le but d'instruire quelques-uns d'entre eux ont généralement réussi.

On évalue à 25 000 âmes environ la tribu des Mirdites; elle n'est pas, comme on le voit, sans importance. Le courage de ses membres donne à cette montagne une réelle influence. Parmi les autres clans de l'Albanie supérieure, son alliance est recherchée et les services qu'elle a rendus aux Sultans, grâce à ses qualités guerrières, ont valu aux Mirdites différents privilèges dont ils se montrent très fiers. Ils semblent avoir été le facteur sérieux dans les diverses luttes qui ont ensanglanté cette contrée; dans les chants locaux, quand on

pleure une bataille perdue, les héros qui ont succombé attribuent leur défaite à l'absence des Mirdites dans leurs rangs.

Ils ne se soumirent qu'à la condition de conserver leurs armes, d'être à jamais exemptés d'impôts et qu'aucun musulman ne pénétrerait ou ne s'établirait dans leur montagne; que leur religion, leurs usages, leurs lois et leur système rudimentaire d'administration seraient respectés; en échange, ils s'engageaient à fournir en temps de guerre, au Grand Seigneur, un homme armé par maison ; la durée de leur séjour sous les drapeaux, dans ce cas, ne peut excéder six mois ; ce délai expiré, ils sont remplacés par d'autres Mirdites; leur aumônier les accompagne. Sous la conduite de leur dernier chef Bib Doda, créé plus tard pacha, en reconnaissance de ses services, ils ont pris part à la guerre d'Orient sous le second empire, aux différentes luttes de la Turquie contre le Monténégro, la Bosnie, etc. Le drapeau mirdite ou plutôt leur bannière représente un soleil rouge rayonnant sur un fond blanc, dans un encadrement rouge. En reconnaissance de l'appui qu'ils leur avaient prêté, les Sultans avaient accordé à ces montagnards le droit de prélever annuellement cent charges de maïs (10 000 kilogrammes) sur la dîme versée au gouvernement ; aujourd'hui encore, ils reçoivent des autorités cette même quantité de grain ou la contre valeur en argent.

Lors de la dernière guerre russo-turque, ils n'ont pas marché contre le Monténégro, leurs chefs étaient restés indécis ; contre leur habitude ils firent alors triste figure, leur loyalisme est devenu douteux et cette abstention a certainement contribué à faire tomber en disgrâce leur jeune chef, victime d'ambitieux projets ou d'intrigues qu'il ignorait.

Pour faciliter ses rapports avec les chefs des diverses



Prenk Bib Doda.

tribus montagnardes, le gouvernement impérial a institué

un emploi de chef des montagnes, poste toujours confié à un musulman, de même que celui de chef de chaque montagne ; la réunion de ces chefs sous la présidence du chef suprême constitue le conseil des montagnes ou Djubal, qui connaît des questions importantes intéressant les diverses bannières. Les Mirdites ne relèvent pas de ce conseil. Ils ont un chef qui dans le principe s'appelait capitan ; titre qui a été peu à peu remplacé par celui plus pompeux de prince. Cette quasi-souveraineté était héréditaire et aujourd'hui encore, en l'absence de leur chef, depuis quatorze années exilé en Asie Mineure, la Sublime Porte, afin de ne pas déroger à la coutume locale, a désigné pour le remplacer celui qui serait appelé à lui succéder dans le cas où il disparaîtrait sans laisser d'héritier mâle.

La forme de leur gouvernement est une république aristocratique, dont le chef ne peut prendre aucune décision sans le consentement du conseil des anciens. La famille dans laquelle s'est jusqu'à ce jour transmise la dignité de chef de la Mirditie, prétend descendre des Dukagini, anciens princes de l'Albanie, sans pouvoir cependant en fournir la preuve. Parmi ces populations sauvages de la Guégarie, elle a encore la plus tragique et la plus sanglante histoire, elle semble marquée par la fatalité. Un de mes prédécesseurs en a sommairement retracé les dramatiques commencements[1].

Plusieurs écrivains ont rapporté que l'usage voulait que le chef des Mirdites ne prît pour épouse qu'une jeune fille musulmane enlevée par lui de chez ses parents[2]. Cette assertion n'est pas plus exacte que celle qui représentait les

1. Hecquard, *Histoire de l'Albanie.*
2. Fanshaw, *Researches in the higlands of Turkey.*

Mirdites comme communiant sous les deux espèces[1]. D'un fait isolé, on a voulu faire une règle, et donner à croire que le rapt d'une musulmane suivi de sa conversion était un acte de bravoure qui devait être accompli par le chef. J'ai tout lieu de supposer que lorsque l'enlèvement se produisit, il y avait déjà entente entre les deux familles et que la résistance, s'il y en eut, était feinte et les coups de feu tirés en l'air; pourquoi si le rapt avait eu lieu sans consentement au moins tacite, les deux familles ne sont-elles pas en sang, car l'offense, on l'a vu, est de celles qui ne se pardonnent pas? Bien au contraire, j'ai vu les frères musulmans de la veuve de Bib Doda Pacha habiter avec elle. Les montagnards catholiques sont particulièrement soucieux d'éviter les unions entre familles ayant des liens de parenté même très éloi-



Margilla Bib Doda (mère de Prenk Bib Doda).

1. Le même.

gnés ; aussi doivent-ils parfois chercher dans leur voisinage musulman. Les unions mixtes ne sont pas rares, car la haine de religion est moins forte dans les montagnes.

Veuf de sa première femme qui était une catholique de Scutari et dont la mort a été rapportée dans une Nouvelle sur les mœurs albanaises[1], le capitan Bib Doda enleva une jeune fille musulmane de Louria, qu'il épousa après qu'elle eut été baptisée. C'est la mère du chef dont les Mirdites espèrent le retour.

Quant à Bib Doda pacha, après une existence fort agitée, ayant pris part avec ses Mirdites à plusieurs campagnes dans les rangs de l'armée turque, il vivait à Scutari quand la mort s'abattit brusquement sur lui. Il ne succombait pas assassiné, cas exceptionnel dans cette famille, mais il devait néanmoins fournir une horrible anecdote aux annales de la race de Gion Marko ; le lendemain de son enterrement, le gardien du cimetière catholique venait informer le Consulat de France, que la tombe du pacha avait été violée pendant la nuit, le cercueil était ouvert, le corps abandonné sur la terre, les chiens ou les rats avaient dévoré une main. Le gouvernement français obtint que de nouveaux honneurs fussent rendus à son protégé et un tombeau en marbre fut élevé par le gouvernement impérial.

Pendant les conférences du traité de Berlin, alors que de si grands intérêts étaient en question, la France, fidèle à sa coutume séculaire, pensa cette fois encore à prendre la défense des faibles ; malgré ses propres préoccupations, elle ne déserta pas leur cause. Son plénipotentiaire, appuyant le représentant de l'Autriche-Hongrie, demanda et obtint qu'aucune modification ne fût apportée aux privilèges et immunités dont les Mirdites étaient en possession *ab antiquo*.

1. Barda de Thémal (Albanus Albano).

XII.

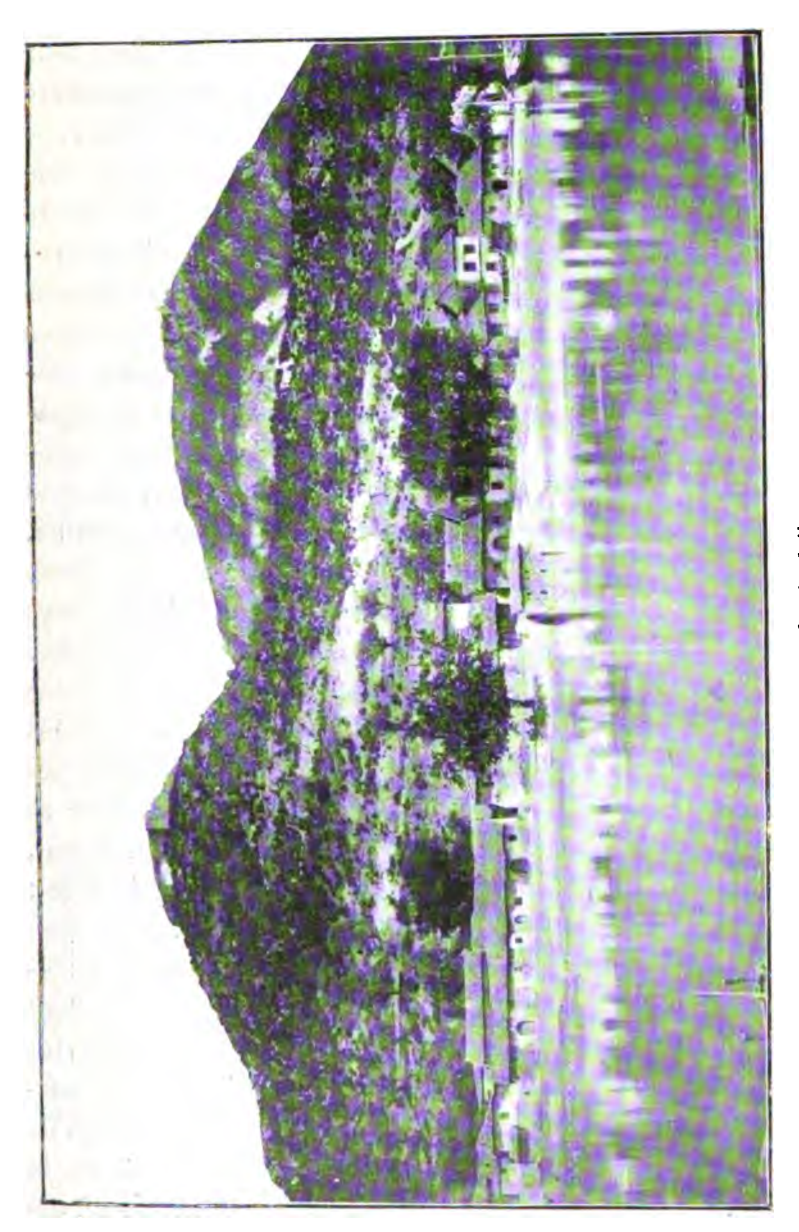
ALESSIO. — DURAZZO.

Alessio.

De Scutari à Alessio, la route est peu intéressante, on suit assez tristement, à travers la plaine de la Zadrima, les trop nombreux détours de celui des bras du Drin qui jette dans l'Adriatique le restant de ses eaux limoneuses; de temps à autre un han[1], de rares et misérables villages, des chapelles plus ou moins ruinées. La terre est fertile et cependant l'impression est pénible : bergers, laboureurs, tout ce monde est armé; l'existence y est inquiète, car les montagnards de la rive gauche sont, paraît-il, de terribles voisins, toujours prêts à incendier et piller ainsi que le prouvent les ruines qu'on rencontre un peu partout. Les bords du fleuve sont fiévreux et Alessio, appelée Lesch (Charogne)[2] par les Turcs, est durant l'été un dangereux séjour. Sur la rive du fleuve s'étend le bazar qu'on se hâte de quitter au coucher du soleil pour aller chercher un peu de fraîcheur et d'air salubre dans la ville dont les maisons sont disséminées sur les flancs de la montagne.

1. Lieu où s'arrêtent les voyageurs, on y trouve quelques maigres provisions, du café et des chambres absolument dépourvues de mobilier, mais trop garnies d'insectes.

2. Voir chapitre *Begtaschis-Sari Saldick*.



Alessio et la citadelle.

En gagnant le sommet, je rencontre des pans de belles murailles pélasgiques dont les blocs se sont, dans leur chute, éparpillés de tous côtés au milieu des grenadiers sauvages et des genévriers ; c'est tout ce qui reste de l'ancienne Lissus fondée, dit-on, par Denis de Syracuse, et prise plus tard par Philippe III de Macédoine. Au sommet de la colline se trouve la citadelle vénitienne dans laquelle mourut Scanderbeg le 14 janvier 1467 pendant que les musulmans attaquaient la ville du côté du torrent Clirus. Quelques années après, la République l'abandonnait au Grand Seigneur après l'avoir démantelée. Les musulmans la réparèrent; elle est actuellement inhabitée, une seule des citernes est encore en bon état, une dizaine de canons en fer, allongés dans l'herbe, se laissent lentement dévorer par la rouille, l'abandon est complet. Pour essayer de reconstituer le passé, il faudrait compulser les archives de Venise qui a si longtemps occupé cette forteresse dans laquelle se trouvaient l'église miraculeuse de Saint-Alexandre et celle de Saint-Nicolas où fut enterré Scanderbeg; tout a disparu. Vingt années après sa mort, en prenant possession de la citadelle, les musulmans violaient la tombe du héros albanais, pour se partager ses ossements, qu'ils enchâssèrent d'or et d'argent, convaincus que celui qui les porterait serait invincible ; ces pieux et intéressants édifices ont été détruits. Sur le lieu qu'ils occupaient, les musulmans avaient élevé des demeures qui se sont en partie écroulées et une mosquée dont il ne reste que des débris. Une légende affirme qu'elle fut promptement abandonnée, trois de ses muézins étant successivement tombés du haut de son minaret alors qu'ils annonçaient aux quatre coins de l'horizon l'heure de la prière. C'est en vain qu'on cherche quelques débris où ac-

crocher un souvenir: il n'y a plus rien, aucune trace des temples et des édifices qu'y avaient élevés les anciens rois,



Entrée de la citadelle d'Alessio.

pas même les restes qu'y avait vus il y a quarante ans un de mes prédécesseurs[1]. Seules quelques tombes musulmanes

1. Hecquard, *Histoire de l'Albanie.*

semblent à l'entrée continuer la garde d'une citadelle dont la possession a fait couler bien du sang.

Du haut des remparts on distingue Croïa et la haute montagne à laquelle elle est adossée ; tout au fond de la vaste plaine, dans le sud, les verdures de Tirana ; enfin, tout près, la mer infiniment bleue. On se rend de cette hauteur aisément compte du travail du Drin, ses crues folles ont dû submerger une partie de la ville, la séparer de son port qu'on croit retrouver à quelques centaines de mètres sur la route qui mène à San Giovanni di Medoa, dans un étang profond dont les eaux saumâtres baignent des rochers et des pierres taillées sur lesquels sont encore scellés de gros anneaux de fer.

Sur la montagne rocheuse qui se dresse de l'autre côté du fleuve, en face d'Alessio, se trouve le couvent de San Antonio, fondé, dit-on, par saint François d'Assise quand il traversait l'Albanie ; c'est la plus vulgaire des bâtisses, sans style, misérable, tombant en ruines.

Je n'y trouve qu'un père franciscain, les autres religieux, profitant de la belle saison, sont en mission dans les montagnes ; la chapelle est également banale et pourtant le couvent possède de grandes propriétés.

Seule, une pierre tombale en terre, et dont le marbre est malheureusement brisé dans la partie la plus intéressante de l'inscription qui surmonte le blason sculpté, atteste qu'un noble personnage repose en cet endroit ; qui était-il ? Le religieux qui m'accompagne et que j'interroge paraît surpris de ma découverte, il n'a jamais entendu parler de cette sépulture, ni rien lu dans les registres du monastère sur cette tombe et celui qu'elle recouvre. Il a trouvé la paix et, ce qui est meilleur, l'oubli. Pourquoi insister

et chercher à sortir son nom de la poussière dans laquelle il est entré, après une vie probablement bien agitée?

Durazzo.

« Je suis arrivé à Dyrrachium, ville libre, agréable et voisine de l'Italie » ; c'est en ces termes que, chassé de Rome par la loi Claudia, Cicéron annonçait à ses amis son arrivée dans sa nouvelle résidence.

La riche cité, par laquelle passaient les armées romaines qui se rendaient dans le Danube, qui au v° siècle était la métropole de l'Illyrie avec vingt évêques suffragants, d'où s'enfuit sans combattre le roi serbe Bodin, où Constantin Ducas trouva la mort en combattant contre Robert Guiscard suivi de sa courageuse compagne Sigelgaïte[1], où vint naufrager Hugues le Grand, père de Philippe Ier, roi de France, ne possède plus aujourd'hui que 4000 habitants; les tremblements de terre, des luttes incessantes pour la possession de cette porte de l'Orient ont détruit les temples et les beaux édifices de la patrie d'Anastasius Ier; leurs débris ont été tour à tour employés par les Vénitiens et les Turcs à reconstruire les remparts, puis des maisons. Il fallait se hâter de se fortifier, on réparait les brèches avec ce qu'on avait sous la main. Que d'intéressants fragments de sculptures en marbre de différents styles et d'époques diverses on peut encore voir en suivant les murs de l'ancienne enceinte! Dans les rues, les murs des maisons, partout enfin, on retrouve des preuves de l'opulence et du degré de civilisation artistique de cette intéressante cité. Malheureuse-

1. C'est également à Dyrrachium qu'eut lieu le couronnement de Nicéphore de Brienne, en l'an 1077.

ment, aucune précaution n'a été prise pour en empêcher la destruction ; des diverses inscriptions, plus ou moins mutilées, que j'ai relevées, une seule, d'assez bonne époque et à moitié enterrée était en bon état.

Non loin de là, dans la muraille, sur la partie extérieure sont encastrés deux blocs de pierre grise de grandes dimen-



Bas-relief dans les remparts de Durazzo.

sions, provenant probablement de quelque arc de triomphe et sur lesquels sont sculptés deux guerriers se combattant; les mouvements sont bons et certaines parties bien dessinées.

Ayant appris — car tout se sait au bout de quelques heures dans une petite ville d'Orient — que je m'intéressais aux antiquités qui pouvaient avoir été trouvées, plus d'un habitant est venu me prier de visiter sa maison. Je n'ai vu que des

têtes de statues assez ordinaires et dont on s'exagérait la valeur ; le seul objet curieux consistait en un énorme bloc de beau marbre blanc mesurant 1^{m},80 en hauteur sur 60 centimètres de large et 50 d'épaisseur et représentant un homme allant à gauche et se retournant à droite, une coiffure conique sur la tête, soutenant des deux bras un bâton placé sur son épaule et sur lequel semble suspendu un énorme serpent ; devant lui, allant à gauche bondit un chien, dans le champ, entre les jambes les mots « ET TIBI » qui me semblent d'une époque postérieure à la sculpture.



Marbre trouvé à Durazzo.

Rien de bien intéressant en fait de monnaies, à l'exception de pièces d'argent de fabrication assez barbare frappées par les Balsa[1], qui pendant un siècle

1. Descendants d'une de nos anciennes familles provençales ; la maison de Baux, dont un membre venu à Naples au XIIe siècle avec les Normands, s'y établit formant une souche napolitaine ; en 1356, un Balsă vint en

environ ont joué un rôle important dans cette contrée comme princes de la Zetta et ducs de Durazzo. Le type est uniforme : à l'avers saint Laurent, richement vêtu, la tête nimbée, tenant un encensoir dans la droite et dans la gauche le livre des Évangiles avec la légende « S. LAURENCIUS. M. » dans un double grènetis; au revers, un casque avec la couronne ducale surmontée d'une tête de loup lampée à gauche ; en dessous, la même tête dans un écu « D. GORGI. BALSA[1] ».

La moisson est insignifiante et cependant peu de villes dans cette contrée seraient aussi riches en monuments antiques que Durazzo ; il suffit d'en creuser à peine le sol pour planter ou construire et on trouve presque infailliblement des débris de ces temps disparus ; il s'en trouve parfois d'intéressants, d'après ce qui m'a été dit; mais leurs inventeurs, de crainte d'être inquiétés par les autorités, n'ont en général rien de plus pressé que de les détruire ou de les recouvrir quand leurs dimensions ne leur permettent pas de les cacher; avec un peu plus de tolérance et même quelques encouragements, il eût été facile au gouvernement impérial de constituer un intéressant musée dans quelques-

Albanie qui faisait encore partie de l'empire serbe et s'empara du pays appelé Zetta et ensuite de Scutari. Après le démembrement de l'empire slave, ils prirent le titre de Princes qu'ils conservèrent jusqu'en 1421, époque à laquelle, comprenant qu'ils ne pouvaient résister à l'invasion musulmane, ils cédèrent leurs Etats à Venise ; les possessions des Balsă étaient situées entre Alessio et Croïa. Le village de Balsă (Balisium) était à 12 milles de Scodra (Scutari), 5 de Drivasto et 15 de Dagnum. Il existe en Roumanie une famille Balsh (Balsu) dont les ancêtres, venus de Constantinople, avaient occupé de très hauts emplois dans l'administration moldo-valaque, à l'époque de la vassalité du nouveau royaume. Selon toute probabilité, ils proviennent de l'ancienne famille albanaise, dont le dernier prince avait été en rapports avec les Turcs (voir annexes).

1. D'après Ducange, les Baux portaient de gueules à l'étoile d'or.

unes des salles de l'immense conak qu'il a construit avec les pierres prises dans les anciennes murailles, donnant l'exemple de la destruction, et dont plus d'une sans doute porte des sculptures ou des inscriptions sous l'horrible badigeon jaune dont elles sont recouvertes.

XIII

TIRANA.

En huit heures un bon cheval vous porte assez facilement de Durazzo à Tirana, si le terrain n'est pas détrempé ; laissant sur la droite l'ancienne Petra où se réfugia le Sénat romain lors du conflit avec César, le voyage s'effectue tout le temps en plaine, de temps à autre un petit bois. La contrée est très fertile, les récoltes ont bon air, les gens travaillent aux champs sans fusils, leur aspect est moins farouche ; j'aurais aimé voir leurs maisons, malheureusement je ne les ai pas rencontrées sur ma route. Cette belle plaine est peu peuplée, d'immenses terrains sans culture, pas de bras et surtout pas de routes pour acheminer le riz et les autres céréales vers Durazzo, le port d'embarquement.

L'entrée de Tirana est charmante, les maisons des faubourgs et les beaux arbres des vastes jardins produisent la plus agréable impression ; on débouche sur une grande place où se trouvent la tour de l'horloge et la mosquée d'Hadji Ethem Bey.

Les mosquées de Tirana sont toutes recouvertes d'ornements et de peintures à la détrempe dont les vives couleurs produisent un heureux effet, quand le soleil les éclaire. Aucune des villes que j'ai vues en Albanie ne présente un

caractère aussi intéressant. Fondée par un musulman[1], elle est restée à peu de chose près ce qu'elle était il y a trois ou quatre siècles; on n'y sent pas comme dans les autres villes les transformations ou les adaptations; c'est la ville dans laquelle un musulman trouve ce qu'il recherche toujours : l'eau, les fleurs, les beaux fruits, un climat agréable, où la vie peut être facile. Son bazar est important et curieux, avec ses maisons et ses galeries



Mosquée d'Hadji Ethem Bey à Tirana.

en bois, ses caravansérails énormes, ses rues continuellement arrosées par des ruisseaux d'eau courante. On évalue à 25 000 âmes le chiffre de sa population.

A peine étais-je descendu dans le caravansérail où je comptais m'installer que M. Petrovici[2], le directeur de la

1. En lire le récit dans le chapitre suivant,

2. Peu de temps après mon retour à Scutari, cet excellent ami, frappé d'une congestion, était en quelques heures enlevé à l'affection de sa jeune femme et aux sympathies de tous ceux qui l'avaient connu.

Régie ottomane des tabacs à Durazzo, ayant appris mon arrivée, vint me trouver pour m'annoncer de la part de Fuad Bey, un des riches propriétaires de cette contrée, que des chambres étaient préparées pour moi et ma suite ; il ajouta qu'à la nouvelle de ma venue, plusieurs Beys avaient déclaré vouloir me recevoir et que sans sa présence dans la maison de Fuad Bey qui les avait décidés à céder afin de ne pas nous séparer, j'aurais été obligé de choisir entre ces aimables invitations.

Fuad Bey m'accueille de la façon la plus cordiale ; c'est un homme jeune encore, vêtu à l'européenne ; il a voyagé. Ses enfants, comme lui-même, s'habillent à Paris ; à ma profonde surprise, la chambre dans laquelle on me conduit, est entièrement installée à la française, lit compris. Cela manque peut-être de couleur locale ; j'avoue sans pudeur n'en avoir éprouvé aucune contrariété. L'hospitalité est charmante et somptueuse, c'est la demeure d'un grand seigneur ; la table sur laquelle défilent les mets les plus variés reçoit parfois jusqu'à trente hôtes de passage ; on y a placé du vin et de la bière à mon intention.

J'ai passé des heures charmantes dans le jardin planté d'orangers à entendre le gentil babil et à répondre aux questions de la fille et de la nièce de mon hôte ; quelle surprise, quand il me présenta ces deux charmantes enfants, presque des jeunes filles, coiffées et vêtues à la dernière mode de Paris, pas trop farouches, parlant fort gentiment italien ! Nous eûmes vite fait connaissance ; le lendemain mes petites amies Delfikiar[1] et Khédivié[2] voulurent bien à ma demande se laisser photographier en costume des musul-

1. Maîtresse de la pensée.
2. Princesse.

manes de Tirana ; elles étaient bien gracieuses avec leurs larges pantalons de soie blanche recouverts d'autres pantalons de gaze de soie blanche. aux poignets de velours rouge



Bey de Tirana en costume national.

couvert de broderies d'or comme leurs petits gilets. Quels charmants minois elles avaient dans ces photographies destinées à leur famille ! Elles seront prochainement enfermées et ne doivent plus alors être vues par un étranger. Les femmes musulmanes de grande famille sortent très rare-

ment; la partie de l'habitation qui leur est affectée contient de fort beaux jardins dans lesquels elles se promènent; parfois aussi elles vont passer quelques semaines dans leurs terres. Elles reçoivent beaucoup et sont rarement seules, car les frères et leurs familles vivent dans la même maison.

Le costume national des Beys est également fort élégant, on y sent le voisinage de l'Epire, il est plus semblable au costume grec.

Malgré la diminution de la fortune, par suite des partages, de l'absence de débouchés qui ne leur permet pas d'augmenter le rendement de leurs magnifiques propriétés, mon aimable hôte et quelques-uns de ses parents mènent encore la plus large et la plus fastueuse existence; aussi l'influence de ces maisons est-elle grande. Leurs chefs rendent tant de services qu'ils ont de nombreux clients. Au moyen âge on comptait par lances, aujourd'hui à Tirana on dit, telle maison est forte de 300, de 500 fusils. Sur un appel du Bey, à la moindre apparence de nécessité, tous ses amis accourent en armes chez lui, prêts à le soutenir. Parfois, trop souvent même, des querelles surgissent entre ces grandes familles et prennent un tel caractère de gravité que les boutiques du bazar se ferment à cause des dangers de la lutte qui souvent descend dans la rue.

Quand un de ces riches beys, qui, du reste, sortent généralement escortés d'hommes armés, traverse le Bazar, le travail cesse immédiatement dans la rue par laquelle il passe : ouvriers et patrons se lèvent et se tiennent respectueusement devant la porte du magasin afin de le saluer.

La veille de mon arrivée, un jeune bey appartenant à la famille des Toptan et parent de Fuad Bey, assis dans un magasin, tombait frappé d'une balle de revolver qu'un cousin

germain avait déchargé sur lui par derrière; c'était une lâche agression dont le motif est resté inconnu du public. Il fut rapporté chez lui dans le plus triste état ; quoique grave, le cas n'était pas désespéré, car le projectile, contournant les côtes, était sorti en bas de l'abdomen, sans occassionner de lésions mortelles. C'était le fils unique de l'une des plus puissantes familles de Tirana. L'émoi était grand en ville ; on ignorait si les parents ne chercheraient pas à le venger immédiatement. Des troupes envoyées de Durazzo étaient arrivées quelques heures avant moi, afin de s'opposer autant que possible aux représailles ; ces grandes familles étant plus ou moins alliées entre elles, quatre ou cinq maisons étaient gardées par la troupe. On disait que le père voulait rendre responsables, non seulement le meurtrier qui s'était enfui et ses parents (deux de ses frères qui devaient partir de Durazzo pour Tirana en même temps que moi, avaient été retenus par les autorités de crainte qu'ils ne fussent tués en route), mais encore ceux qui se trouvaient avec son fils quand il avait été frappé, ceux qui avaient donné asile au meurtrier et ceux qui l'avaient aidé à s'échapper. Heureusement que le père, malgré sa profonde douleur, sut conserver assez de sang-froid pour contenir les amis et les partisans qui encombraient sa maison. Quand je l'allai visiter, pour lui exprimer la part sympathique que je prenais à sa douleur, ce vieillard courbé sous ce coup cruel, entouré du haut clergé musulman aux belles figures, graves et résignées devant cette fatalité, le silence qui pesait lourdement sur tous ces hommes réunis, s'attendant à apprendre à chaque instant la fin du dernier rejeton d'une vieille race, constituaient un de ces saisissants tableaux qui ne s'oublient pas. Le blessé était jeune ; il s'est, m'a-t-on dit, rétabli et tout

permet d'espérer, que, grâce à l'intervention d'amis communs, on parviendra à réconcilier ces familles dont une hostilité déclarée amènerait entre elles une longue série de meurtres [1].

L'habitude de la vengeance, dans le style albanais, c'est-à-dire l'assassinat, il faut dire le mot, malgré leurs dehors beaucoup plus civilisés que ceux des habitants de la Haute-Albanie, est hélas ! tout aussi enracinée à Tirana. On m'a rapporté qu'un officier avait tué dans une dispute un des frères de mon hôte ; quelques jours après le frère et le fils de cet officier tombaient assassinés. Depuis ils ont fait la paix et se sont rencontrés tous deux chez moi à Durazzo.

Plusieurs des jeunes beys de Tirana ont fait leurs études à Constantinople, ils sont vêtus à l'européenne, parlent et écrivent fort bien le français. La ville natale offre peu de ressources pour eux. Après le séjour de la capitale, la lutte recommence entre l'existence antique et les nouvelles habitudes. Malgré la satisfaction qu'ils ont pu éprouver à rentrer dans leur famille, ils doivent plus d'une fois jeter en arrière un regard attristé ; ils ont acquis avec notre langue et nos écrivains une autre âme. Trois âmes font-elles aisément bon ménage ensemble? Je n'oserais l'affirmer ; ils sont Albanais, Albanais enthousiastes et rêvent parfois d'une patrie albanaise. J'ai entendu l'un d'eux déclamer en langue albanaise une imitation de la *Marseillaise*, composée par lui ; me parlant de ses paysans, il me dit un jour : « ne sont-ils pas mes frères ». Je devinai l'âme française. Quant à l'âme musulmane, si farouchement religieuse, qu'aurait-elle répondu si elle avait dû ou voulu se laisser entrevoir, mon

1. Le Bey qui avait blessé ce jeune homme a été assassiné trois ans après dans une bagarre.

sympathique interlocuteur ne m'en a rien laissé deviner [1].

Avec quelques routes, les jeunes gens riches de Tirana auraient une occupation dans la surveillance et l'exploitation de leurs immenses propriétés et augmenteraient leurs revenus; actuellement, ils ne parviennent même pas à écouler ce



Namaz giah d'Ahmed Bey à Tirana.

que la terre, bien que très imparfaitement cultivée, leur produit ; d'un autre côté, la censure est d'une intolérance telle qu'ils renoncent pour la plupart à recevoir des journaux ou des livres ; ils sont bien isolés et la solitude est souvent mauvaise conseillère. Dans ces conditions : ruine financière, ruine intellectuelle, ils ne tardent pas à comprendre la responsabilité du gouvernement dans cette désastreuse situa-

1. Trois années ne s'étaient pas écoulées qu'il fut arrêté et envoyé en exil à Tripoli, d'où il a réussi à s'échapper pour se réfugier en Italie.

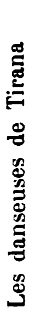
tion ; c'est fort regrettable, car ils m'ont paru pour la plupart exceptionnellement intelligents et beaucoup plus affinés que du côté de Scutari. La race des Albanais du sud et de l'Epire a fourni à l'administration de nombreux magistrats, des officiers généraux, des médecins dont la plupart parlaient plusieurs langues et avaient souvent une très réelle valeur.

Il y a peu d'occasions de se distraire à Tirana, si ce n'est à l'époque des deux grandes fêtes religieuses musulmanes, le Baïram et le Courbam Baïram. Un vaste pré attenant à la maison de mon hôte et bordé d'admirables cyprès a été, par testament, affecté par son père [1], descendant des illustres beys de Tirana, à la célébration des réjouissances qui accompagnent ces fêtes; une grande partie de la population s'y réunit; on y a construit un emplacement d'où le hodja peut diriger la prière.

Un mariage, une circoncision sont toujours accompagnés de fêtes, qui se prolongent durant plusieurs jours et pendant lesquelles on déploie un luxe extravagant; on fait venir les danseuses tziganes. Les bohémiennes de Tirana sont célèbres dans toute l'Albanie par leur beauté et leur élégance et, sans le triste événement survenu avant mon arrivée, j'aurais assisté à une de ces fêtes. Chaque fois que la danse est terminée, la danseuse fait le tour de la salle et les spectateurs, quand ils sont satisfaits, posent sur son front, son visage en sueur et son cou, des pièces de monnaie que la transpiration y retient; quelques-unes d'entre elles sont, paraît-il, fort riches.

A l'exception d'une cinquantaine de catholiques qui ont

1. Ahmed Bey.



Les danseuses de Tirana

une petite chapelle et de 2000 chrétiens du rite grec (Slaves et Koutzo-Vlaques), le restant de la population pratique la religion musulmane, mais appartient en général à la secte des Begtaschis ou des derviches hurleurs. Leurs cérémonies ont été si souvent décrites que je n'en ferai pas le récit. Mais combien sont intéressants les turbés [1] de leurs saints, qui sont l'objet de la plus pieuse et de la plus farouche vénération ; quel repos et quel calme dans leurs tékés (maisons de prière) perdus au milieu du feuillage gris des oliviers, accotés de sombres et gigantesques cyprès. Dans l'intérieur, la propreté est admirable, le plancher semble un marbre poli, en cercle sont les peaux de mouton sur lesquelles après leurs exercices ils s'affaleront exténués et veules ; aux murs, une superbe collection d'armes anciennes, tout l'arsenal de l'antique Islam, d'énormes massues en bois d'olivier, des hallebardes gigantesques, souvenirs d'anciens sectateurs, peut-être les descendants de ces terribles derviches qui se mettaient à la tête des troupes musulmanes pour leur inspirer leur fanatisme cruel, en montant à l'assaut de Constantinople, de lourdes masses d'armes. Le Scheik [2] fort aimable, qui me laisse tout inspecter et toucher, me fait voir d'anciens sabres hongrois, de vieilles épées polonaises tombées peut-être des mains des anges de Sobiecky, tout un passé d'histoire militaire, dont la griserie vous monte au cerveau.

Comparée aux autres villes de l'Albanie supérieure, Tirana n'a pas un passé ancien. Dans une plaine, en ces temps de luttes et de défense on ne pouvait songer à fonder dans cet endroit une cité qui fût devenue une proie facile pour les

1. Tombeaux.
2. Chef de la communauté religieuse.

ennemis qui alors ne manquaient pas ; des vainqueurs seuls et



Esnaf-Djami à Tirana

des vainqueurs puissants pouvaient y créer une installation ; les musulmans y ont d'autant moins manqué, que, comme je

le disais, le lieu offrait tout ce qui charme la vie de l'Oriental; la ville est peu éloignée de la célèbre voie Egnatienne, qui mettait les Romains en communication avec Salonique par Elbassan (Albanopolis) et Ochrida. Ces plaines ont dû être traversées par Pompée fuyant devant César qui le poussait vers la Thessalie. Quand un enfant n'est pas sage, on lui dit à Tirana pour l'effrayer « Tais-toi ou j'appellerai Popé Roma ». Quant à l'histoire et l'origine de ce croquemitaine, je n'ai rien pu savoir de précis; d'aucuns veulent y voir la corruption de « Pompée le Romain ». De celui qui fit tant de bruit dans ces parages, se peut-il qu'il ne reste qu'un nom estropié, épouvantail posthume pour des enfants musulmans?

Peut-être pourrait-on assez facilement retrouver des traces plus intéressantes du passage des Romains dans cette plaine où se heurtèrent les deux armées de ces ambitieux qui aspiraient à l'empire du monde; dans une de mes promenades entre Tirana et Croïa on me fit voir, dans une berge ravinée du Lum, des débris de longues et épaisses tuiles sous lesquelles on avait trouvé un squelette dont les ossements tombèrent en poussière au bout de quelques heures. En suivant les rives, je rencontrai un peu plus loin une assez longue couche de ces tuiles mêlées à des cendres et des ossements; il serait facile de faire des recherches dans cette nécropole. A quelque distance de cet endroit, vers Croïa, se trouvent deux fort beaux tumulus.

XIV

LA FAMILLE TOPTAN. — FONDATION DE TIRANA.

La famille Toptan.

Après avoir parcouru les très rares livres écrits sur l'Albanie, je m'étais souvent demandé si de ces grandes et puissantes familles catholiques qui avaient successivement gouverné ces contrées et dont la plupart avaient joué un rôle glorieux dans l'épopée de celui qu'on n'appelle que le Lion Albanais, il ne restait dans le pays aucun de leurs descendants, si leur souvenir seul surnageait dans ce naufrage et si de ces guerriers il ne restait que des noms errant comme des ombres dans l'histoire de cette époque ; j'avais et j'ai encore peine à le croire. Il est plus que probable que leurs traces ont été perdues dans la nuit qui s'est faite sur eux et que la crainte de passer pour des prétendants leur faisait désirer n'en pas sortir.

Seuls les chefs de la Mirditie prétendent descendre de la famille des Dukagini, sans en fournir cependant la preuve[1].

Pendant mon séjour à Tirana j'avais été frappé de la grande situation de mon hôte et de sa famille, de l'influence qu'ils avaient, du respect qu'on leur portait, des titres enfin

1. Révérend H. Fanshaw., page 288, les dit également, mais sans le prouver, descendants de Scanderbeg.

qu'ils se donnaient en se spécifiant descendants des Toptan et des Kaplan. Pour quels motifs leur donnait-on ces qualifications ? étaient-ils les descendants de ces anciens spahis, auxquels les sultans étaient dans l'usage d'accorder quelques fiefs en récompense de leurs services et pour consolider leurs conquêtes ; quelle était l'origine de leur grande fortune territoriale ?

Ils m'avaient fait un si charmant accueil que je ne crus pas devoir dissimuler ma curiosité et le plaisir que j'aurais éprouvé à connaître l'histoire de leur famille qui devait être celle de cette intéressante contrée ; ils s'empressèrent de me satisfaire. Le récit qui suit est la tradition de leur famille, je le donne tel qu'il m'a été fait tout en signalant les points qui étaient en contradiction avec les très rares documents que je possédais et dont aucun, hélas ! ne concorde.

Les Toptan sont-ils réellement et incontestablement descendants des Thopia ? J'aurais été heureux d'en pouvoir fournir la preuve irréfutable, je pense même que le firman dont ils parlent, et que je n'ai pu voir, ne déciderait pas définitivement la question. Si cette famille n'a pas la noble origine à laquelle elle prétend, elle n'en est pas moins une ancienne maison. Quant au récit de la fondation de Tirana, si la légende ne correspond pas à celle donnée par mon prédécesseur[1], je la crois plus près de la vérité.

Recit.

Quand Mohammed II, au mépris de sa parole, accorda à ses farouches soldats le pillage de la ville de Croïa

1. Hecquard, *Histoire de l'Albanie.*

et le massacre des habitants, l'importante et somptueuse maison des Thopia, où avait autrefois habité Scanderbeg, se désignait une des premières à la cupidité des pillards.

Parmi ceux qui dévalisaient la riche demeure, dont les habitants avaient disparu, se trouvaient deux janissaires originaires l'un d'Anatolie, l'autre d'Ochrida en Albanie. Inutilement ils avaient parcouru les chambres du palais. tout avait déjà été enlevé, ils allaient se retirer, quand des cris d'enfant se firent entendre, paraissant sortir du plafond. A l'aide d'une échelle, ils découvrirent une trappe donnant accès dans un grenier où ils trouvèrent des femmes en pleurs autour d'un berceau; pendant que l'Anatoliote cherchait les trésors qu'il supposait avoir été apportés dans cet endroit, son compagnon s'approcha du groupe des femmes effrayées et ayant remarqué au cou de celle qui couvrait le berceau de son corps un collier d'or, il s'en empara. Cette femme était la sœur de Scanderbeg, l'épouse de Thanos Musaché Thopia, l'enfant était leur troisième fils.

Le janissaire d'Anatolie revenant les mains vides, tourna sa rage contre ces malheureuses créatures, il précipita par la trappe la femme de Thopia dont le corps alla se briser sur les dalles de la salle et s'apprêtait à en agir de même avec l'enfant lorsque son compagnon, pris de pitié, l'arrêta et lui offrit le collier d'or en échange de son innocente victime.

De retour à Rahitza, près d'Ochrida, l'Albanais donna à cet enfant le nom d'Ali et le fit élever dans la religion musulmane. Ali grandissait, turbulent, toujours en lutte avec ses camarades qui l'appelaient chrétien bâtard, infidèle, à cause d'un tatouage qu'il portait sur l'avant-bras, repré-

sentant une croix au milieu d'un cercle[1]. A toutes les questions sur son origine, le soldat répondait qu'il était son fils.

Ayant été incorporé dans les janissaires, il ne tarda pas à se distinguer par son courage, son habileté dans le maniement des armes et parvint à un grade élevé qui lui valut le commandement de la forteresse de Varna.

Quelque temps après, le gouverneur de Croïa, qui était lui-même de Varna et désirait revoir sa patrie, obtint de Constantinople l'autorisation de permuter avec son collègue de Varna ; peut-être ce dernier désirait-il de son côté se rapprocher de Rahitza.

Ali Bey était depuis peu de temps à Croïa, dit la chronique qui m'a été communiquée, que les vieillards[2] quand ils le rencontraient le regardaient attentivement, paraissant chercher à préciser un souvenir confus et semblaient prendre plaisir à s'asseoir devant la porte du château afin de le voir passer. Un jour qu'à cheval il croisait un groupe de paysans, une femme qui se trouvait parmi eux s'écria : « Mon enfant, mon maître ! » et se mit à pleurer. Ali Bey surpris, lui ayant demandé les motifs de sa douleur, elle répondit en sanglotant : « Pardonnez-moi, Seigneur, mais j'ai cru voir en vous le fils de Mamiza Thopia, l'enfant que j'ai nourri de mon lait. Hélas je suis folle et vieille, car j'ai vu les soldats la tuer lors de la prise de la ville et lui, pauvre enfant, arraché de mes bras, il a disparu pour toujours. »

Ce récit, la douleur de cette femme impressionnèrent

1. L'usage du tatouage était dans le temps fort répandu, m'a-t-on dit, en Albanie. Comme on coupait généralement la tête aux vaincus, on avait soin de tatouer l'enfant afin de le pouvoir reconnaître plus tard s'il était tué.

2. Peut-être d'anciens habitants, revenus après avoir embrassé l'islamisme.

profondément Ali Bey ; peu à peu il revécut sa jeunesse, se rappelant les railleries de ses camarades d'enfance, le mystère qui semblait planer sur son origine et le peu d'affection que lui témoignait la femme de celui qui se disait son père. Désireux d'en connaître davantage, il fit venir cette vieille paysanne qui lui fit le récit de ses infortunes, de ses souffrances pendant le siège de Croïa, sans omettre le rapt commis par le janissaire et la fin tragique de sa maîtresse. Lui montrant ensuite une plaque d'argent suspendue à son cou elle s'écria : « Voici tout ce qui me reste de la noble maison des Thopia, ce souvenir qui m'est plus précieux que la vie, est un cadeau de ma maîtresse, l'écusson qu'on y voit gravé est celui de la maison dans laquelle je servais. »

Ali Bey ayant examiné ce bijou qui portait d'un côté l'effigie de la Vierge et de l'autre une croix dans un cercle, le rendit à sa propriétaire et tomba dans une rêverie profonde. Ayant gardé la vieille femme dans son palais, il fit appeler les anciens survivants du siège qui confirmèrent son récit. Il fit ensuite venir le vieux janissaire de Rahitza et lui donna l'ordre de déclarer franchement de son côté ce qu'il savait ; le soldat après avoir juré sur le Coran de dire la vérité, raconta dans quelle maison, dans quelles circonstances il avait pris l'enfant qu'il avait élevé. « Cet enfant c'était vous, dit-il en tombant aux pieds d'Ali Bey. En vous cachant votre naissance et vous élevant comme mon fils, j'ai commis, je le reconnais, une grande faute. Ayez pitié, monseigneur, d'un pauvre homme. Je n'avais pas d'enfant, je vous ai bien aimé, vous étiez ma joie et mon espérance, mon bonheur quand vous étiez petit était de vous porter dans mes bras, grand de vous voir si brave, j'étais fier de

vous avoir élevé et d'être regardé comme votre père. L'orgueil m'a aveuglé. »

Ali Bey ayant alors mis à nu son bras droit, fit voir le tatouage représentant les armes des Thopia; tous, les larmes aux yeux, se jetèrent à ses pieds le suppliant de reprendre le nom de son père et lui déclarant qu'ils le reconnaissaient pour leur seigneur.

Ali Bey s'étant en vain adressé au Sultan, à l'effet d'être remis en possession de ses biens, se déclara indépendant; tous les Albanais de Croïa, les amis de son père et la forte maison des Dukagini embrassèrent sa cause, tant étaient encore ardents la haine du turc et l'esprit d'indépendance parmi ces populations. L'importance du soulèvement, la crainte de le voir s'étendre éclairèrent le Sultan, qui accorda d'autant plus volontiers ce qu'on lui demandait, que le solliciteur n'abandonnait pas la religion musulmane. Il lui octroya un firman (qu'on dit être entre les mains de Sélim pacha, mais qui ne m'a pas été communiqué) par lequel il était reconnu comme bey, de la famille Toptan[1] lui donnant en propriété Croïa et les terres qui avaient appartenu à ses ancêtres. Hors les maisons Dukagini, Spata, Koko et Argyro Castro, dans la Basse-Albanie, toutes les autres grandes familles célèbres dans les annales de cette époque guerrière étaient éteintes.

Ali Bey vécut tranquille et mourut à Croïa.

1. La terminaison *dan* signifie en turc *de*; Topdan, de Top ; le nom aurait dû être Topiadan mais il n'y aurait rien de surprenant qu'en place d'un nom sans signification pour eux, les Turcs aient préféré le transformer en topdan ou toptan qui veut dire « du canon », de tels à peu près sont encore fréquents chez eux à propos des noms étrangers ; rarement ils laissent échapper l'occasion de faire dans ce cas un calembour qui les amuse.

A l'époque de sa mort, la situation intérieure du pays s'était modifiée, le système féodal avait repris avec une nouvelle vigueur, avec son despotisme, ses discordes, ses guerres intestines; chaque bey, dans son château fortifié, avait à lutter contre la jalousie et l'avidité de ses voisins. Ibrahim Bey, descendant d'Ali Bey, se révolta contre la Porte ; fait prisonnier par trahison, il fut envoyé à Constantinople et décapité, ses biens furent confisqués.

Après quelques années ses fils obtinrent le pardon du Grand Seigneur et furent réintégrés dans leurs biens. Malgré le nombre assez restreint de ses vassaux, la maison des Toptan, grâce à l'excellente position de Croïa put résister aux attaques des beys de Cavaïa, de Scodra et de Dibra. Malheureusement doué d'un caractère assez faible, Adem Agha n'était plus en état de maintenir son influence, quand il mourut laissant trois fils. Moustapha Bey (qui plus tard devint Pacha et mourut mystérieusement), Kaplan Bey, chef de la famille à la suite de la mort de son frère et Chaban Bey qui fut tué pendant une campagne contre les Russes.

Autant son père avait été craintif et indécis, autant Kaplan Bey sut être actif, ferme et décidé, justifiant ainsi le nom qu'il portait et qui signifie léopard. En dépit de sa jeunesse, il sut relever le prestige de sa famille, en luttant avec succès contre ses ennemis. Agé seulement de seize ans il se rendit à Cavaïa afin d'avoir une entrevue avec Chassivar Pacha, le plus important des seigneurs, et sut l'amener à marier son frère avec sa sœur; fort de cette union, il revint à Croïa. Les autres beys craignant les conséquences de cette alliance cessèrent leurs attaques, donnant ainsi à Kaplan Bey le temps de mettre ses affaires en meilleur ordre, de se faire des alliés parmi les montagnards et de se ménager l'appui

de la maison Dukajini en lutte avec le pacha de Scutari.

Ce pacha jaloux et mécontent de l'influence toujours grandissante de Kaplan Bey, s'efforça d'en arrêter l'essor en lui cherchant querelle et maltraitant les habitants de Croïa que leurs affaires amenaient à Scutari. Kaplan Bey fit en vain tout son possible pour apaiser un si dangereux ennemi, riches présents, intervention du bey de Cavaïa qui se trouvait être son parent, ne purent désarmer le pacha qui repoussa toute tentative de rapprochement. De part et d'autre d'horribles cruautés furent commises.

Le pacha irrité marcha sur Croïa, mais fut défait par Kaplan ; peu après il revint assiéger Croïa. Le blocus dura un an et demi, n'ayant plus de boulets pour ses canons, Kaplan Bey réduit à faire fondre tous les objets de métal qu'il trouva dans le château et dans la ville, prolongea ainsi la résistance. La chronique rapporte que le dernier boulet pénétra dans la tente du pacha et défonça la poitrine de son neveu, habile guerrier très aimé des soldats. Pendant que le gouverneur de Scutari, furieux, se préparait à livrer l'assaut général, Kaplan Bey, à la tête de ses partisans, fit une sortie et réussit à repousser les assiégeants qu'il poursuivit jusque sous les murailles d'Alessio.

Son allié de Cavaïa, Chassivar Pacha était mort depuis un an, laissant un fils, Ibrahim Bey, qui avait pour femme la propre fille de Kaplan Bey qui, s'autorisant de sa parenté, lui demanda des secours pour continuer la guerre. Tout en étant son gendre, Ibrahim Bey se trouvait par sa mère neveu du pacha de Scutari. Parent des deux adversaires, sa situation était délicate, il demanda à rester neutre, sympathique en secret à la cause de son oncle, pour lequel Ioussouff, bey de Dibra avait de son côté pris parti. Cette triple alliance

était un désastre pour Kaplan ; ses adversaires s'adressèrent à la Porte et obtinrent un firman le condamnant à mort comme sujet rebelle et chef de brigands, mais ayant été informé par ses agents à Constantinople de la sentence prononcée contre lui, il se rendit à la tête de deux cent cinquante hommes au-devant du porteur du firman impérial, le rejoignit aux environs de Tirana et le faisant prisonnier s'empara de la sentence qu'il portait, la déchira en lui disant : « Moi, l'ennemi de ces beys, je vous arrache ce firman obtenu par leurs intrigues et l'argent de ceux qui veulent répandre le sang d'un innocent. » S'adressant ensuite à la Porte, il exposa comment on était venu l'attaquer dans Croïa, les efforts qu'il avait faits pour sauver l'honneur de sa maison et des siens menacés par l'avidité de ses ennemis. Il accompagna sa requête d'un Mahzar (déclaration du peuple) et obtint peu après son pardon et le titre de Pacha.

Fondation de Tirana, établissement dans cette ville de la famille Toptan.

Sur l'emplacement où s'élève la jolie ville de Tirana, on ne voyait vers 1600 qu'une forêt et quelques pauvres cabanes. A Sélita, dans le Sud-Ouest, s'élevait la demeure d'un bey originaire de Pekini (Basse-Albanie) qui s'appelait Salman, dont les terres sur lesquelles se trouvait la forêt, s'appelaient Salmaneh. A Mouletia d'autre part, sur les bords du fleuve Arzent se trouvait le château d'un autre ʎəq appelé Souleyman, appartenant à la famille des Barkine et parent du célèbre Nesouh Pacha, connu sous le surnom de Koniahli et renommé pour sa bienfaisance, car il fit bâtir sur la route d'Ismidt à Bagdad des hans (caravansérails) dis-

tants de neuf à dix heures chaque, tous semblables en forme et importance ; chacun d'eux était doté de terrains dont le revenu était destiné à leur entretien.

Souleyman Bey était un homme instruit et un poète distingué. S'étant rendu à Constantinople, il eut l'occasion d'être reçu au Palais et d'écrire un éloge en vers du Padischah, qui l'attacha à sa personne et lui conféra le titre de Pacha.

Souleyman Pacha ayant reçu le commandement d'un corps d'armée qui opérait en Perse, se fit remarquer par sa bravoure dans divers combats (histoire turque de Naïma) et le sultan pour l'en récompenser lui accorda deux queues de cheval (général de division). Quand l'armée, prenant ses quartiers d'hiver, suspendait ses opérations, il avait pris l'habitude de retourner dans sa patrie et, l'emplacement de cette forêt, l'abondance des eaux lui semblant propices à l'établissement d'une ville, il ne cessait de demander à Salman Bey de lui vendre cette partie de ses propriétés. Ce dernier s'y étant à plusieurs fois refusé, les relations des deux beys devinrent de plus en plus aigres ; fort de sa situation au Palais, Souleyman ordonna un jour d'abattre quelques arbres de la forêt et fit élever une mosquée et un four (1605) ; les constructions n'étaient pas terminées que Salman Bey, à la tête des siens, attaqua les travailleurs et fit jeter bas la mosquée. Il ne jouit pas longtemps de son succès, accusé de sacrilège par son puissant adversaire, il fut condamné à mort ; ses biens confisqués furent mis en vente, Souleyman Pacha s'en rendit facilement acquéreur et put alors mettre son projet à exécution ; il construisit une maison pour lui, attira du monde autour de sa demeure, commençant, ainsi qu'il l'avait toujours désiré, l'établisse-

ment d'une ville qu'il nomma Téhran en souvenir d'une victoire qu'il avait remportée en Perse ; telle est l'origine de cette ville dont le nom s'est peu à peu, par corruption, transformé en Tiran chez les Turcs et Tirana chez les Albanais, et telles sont les causes qui y amenèrent les Barkine de Mouletia.

N'ayant plus rien à appréhender pour les siens et pour les destinées de sa fondation, Souleyman Pacha reprit le chemin de la Perse où se continuait la guerre ; blessé dans un combat, il fut transporté à Bagdad où il mourut. Suivant ses ordres, son corps fut embaumé et transporté à Tirana. Son cœur est à Bagdad dans un turbé où se lit l'inscription suivante : « Ici est déposé le cœur du brave et généreux Barkine Zadé Souleyman Pacha. »

Son corps se trouve à Tirana dans le turbé situé à côté de la mosquée connue sous le nom de Esky Djami (la vieille mosquée). Ahmed Pacha son fils éleva le minaret et une fontaine ; Ahmed Pacha, petit-fils de ce dernier et fils d'Ibrahim Pacha, fit creuser un canal destiné à alimenter d'eau la ville et à arroser la campagne environnante. Il entoura sa résidence Koula é guiat (le long château) de murailles qui n'avaient pas moins de douze pieds d'épaisseur sur 20 de hauteur ; au centre, disposition que j'avais déjà vue à Orosch dans les ruines de la résidence de la famille Bib Doda, s'élevait une haute tour destinée à servir de refuge en cas de guerre. Cette imposante demeure fut plus tard détruite, pendant les luttes dont on lira plus loin le récit, ses grilles en fer travaillé ornent actuellement les fenêtres de l'ancienne mosquée ; il ne reste plus que les ruines de la porte principale et un cachot souterrain.

Ahmed Pacha était doux, malgré sa force prodigieuse ;

sa taille était énorme, son appétit légendaire, il mourut d'une attaque d'apoplexie, laissant quatre filles fort jeunes. Sa veuve qui n'était que la marâtre de ces jeunes filles, appela auprès d'elle Souleyman Pacha de Pékini, qu'elle épousa au grand mécontentement de ses vassaux qui se soulevèrent et pénétrant de nuit dans le château, contraignirent le Pacha à se sauver. Son épouse effrayée prit, quelques jours après, la fuite, se réfugiant chez ses parents à Scutari, après avoir emporté les bijoux et l'or dont elle avait pu s'emparer.

Les aghas de la maison craignant des représailles, cherchèrent à se procurer la protection de quelque grande famille, et, dans ce but, s'adressant à Kaplan Pacha, dont j'ai précédemment raconté l'origine, le prièrent de consentir au mariage de ses quatre fils[1] avec les quatre filles d'Ahmed Pacha ; la réunion à ses domaines des biens importants acquis par les descendants du fondateur de Tirana, était pour plaire à l'esprit ambitieux du chef de la famille Toptan, les quatre unions furent célébrées en grande pompe et, en 1798, la maison Toptan vint résider à Tirana.

L'influence que ce quadruple mariage procurait à cette famille devait fatalement, en ranimant la haine qu'on portait à son chef, l'entraîner dans de nouvelles difficultés. Le gouverneur de Scutari, Ibrahim Pacha, commença les hostilités Parent des quatre jeunes épouses, il avait espéré qu'elles se réfugieraient chez lui comme leur belle-mère et qu'il aurait l'administration de ces biens immenses. Irrité d'apprendre que Kaplan Pacha l'avait devancé en s'installant à Tirana, il se mit à la tête de toutes les troupes qu'il put réunir et se

1. Voir généalogie.

dirigea à marches forcées vers cette ville. Arrivé à Lapraca, localité qui en est peu éloignée, il fut piqué dans l'oreille par un insecte; malgré la douleur qu'il ressentait, il pénétra dans la ville et mourut (1799) pendant que les soldats s'occupaient à enfoncer la grande porte du château.

Sa mort, au lieu de suspendre l'attaque, la rendit plus furieuse; l'assaut fut terrible, en vain Kaplan Pacha s'efforça de le repousser; ne pouvant y parvenir, il s'enfuit et se réfugia à Croïa. La perte de Tirana était un coup cruel pour son ambition. Envoyant son fils Souleyman à Ianina, il parvint à obtenir d'Ali Pacha de Tepelen un petit corps de soldats avec lesquels il put rentrer en possession de ses biens.

Revenu à Tirana, il eût pu, grâce à la force de sa maison, vivre tranquille, mais son esprit turbulent ne tarda pas à l'entraîner dans de nouvelles aventures. Ayant appris que Ioussouff Bey de Dibra, allié avec le gouverneur de Scutari, méditait une expédition contre les habitants de Matia, il prit parti pour eux, vint attaquer Dilra, en fut rudement repoussé, et contraint dans sa fuite à gagner Tirana par Ochrida et Struga.

Il était de ceux dont l'existence semble vouée à une lutte perpétuelle; son caractère entreprenant et remuant lui avait créé trop d'ennemis pour qu'il pût espérer vivre en repos. Pendant un séjour qu'il faisait à Croïa, arriva dans cette ville un derviche begtaschi[1] nommé scheik Mimi qui s'y installa, envoyé, dit-on, par Ali Pacha de Tepelen, qui protégeait cette secte. Ce scheik parvint par sa propagande acharnée à accroître rapidement le nombre des adeptes, qui étaient

1. Voir chap. XVI, l'*Historique des derviches begtaschis.*

d'autre part autant de précieux auxiliaires pour Ali Pacha, Kaplan et leurs alliés. Il avait construit en 1807 un téké à Croïa où il s'était installé avec ses derviches. Peu à peu cependant son attitude se modifia; peut-être fut-il acheté par le gouverneur de Scutari, comme on le prétendit sans le prouver? Cependant, il commença à entrer en lutte avec Kaplan et les partisans des Toptan; son influence religieuse faisait de lui un adversaire si dangereux que, sentant le terrain lui manquer, Kaplan lui fit savoir de cesser ses menées ou d'abandonner la ville. Le scheik se voyant deviné et comprenant le péril de sa situation, chargea un de ses derviches de le délivrer du gouverneur de Croïa.

Ce religieux pénétra dans le château, la journée était chaude et lourde, les aghas et les domestiques endormis. Kaplan Pacha qui sommeillait dans une salle, s'éveilla au bruit que fit le religieux et lui demanda ce qu'il désirait; sans répondre, celui-ci lui présenta une lettre du scheik : voyant le Pacha absorbé dans la lecture, il sortit de dessous sa hirca un teper (sorte de hache à deux tranchants) et se préparait à l'en frapper, quand Kaplan, qui avait vu le geste, le tua d'un coup de pistolet. Deux aghas, au bruit de la détonation, accoururent et virent avec stupeur le derviche étendu à terre et leur maître son arme fumante à la main : « Vous êtes des traîtres, leur cria-t-il, vous avez laissé passer ce chien envoyé par le Baba pour me tuer; si vous ne voulez pas être traités de même, allez trouver son maître, dites-lui de partir immédiatement, s'il refuse tuez-le. »

Les deux aghas, dont l'un s'appelait Bekir Ali, ayant pris avec eux trois hommes, se glissèrent dans le téké à deux heures de l'après-midi; la porte de la chambre du scheik

était ouverte, il lisait; il tomba frappé de deux balles. Les familles des meurtriers existent encore et sont dans la plus profonde misère.

Ces deux meurtres provoquèrent un tel mécontentement parmi la population de Croïa qui appartenait presque toute à la secte, que Kaplan Pacha prit le parti de résider à Tirana. Informé qu'un de ses gendres, Ibrahim Bey de Cavaïa qui était begtaschi, avait parlé de venger la mort du scheik, il l'invita chez lui, et, sans égard pour leur parenté et les lois de l'hospitalité, le fit emprisonner dans la forteresse de Croïa et s'empara d'une partie de ses biens.

Cependant sa fille, qui se trouvait à Cavaïa, lui dépêcha son kiaïa (intendant) sous le prétexte d'intercéder en faveur de son mari. Au cours de l'entretien, l'envoyé sortit de sa poche une riche tabatière à double fond, l'ouvrit et se bourrant le nez de tabac, poussa un soupir de satisfaction qui fut remarqué par Kaplan Pacha, grand amateur lui-même. « Vous semblez avoir du bon tabac. » « —Je ne pense pas qu'on en puisse trouver de meilleur, répondit l'intendant, votre seigneurie daignerait-elle en prendre ? » et retournant adroitement sa tabatière il offrit le compartiment qui renfermait du tabac empoisonné. Il quittait à peine le château que le Pacha, pris de vomissements et de douleurs de tête horribles, expirait dans la nuit (1816). Le lendemain à l'aube, avant que personne n'en sût rien, un char traîné par deux buffles le portait dans le lieu où il devait se reposer de sa sombre et agitée existence.

Son fils, Abdul Rahman Bey, devenu chef de la maison, voulut venger son père, il ordonna de ravager Cavaïa et de mettre à mort Ibrahim Bey, qui parvint à s'échapper et demanda protection au gouverneur de Scutari, qui con-

sentit à marcher avec lui sur Tirana. La lutte dura cinq mois, la ville en sortit à moitié ruinée, les partisans des Toptan furent en partie massacrés et leur château détruit par le feu. Malgré tant de revers, Abdul Rahman Bey ne se décourageait pas, il continuait à résister. Il réussit à faire passer dans Croïa les femmes et les enfants, et comme les secours qu'il attendait ne lui parvenaient pas, il se réfugia à Matia.

Ce qui restait du château fut occupé par les gens de Scutari dont le gouverneur laissa comme administrateur un de ses parents, Hadji Ethem Bey de Mouletia qui prit la direction de ces vastes domaines. Il ne jouit pas longtemps de cette situation, il avait à peine, en 1820, achevé la mosquée qui porte son nom, qu'Abdul Rahman Bey, avec l'aide des partisans qu'il avait pu réunir, le chassa à Tirana et rentra en possession de son patrimoine.

La lutte avec Scutari et Cavaïa se prolongea encore quelques années sans résultat. Le gouverneur de Scutari ayant été déclaré firmanli (condamné à mort) par le sultan Mahmoud, Abdul Rahman Bey se joignit avec les siens aux troupes impériales qui assiégeaient Scutari et mirent fin à la dynastie des Pachas indigènes.

Quant à Ibrahim Bey de Cavaïa, arrêté par ordre du Sultan, ses biens furent confisqués, ses fils reçoivent encore sur la cassette impériale 3000 piastres par mois[1], lui-même fut envoyé en exil à Koutaya en Anatolie ; il était parvenu à s'échapper et allait s'embarquer, quand il mourut en quelques heures, on croit qu'il fut empoisonné[2].

1. Environ 7000 francs par an.

2. Dans l'*Istoria di Giorgio Castriotto, detto Scander Bey, di Giammaria Biemmi*, j'ai relevé un témoignage en faveur de l'origine de la famille et

Je n'ai pu retrouver aucun document relatif à l'écu du Thopia.

Si Thanos Thopia est mort en même temps que Balaban Pacha, comme le dit le chant qu'on trouvera au chapitre suivant, il serait mort en 1463, or Croïa n'est tombé au pouvoir des musulmans qu'en 1478.

Hoff fait mourir Thopia en 1461, date qui se rapprocherait de l'événement célébré dans la poésie albanaise, qui parle des enfants de Thopia alors que Hoff n'en fait pas mention.

Si d'autre part Thopia a été tué en 1460 ou 1463, ses enfants, au moment de la prise de Croïa, devaient avoir de quinze à dix-huit ans, ce qui réduirait à néant la prétention des Toplan de descendre des Thopia; ils pouvaient seulement, dans le cas où la veuve se serait remariée, réclamer une parenté maternelle avec Scanderbeg.

Dans leur maison à Croïa, il y avait, dit-on, les portraits de tous les beys, y compris celui de Scanderbeg, ils furent en partie détruits dans un incendie de leur demeure, à l'exception de celui du héros albanais qui était peint à l'huile, le représentant tête nue, une épée au côté, un court veston ou pelisse blanche sur les épaules, des pistolets à la ceinture: En bas était écrit: Alessandro Castriota; cette toile intéressante aurait été enlevée dans une perquisition faite par les autorités et

qui donne plus de poids au récit que je viens de rapporter. (*Riferisce il Franze che un suo nipoti da parte di sorella chérasi fatto maomettano, usurpo parte del suo dominio.*) Il parle du partage des États de Scanderbeg après sa mort. (*Phranzes lib.* 3. *cap.* 29 *appresso il Rinal* : *ann.* 1466, *num.* 7,) encore une énigme! Le livre auquel se réfère l'historien italien aurait été publié un an avant la mort du héros albanais et bien avant le sac de Croïa.

envoyée à Constantinople, où on la retrouverait probablement[1].

1. Le portrait du héros albanais qui semblerait devoir être le plus authentique serait peut être celui qui se trouve dans l'ouvrage intitulé : *Augustissimorum, Illustrissimorum Principum, Comitum, Baronorum*, etc., *opus Secretari archiducis Jacobi Schrenk MDCI.* Traduit en allemand et imprimé à Inspruk en 1603.

XV

CROÏA.

Il faut quitter Tirana. « Vous étiez mon hôte, me dit Fuad Bey, qui a fait amener son cheval, je réponds de vous et vous accompagnerai. » Je lui dis que j'ai mon escorte, que les autorités ont été informées de mon arrivée, que je crains de le déranger ; j'avance quelques autres objections, bien peu énergiques du reste, car je suis enchanté de l'avoir pour compagnon et de voir avec lui le berceau probable de sa famille ; il a décidé qu'il m'accompagnerait avec ses gens jusqu'à Croïa et même Durazzo ; son cousin Mourad Bey nous escorte une partie de la route.

En quelques heures, nous arrivons dans une des pro priétés de Fuad Bey où nous passerons la nuit. Située sur une colline peu élevée, la maison domine la vaste plaine dans laquelle se heurtèrent les armées romaines devenues ennemies par suite de la rivalité et de l'ambition de leurs chefs, elle est aujourd'hui en partie couverte d'arbres ; cependant en travaillant la terre on trouve à chaque instant des débris d'armes et de poteries, signes de leur passage ; l'endroit s'appelle actuellement Moundikli, il en est parlé dans l'histoire de Scanderbeg sous le nom de Mountikli ; la vue doit être jolie en pleine lumière ; il est six heures du soir, le paysage est déjà rempli de mélancolie, dans l'Est se

dressent les collines sur lesquelles se détachent la tour et les fortifications ruinées de Praisa [1]; à l'ouest Croïa et son fond de hautes montagnes, couronnées de nuages d'un inquiétant aspect; partout des arbres, une magnifique verdure, s'assombrissant peu à peu ; c'est l'heure triste, un silence intense envahit cette plaine qui a frémi sous tant de grands chocs, que tant d'armées ont tour à tour foulées ; la nuit s'est faite bien sombre ; accrochées aux flancs de la montagne, les maisons de Croïa mettent dans ce noir des points lumineux semblables à des yeux rougis.

A l'aube nous nous remettons en route; on comprend, en avançant, combien il devait être facile au héros albanais de défendre sa ville. Très probablement, dans quelques-uns de ces endroits boisés au milieu desquels nous cheminons, Scanderbeg avait établi ces embuscades qui constituaient son système de résistance à l'envahissement de sa patrie par les armées musulmanes, et dans lesquelles, à en croire ses chroniqueurs, il anéantissait des armées. Nous atteignons le pied des contreforts des montagnes, l'ascension est scabreuse : il nous faut deux heures pour gagner une apparence de route où je trouve une escorte envoyée à ma rencontre par le caïmacam de Croïa. Ce restant de chemin se fait à travers une admirable forêt d'oliviers séculaires, on en compte, paraît-il, 67 000 aux alentours de la ville ; à un détour, la vieille et robuste citadelle se dresse étrange devant nous, nous pénétrons dans le plus sombre et le plus mystérieux des bazars, petit, mais intéressant.

Croïa, on prononce Crouya (de Crouya, source, en albanais) (Akshé-hissar, château de la monnaie en turc) qui

1. Ou Présa, ancienne capitale des Parthéniens.

est, croit-on, placée sur l'emplacement de l'ancienne Euribœa[1], fut, dit-on, fondée par Charles Thopia[2], noble napolitain, dont les descendants, du temps de Scanderbeg, commandaient le territoire compris entre Tirana et Durazzo.

Un décret du sénat de Venise en fit don, en 1343, à Marco Barbarigo et à son épouse ; je n'ai pu retrouver comment et à quelle époque, elle passa dans la famille des Castrioti dont Constantino s'intitulait, en 1395, seigneur de Croïa[3].

Comme construction, la vieille citadelle est semblable à toutes les citadelles vénitiennes, dont le pays est couvert ; une partie des murs crénelés de l'enceinte a, dit-on, été reconstruite par le gouverneur Ismaïl Pacha. Le côté Est-Nord-Est a été fortement endommagé par les fourneaux de mine qu'y avait fait pratiquer le sultan Mourad ; malgré tout, elle conserve encore une belle allure du côté de l'Orient, où elle surplombe la vallée qui la sépare de la haute montagne. Elle est actuellement en partie inhabitée : une caserne pour la petite garnison, une mosquée élevée sur l'emplacement d'une ancienne église, le sérail ou palais du gouvernement, grand bâtiment orné de peintures et qu'on dit être l'ancienne demeure des Castrioti, où sont installés les services admi-

1. Biemmi, page 237, la croit fondée par Carlo Thopia, sur l'emplacement de Partino (?), qui aurait été détruite par César. Dans aucun des anciens géographes, ni dans les commentaires de César, qui cependant mentionne les villes voisines de l'endroit où il livra bataille à Pompée, il n'est question de Croïa.

2. L'excellente situation de Croïa permet de croire que de tout temps il y eut une ville qui devait être la Croas que mentionne dans sa chronique de l'empire, Acropolis, grand logothète de l'empereur Théodore Lascaris ; cet écrivain, né à Constantinople en 1220, mourut à l'âge de soixante-deux ans.

3. Chroniques gréco-romanes inédites ou peu connues publiées avec notes et tables généalogiques par Charles Hopff. (Berlin, librairie Weidmann, 1873).

nistratifs, y mettent durant le jour un peu de vie ; le reste n'est que ruines et désolation ; épaves de son passé si guerrier, de longs canons de bronze portant les toughras (chiffres) de divers sultans, sont étendus dans l'herbe et la belle patine dont le temps les a recouverts, ne leur enlève pas leur triste aspect d'objets abandonnés.

Par une embrasure [1], je vois une longue ligne bleue



Vue de la citadelle de Croïa, côté Est.

dans le fond, l'Adriatique, la grande république maritime, même quand elle s'enfonçait dans l'intérieur des terres, semblait ne quitter qu'avec regret sa belle compagne. A Scutari, Alessio, Drivasto, partout elle paraît avoir cherché à ne pas perdre de vue celle dont elle attendait tout ; elle est, du reste, infiniment séduisante, elle ne gémit pas comme notre Océan, pas de plaintes

1. La citadelle est à 1 500 pieds au-dessus du niveau de la mer.

aigres ou sévères, c'est un sourire, et dans ses mauvais moments une colère affolée de jolie femme jalouse, son azur se fond dans celui du ciel, ils s'abîment l'un dans l'autre.

D'une tour carrée s'envole nerveusement d'une cloche une sonnerie saccadée, rageuse, qui surprend ; je demande à visiter cette tour éventrée, convertie par les Turcs en horloge : impossible de trouver une échelle pour me hisser jusqu'à cette cloche sur laquelle j'aperçois des inscriptions ; dans un coin j'en avise une autre, fêlée, qui porte deux monogrammes et la date MCCCCLXII, cinq années avant la mort de Scanderbeg ! Elle gît là, rebutée, cette cloche qui avait dû annoncer plus d'un *Te Deum* au temps du héros, sonner plus d'un tocsin d'alarme ; elle gît hors d'usage sur un plancher pourri et qui, dans sa chute, l'entraînera au fond de cette tour où l'on ne retrouvera plus que ses débris ; une autre cloche a été, me dit-on, expédiée à Praisa pour l'horloge de ce village, toutes trois proviennent des églises qui existaient dans Croïa quand Mohammed II s'en empara.

Croïa était considérée comme la clef de l'Albanie supérieure, à une époque où il n'était pas prudent de laisser une place forte derrière soi et où l'accès par mer était si difficile, aussi subit-elle plusieurs sièges [1]. Au commencement de l'année 1450, Murad II, à la tête de 160 000 hommes, essaya vainement de s'en emparer en l'attaquant par la plaine; il dut se retirer après avoir perdu beaucoup de

1. A la mort de Jean Castrioti vers 1443, Croïa fut occupée par les Turcs. Le premier acte de Scanderbeg, quand il eut déserté le service du Sultan, fut de s'en emparer par une trahison excusable, surtout à cette époque et dans cette circonstance.

monde, une partie du camp fut pillée [1]. Mohammed II ne fut pas plus heureux avec une armée de 200 000 hommes, il se retira laissant le soin de continuer le blocus à son lieutenant, l'Albanais Balaban Pacha qui fut tué dans une sortie [2]. En 1466, une nouvelle tentative de Mohammed II échoua aussi misérablement. Ce n'est que onze années plus tard, après que Dagno et Drivasto eurent été prises et que depuis dix années Scanderbeg était mort, que Mohammed II se présenta pour la troisième fois devant la ville ; ayant perdu toute espérance d'être secouru, épuisé par un blocus qui durait depuis treize mois, le gouverneur vénitien Victurio demanda à se rendre (14 juin 1478), sous promesse de la vie sauve pour la garnison et les habitants. Malgré cet engagement, presque tout ce qui restait dans la ville fut massacré à l'exception d'un petit nombre des habitants qui firent leur soumission et embrassèrent l'islamisme.

Il n'y a plus un seul chrétien dans cette ville qui, durant quatre siècles, de 1246 à 1694, eut une suite non interrompue d'évêques ; elle ne compte guère aujourd'hui plus de 10 000 habitants, dont les demeures sont éparses sur les flancs de la montagne qui s'élève derrière la citadelle ; la végétation est fort belle, l'air excellent, les eaux justement renommées. Le costume des hommes est à peu près semblable à celui des montagnards ; les femmes dans les rues sont vêtues comme les musulmanes de Scutari, mais

1. J'ai eu la bonne fortune de trouver, dans une maison de la ville, un superbe pommeau de tente en bronze doré, ne mesurant pas moins de 0 m. 60 de hauteur, pièce fort rare provenant peut-être de la tente de quelque grand dignitaire de cette époque, si ce n'est de celle du Sultan.

2. Voir à la fin du chapitre le chant relatif à sa mort.

infiniment plus farouches; bien qu'hermétiquement voilées, elles se tournent vers les murs quand elles m'aperçoivent.



Croïa.

Croïa, et ce n'est pas une de ses moindres curiosités, est célèbre parmi la secte musulmane des derviches begtaschis,

si répandue dans la partie de l'Albanie comprise entre Croïa, Tirana, Elbassan et Monastir; de nombreux et très vénérés personnages y ont vécu et sont enterrés dans la ville et dans les environs, elle est presque considérée comme une ville sainte.

Un des plus intéressants sanctuaires est celui de Bali Effendi, qui fut, assure-t-on, un des professeurs de Mohammed II ; il repose avec son fils dans une petite pièce basse blanchie à la chaux où brûle une veilleuse, point rouge dans la lumière verte et mystérieuse qui pénètre du dehors; des mouchoirs et des étoffes recouvrent les deux cercueils, à la tête se trouvent leurs lourds bonnets de derviches recouverts d'une mousseline verte.

Sur un mur, un dessin sous verre attire mon attention, on me permet de le décrocher pour l'examiner. C'est bien naïf, Azret-Ali au galop, à cheval, combat avec une fourche le diable armé d'une énorme massue, un ange ailé descend du ciel pour assister le pieux et célèbre personnage dans sa lutte. Cet endroit est grandement vénéré à Croïa et parmi les sectateurs étrangers, les musulmans, quand le serment leur est déféré, se déchaussent pour y pénétrer et jurent en posant la main sur le cercueil ; quand ils doivent remplir la même formalité, les chrétiens des environs ne sont pas autorisés à entrer, ils restent dehors et prêtent serment en passant la main dans l'intérieur de la pièce, par les barreaux de la fenêtre.

Une des plus jolies situations est celle du téké (maison de prière) de Baba-Ali, au pied de la colline ; il disparaît au milieu de platanes et de noyers magnifiques ; à côté s'élève le cyprès miraculeux qui le rendit célèbre, cet arbre plusieurs fois séculaire, dont quatre hommes ne peuvent

entourer le tronc, offre une particularité curieuse ; à quelques mètres du sol, retombent quatre branches larges et plates semblables à quatre énormes planches grossières venant s'arc-bouter sur son tronc. Il n'a plus la forme d'un cyprès, ses branches et son feuillage sont bizarrement déchiquetés, il a deux têtes.

Un peu plus loin, on me fait voir une grotte dans laquelle, après y avoir vécu durant quarante années, un pieux derviche du nom de Hadji Hamza Baba, a été enterré ; chaque jour on dépose pour lui, comme on le faisait de son vivant, à l'entrée de la grotte du pain et quelques légumes qu'il vient, m'assure-t-on, manger pendant la nuit ; je ne cherche pas à approfondir ce miracle de chaque nuit, le défunt a fait beaucoup de bien durant sa vie, je pars convaincu qu'il en fait encore aujourd'hui après sa mort à quelques voisins affamés ou peu scrupuleux ; c'est un bon saint et je dépose à travers la grille mon aumône dans le tronc qu'on a mis à côté.

La nomenclature des derviches célèbres enterrés à Croïa serait longue, je n'ai malheureusement pas pu visiter tous leurs turbés, le mauvais temps s'y opposait ; ce n'est qu'en courant que je puis voir les ruines imposantes des sépultures des Toptan[1], les ancêtres de Fuad Bey.

J'aurais aimé prolonger mon séjour dans cette intéressante petite cité, dont le Caïmacam Omer Lutfi Bey, m'avait accueilli de la façon la plus aimable et la plus somptueuse ; j'aurais voulu faire l'ascension de la montagne, pour visiter le célèbre téké de Sari Sal Sadik[2], la pluie ne l'a pas permis, les lourdes nuées grises qui depuis deux jours flottaient au

1. Voir précédent chapitre.
2. Voir le récit de sa vie dans le suivant chapitre.

sommet, traînées par le vent, s'abattent sur nous; nous sommes dans l'eau; pour passer le temps j'accable mes hôtes de questions sur l'origine et l'histoire des begtaschis, sur la petite église de sainte Marie-Madeleine (Chin-Mri en albanais), située au nord de Croïa, à trois heures de distance, à droite de la route conduisant à Scutari.

Près du village auquel elle a donné son nom, se trouvent les ruines de cette église; située sur le versant d'une montagne elle est entourée d'arbres, l'abside rappelle celle de Sciassi, elle était partagée en quatre registres contenant chacun des images de saints peints à la fresque, ceux du rang inférieur sont en pied; leurs noms sont écrits dans le champ, saint Ambroise est le seul bien conservé; dans les autres registres sont des médaillons ronds renfermant des bustes peints; quelques fragments de peinture à droite permettent de supposer que la décoration de l'abside se continuait de même sur les murailles intérieures. Le bâtiment orienté nord-sud mesure à peu près 20 mètres de long sur 7 de large; les murs avaient près d'un mètre d'épaisseur; à 25 mètres environ en avant de la porte principale, un peu sur la gauche se trouvent les restes d'une haute tour carrée.

Avec les pierres écroulées de ses murs, on a élevé dans l'église un autel, sur lequel le 15 août on célèbre le service divin; du temps de Scanderbeg on y disait sept messes chaque jour.

Le mauvais temps semble bien établi, le baromètre ne laisse, hélas, aucun espoir; la pluie devient torrentielle, de véritables rivières descendent de la montagne, peu d'heures suffisent pour rendre les chemins bien difficiles. Je courrais alors le risque d'être bloqué pendant plusieurs jours, je décide que le départ aura lieu le lendemain à quatre heures

du matin. Huit heures de cheval par une pluie battante ; des passages de rivières subitement grossies, des fondrières dans lesquelles on court le risque de laisser sa monture, tel est le retour à Durazzo, un de ces contretemps auxquels il faut s'attendre quand on voyage en Albanie.

La mort de Balaban Pacha

(Complainte albanaise chantée à Croïa.)

Thanos Musachi Thopia, le beau-frère de Scanderbeg a refusé de rendre au sultan la ville de Croïa, Croïa si souvent attaquée, Croïa qu'on n'a pu prendre encore.

Pendant deux ans il résiste ; pendant deux ans, derrière les débris des murailles détruites, il repousse les Turcs.

Les habitants manquent de vivres, manquent de munitions ; épuisés de fatigue, sans espoir de secours, ils jurent de tuer Balaban Pacha dans un dernier effort et de s'ensevelir sous les ruines de leur ville.

C'est en masse qu'ils sortent de la ville les habitants de Croïa, pour se précipiter sur leurs ennemis.

Ils les repoussent jusqu'à la montagne de Krousèse[1].

De Croïa à Krousèse, sans reprendre haleine, pendant deux jours on combat.

Longue et sanglante était la lutte, douteuse la victoire.

Le matin du troisième jour, des deux côtés les guerriers brisés de fatigue, arrosant la terre du sang de leurs blessures, ne peuvent plus combattre.

Oublieux de leur serment, les gens de Croïa demandent à retourner vers leur montagne, les musulmans veulent rentrer à Pétrella où se trouve le reste de leur armée. En vain

1. Dans la direction d'Elbassan.

leurs chefs ordonnent aux deux combattants un suprême effort : prières, menaces sont sans effet sur ces hommes épuisés des grands coups qu'ils s'étaient portés.

Balaban Pacha prend sa course dans la direction de Thanos Thopia, le giaôur[1] court au devant de lui, leurs chevaux se heurtent et se cabrent.



Pommeau de tente trouvé à Croïa.

Dans le choc, l'épaule gauche de Thanos Thopia est traversée d'un coup de sabre, cette blessure excite sa rage, il fond sur son adversaire et lui plonge son poignard dans la poitrine.

Balaban méprisait les cuirasses, sa poitrine était toujours découverte, elle était, disait-il, assez forte pour résister à l'acier des infidèles. Seul un court et épais manteau de laine[2] couvrait ses épaules.

1. Infidèle en turc, terme de mépris.

2. Probablement le dgiurdé, vêtement national albanais, sorte de veste en grosse laine avec une pièce carrée retombant dans le dos, se mettant en cas de besoin sur la tête en guise de capuchon; protégé par cette solide étoffe, le corps du Pacha arriva intact dans les rangs de son armée en retraite; les musulmans y virent un miracle, le mort fut proclamé un saint (evlia). On lui éleva un tombeau connu à Petrella sous le nom de turbé de Balaban Pacha.

Dans sa chute, un de ses pieds est pris dans l'étrier. Sa jument s'enfuit folle vers Pétrella, vers l'armée qu'il commandait.

Les gens de Croïa ont fait un brancard pour porter leur chef; la route était longue, ils s'arrêtent au pied de la montagne de Krasta[1], pour reprendre haleine.

La mort, elle, ne s'arrête point.

Il ne reverra plus sa ville natale Thanos Thopia, il ne fera pas d'adieux à sa famille assemblée autour de lui.

Il souffre atrocement, car le fer qui l'a frappé était empoisonné ; il appelle son fils Jean et lui dit :

« Je suis ton père et ton prince, je ne puis supporter davantage les douleurs qui me déchirent, je t'ordonne de me tuer ; si j'en avais la force, je serais déjà délivré. »

Son fils et sujet lui obéit en pleurant, il lui perce le cœur de son poignard.

La mort de son chef a mis l'armée turque en fureur, elle reprend ses armes et se précipite vers Croïa ; en même temps que les chrétiens elle y arrive.

C'est en vain que Jean Thopia et ses compagnons s'efforcent de leur en fermer la porte, en vain ils se défendent, harcelés par le flot de leurs ennemis toujours montant, sans cesse renouvelé, ils sont engloutis et broyés, leurs corps n'ont plus forme humaine[2].

1. Au pied de la montagne de Croïa.

2. Le chant albanais ne fait pas mention de Scanderbeg qui cependant vint au secours de Croïa quand Balaban Pacha fut tué en 1464, d'après Hammer; au dire de cet historien, il fut tué non par Thopia, mais par un Albanais, Georges Alexis, il ajoute que son cheval le rapporta dans le camp musulman, fait également signalé par Biemmi.

Hopf fait mourir Thopia en 1461 et sans enfants.

Enfin, d'après Paganel Thanos, Thopia aurait été tué au siège d'Arnaout-Belgrade dans la Basse-Albanie.

XVI

LES DERVICHES BEGTASCHIS.

Sultan Hadji Veli Begtasch.

Sultan Hadji Veli Begtasch naquit, croit-on, à Neschiabour, dans le district de Khorassan en Perse. Son père s'appelait Saïd Mehmet et sa mère Halem. Il fonda le téké[1] de Pirew dans le vilayet de Koniah, près de Kir-Sheer ; il y mourut en l'an 665 de l'hégire, âgé de quatre-vingt-quinze ans (histoire générale de la Turquie par Mourad Bey) son turbé[2] est à Pirew. Il vivait sous le règne de Murad Ier, fils de Orkhan.

Hadji Begtasch eut pour maître Fazil Yezdan de Khorassan, grand savant et Scheik-ul-Islam, sous le règne de Haaroun-al-Reschid, khalife de Bagdad, qu'il suivit à la guerre du Kham contre le prince Emévié ; il revint à Bagdad où il mourut. Fazil Yezdan est l'auteur du Djavidén, contenant la règle et les préceptes que doivent observér les begtaschis. Le Djavidén a été imprimé et se trouve partout, mais il ne peut être compris que par les begtaschis, car la clef de ce petit livre, d'une dizaine de pages environ, n'est donnée qu'aux adeptes afin de

1. Maison de prière.
2. Tombeau.

leur expliquer les signes conventionnels qui s'y trouvent.

Fazil Yezdan avait eu lui-même pour maître Mansouri Khalladji, disciple de Azret Djuneidi Bagdadli, élève de l'Imam Mouza Riza, parent de Azret-Ali, célèbre par le combat qu'il livra à l'esprit des ténèbres.

Hadji Begtasch partit de son téké de Pirew, pour faire, accompagné d'un seul derviche, le pèlerinage de La Mecque. Il mit douze années à accomplir ce voyage, car à chaque deux pas il faisait deux fois la prière appelée « rekhyat », pendant laquelle on doit se prosterner et se relever quatre fois, après avoir chaque fois touché la terre avec le front.

Pendant son séjour dans la ville sainte, les disciples qu'il avait faits au cours de ce long voyage et qui l'avaient accompagné, lui annoncèrent que Ahmed Saïd Roufaï (fondateur de l'ordre des derviches de ce nom) venait pour lui rendre visite, ayant entendu parler de lui ; ils ajoutèrent qu'il arrivait monté sur un lion, que pour le diriger il lui avait passé un serpent dans la gueule et se servait d'un autre serpent en guise de cravache.

Quand il apprit qu'il était proche, Hadji Begtasch enfourcha un pan de mur selon les uns, un bloc de rocher au dire des autres et s'écria : « Yoll Moubareck », c'est-à-dire « marche de bon augure ». Son excentrique monture lui obéit et le porta vers Ahmed Saïd Roufaï qui s'écria : « Monseigneur, que veut dire cela? » — « Il est facile de monter un lion, répondit Hadji Begtasch, faire cheminer un mur est moins aisé. » Descendant de son lion, Roufaï s'écria : « Que tu vives de longues années, tu es vraiment véli ! » C'est dans cette circonstance qu'Hadji Begtasch obtint le vélilik (véli signifie saint).

Une autre fois, Hadji Veli Begtasch se trouvant en Anatolie,

dans le village d'Ermeni, entra dans une cabane où on lui offrit du miel et du lait caillé ; en ayant mangé, il cracha à terre ce qu'il avait dans la bouche en disant aux propriétaires : « Selsile, selsiledén, atch kalmassounler », que la race de votre race ne meure jamais de faim. Aussitôt cette matière se transforma en une belle pierre blanche : « Je vous laisse, leur dit-il, ce souvenir de moi. » Depuis cette époque, cette pierre se trouve en abondance dans les environs d'Ermeni. Elle a l'apparence d'un marbre, on la travaille, on en fait des coupes, des boutons, des bouquins pour cigarettes.

Hadji Veli Begtasch écrivit un livre et fonda dix tékés, à chacun desquels il donna un scheik[1]. Ces dix premiers scheiks s'appelaient : Nesimi, Chemsi, Tebrisi, Azret Mansour Khalladji (mis à mort par le bourreau sur l'ordre d'un cadi), Nazreddin Hodja, Hara Toussi (qui écrivit un livre fort estimé), Sari Saldik, Hadji Baïram Veli, Piri Baba, Seïd Ali Sari Ismaïl. A sa mort[2] ces scheiks se dispersèrent, la secte se divisa en dix branches, dont chacune eut ses croyances, ses signes de reconnaissance. Un begtaschi d'une branche ne connaît que très peu des pratiques d'une autre branche. Telle est dans ses grandes lignes l'origine des Begtaschis.

Si vous demandez aux Sunnis, qui était Hadji Veli Begtasch, ils vous répondront : « Un saint homme, suivant scrupuleusement les préceptes du Coran » ; ils ajouteront que pendant longtemps l'ordre se conserva pur, que plus tard, la règle se modifia. Si on insiste pour en connaître les motifs, ils vous raconteront que son successeur étant revenu dans son pays pour s'y marier, on lui amena le soir l'épouse

1. Chef de la communauté religieuse.
2. En l'an 665 de l'hégire.

dans sa maison, qu'ayant fait asseoir la jeune fille auprès de lui, lui ayant demandé qui elle était, elle répondit qu'elle était orpheline, son père l'ayant abandonnée pour aller vivre avec Hadji Begtasch. En continuant à l'interroger, il finit par acquérir la certitude que l'épouse qu'on lui destinait était sa propre fille : il se fit reconnaître, la maria à un jeune homme de son pays et prépara sa vengeance.

Sans en rien dire à personne, il écrivit un livre rempli de maximes contraires à celles de Veli Begtasch, et le cacha dans le creux d'un arbre. Quelque temps après, ayant réuni à Pirew les derviches de son téké il leur dit: « Mes frères, Hadji Veli Begtasch m'est apparu cette nuit pendant mon sommeil, pour me dire qu'il avait caché dans un arbre un livre renfermant ses préceptes, qu'il m'ordonnait de répandre parmi les hommes. Je vis ensuite un bel arbre au tronc si étrangement conformé, que je crois que je pourrais le reconnaître si je le voyais. » Prié par ses derviches de se rendre dans le bois voisin, afin de chercher l'arbre aperçu en rêve, le scheik s'y rendit avec eux et trouva naturellement sans peine l'arbre et le livre contenant les règles qu'ils suivent actuellement. Quant au vrai livre écrit par Hadji Veli Begtasch, ajoutent les adversaires de la secte, et dont il était dépositaire, il le cacha dans un coffre et ce n'est qu'après sa mort qu'il fut retrouvé et publié par un hodja[1], mais trop tard.

Les begtaschis répondent que rien n'est moins exact. Hadji Begtasch était le disciple de Fazil Yesdan, auteur du Djavidén, livre des règles suivies encore aujourd'hui par

1. Prêtre turc.

ces religieux, et que la mort ne lui ayant pas permis d'achever son œuvre, il confia ce soin à son élève.

Il est difficile à un étranger, en pays musulman, d'interviewer les membres d'une secte, surtout quand ils comprennent que sa curiosité seule est en jeu et qu'ils n'ont aucune chance d'en faire un adepte. Un scheik de Croïa disait assez finement à un de mes amis, en lui parlant de la religion musulmane et des hodjas : « Le paradis et l'enfer, qui les a vus? Qui en est revenu pour nous dire ce qu'on y trouve? Les hodjas qui en parlent avec tant d'assurance et semblent si bien connaître ce qu'on y voit, ne connaissent même pas leur maison et ignorent souvent ce qui s'y passe. Chaque homme aura, assurent-ils, dans le paradis, soixante-dix vierges pour épouses. Pourquoi tout pour l'homme ? La femme n'est-elle pas son égale ? Servante dans ce monde, servante dans l'autre s'il existe, où est la liberté? Les hodjas croient laver l'âme en lavant le corps. Ils jeûnent le jour pour manger davantage pendant la nuit. »

Il critiquait volontiers, on le voit, ses adversaires religieux, tout en restant peu communicatif en ce qui concernait sa manière de penser sur les avantages de sa doctrine.

Ils appellent Allah, Hou ; Hou c'est l'Etre suprême par excellence. Hou, sans être le dieu de miséricorde et de justice des chrétiens et des musulmans, paraît être pour eux le principe qui gouverne le monde. Paradis, enfer, semblent pour eux des mots vides de sens. Le but de leur existence serait de laisser un souvenir de leur passage dans ce monde par leurs bienfaits et l'exemple de leur vie. Ils honorent tout particulièrement Azret Ali et Hadji Veli Begtasch. Le premier est considéré comme le père de tous les derviches, c'est lui qui donna les grandes règles de la vie monastique

musulmane ; tout derviche, à quelque tarik (ordre) qu'il appartienne, le révère.

Ils ont une grande vénération pour l'Ali Baba, réunion des cinq personnalités suivantes :

Le prophète Azret Mohammed ;

Azret Ali, cousin de Mohammed, mari de Fathmé ;

Azret Fathmé, fille de Mohammed, femme de Azret Ali ;

Azret Hassan, enfant d'Azret Ali et de Fathmé;

Azret Hussein, enfant d'Azret et de Fathmé.

Le nom de Ali se trouve toujours dans leurs chambres, dans leurs tékés, sur leurs tombes. Ya Ali ! est leur exclamation ordinaire.

Aucun begtaschi ne doit se nommer Omer, Osman ou Békir. Si le néophyte porte un de ces noms, il doit le changer. Il est assez difficile d'être reçu, je pourrais dire initié. Le jour de l'admission, ils font une ablution qui suffit pour toute leur vie. Ils comptent leur âge du jour de leur entrée dans la secte. Leurs prières ne sont pas nombreuses, ils ne se tournent pas vers la Mecque. A Croïa, avant la lecture du livre de leurs règles, ils prononcent l'invocation suivante :

« Unique Ali, dernier Ali, visible Ali, mystérieux Ali, Ali tout-puissant, Ali en dehors duquel il n'y a rien. En invoquant ton nom, ouvrons ce livre, prenons connaissance de ce qu'il contient, conservons-le dans le fond de notre âme. Nous apprendrons la science divine, et retiendrons ses préceptes. »

N'admettant pas le Coran, ils prêtent serment sur la tombe de quelque personnage vénéré de leur ordre.

A Croïa, les begtaschis observent un jeûne spécial qui commence le premier jour du mois arabe appelé « Mohar-

rem », ils ne boivent alors ni eau, ni vin, ni eau-de-vie et ne mangent ni beurre, ni viande, ni fromage; ils n'ont d'autre boisson que la boza (boisson faite de farine de millet ou de maïs fermentée) ; le soir du neuvième jour, ils se transportent au téké du scheik Mimi, connu sous le nom de téké de Baba Hussein, ils y passent la nuit. Après avoir salué le soleil à son lever, ils boivent de l'eau-de-vie et mangent l'haschoureh (sorte de crème dans laquelle on jette tous les grains et fruits secs qu'on a pu trouver, maïs, blé, orge, haricots, fèves, riz, pois, noix, raisins secs, dattes, pistaches, etc. Les vrais musulmans, eux aussi, commencent à faire l'haschoureh le dixième jour de Moharrem, chaque maison le doit préparer au moins une fois, on en envoie aux amis. On appelle ce plat la soupe de Noé, car il le prépara, dit-on, en sortant de l'arche.

A l'époque du grand jeûne lunaire du Ramazan, les begtaschis jeûnent seulement trois jours. A partir du mois de Khianoun-Evel (décembre) ils doivent rester confinés chez eux durant quarante jours, en souvenir de l'arrêt de quarante jours que dut faire Hadji Veli Begtasch, pendant son pèlerinage à la Mecque, à cause des pluies.

Le 15 du mois d'août turc, les femmes vont visiter le tombeau de Baba Ali et le scheik du téké. Les derviches begtaschis n'admettent pas les prohibitions du Coran en ce qui concerne leur nourriture et leurs boissons en général. Le seul animal dont ils ne mangent pas est le lièvre, ils refusent même d'y toucher. Si un lièvre traverse sa route, le sectateur d'Hadji Begtasch retourne sur ses pas. D'après les uns, Guyouya Mavi, écrivain du prophète, avait une chatte qui fut métamorphosée en lièvre. D'autres racontent qu'un derviche avait épousé une vieille femme, qui un jour

essuya une impureté avec une toile, qu'elle alla aussitôt cacher dans le creux d'un arbre. Des voisins qui l'avaient aperçue, désireux de connaître ce qu'elle avait dissimulé, coururent vers l'arbre; au moment où ils avançaient la tête dans la direction du trou, l'impureté qui se trouvait sur le linge prit la forme d'un lièvre qui leur sauta à la figure et s'enfuit, la toile était sans tache.

Dans une communauté de derviches, le chef prend le nom de baba. On a dit que les begtaschis devaient obéir passivement à leurs chefs, il ne semble pas en être ainsi, à Croïa du moins; dernièrement, à la mort de Baba Husséin, deux derviches, Hadji et Sefer, se disputèrent sa succession ; les habitants désignèrent le premier pour le Babalik[1] et le grand scheik de Pirew confirma l'élection. En communauté, ils ne paraissent pas liés au baba par un serment d'obéissance bien rigoureux ; les begtaschis isolés ne relèvent que de leur conscience.

Les babas doivent laisser croître leur barbe ; on leur baise le creux de la main, ils ne peuvent être mariés. Les derviches qui ont renoncé au mariage portent un pendant d'oreille en métal. Les autres peuvent à leur gré conserver leur barbe et se marier, ils ont leur maison dehors, alors que les célibataires habitent dans le téké.

Tous sont coiffés du haut et lourd bonnet blanc (koulah) qui, suivant les prescriptions d'Hadji Begtasch, a douze côtes verticales en souvenir des douze Imams ; le cordon horizontal a été ajouté en souvenir de l'Imam Djafer Sadik. Les babas portent sur la poitrine, six à droite, six à gauche, douze boutons appelés Durindjieff, toujours à cause des

1. Fonctions de chef.

douze Imams. Ces boutons ont généralement la forme d'une forte olive faite d'un beau cristal qui se trouve, dit-on, à Nedjeff, près de Bagdad. A Nedjeff, les porteurs du cercueil qui renfermait les restes d'Azret Ali, s'étant arrêtés pour se reposer, on éleva un turbé à l'endroit où le cercueil fut déposé à terre.

Les babas ont pour ceinture un cordon retenu par un Durindjieff de fortes dimensions, dont le prix s'élèverait, selon eux, à 80 ou 100 francs. Leur long pardessus (hirca) porte autour du col douze coutures, en souvenir des douze Imams qui passèrent resplendissants sur la terre. Ils ont généralement, suspendue sur la poitrine, une pierre jaune ou en jade ornée de signes et d'inscriptions qui s'appelle teslim tasch, (pierre de soumission). C'est l'indice que le derviche s'est donné corps et âme à la secte. Plusieurs d'entre eux portent à la ceinture une cuiller de bois dur à long manche dont ils se servent pour se gratter et déplacer sans y toucher avec les doigts les insectes qui les incommodent par trop. Il faut, me disait-on, un noviciat de plusieurs années avant d'être admis dans l'ordre.

Sari Saldik.

De tous les derviches begtaschis célèbres, que les habitants de Croïa sont fiers d'avoir eu dans leurs murs, il n'en est pas de plus renommé que Sari Saldik, il a été le héros des aventures les plus merveilleuses.

Il existait dans le temps à Croïa, dit la légende, un prince chrétien possédant une fille charmante; il eut été le plus fortuné des pères et des princes, sans le voisinage d'un dragon, monstre horrible, d'une taille démesurée, qui avait pour

repaire la grotte située au sommet de la montagne, et dans laquelle il dormait pendant la nuit; dans le jour il habitait les ruines d'une église qu'il semblait garder. Afin de préserver la contrée de ses attaques, il avait été décidé que chaque jour on lui enverrait une personne de la ville, désignée par le sort, et qui servirait de pâture à ce monstre, qu'on avait vainement essayé de tuer.

Un jour, arriva à Croïa un vieillard à la physionomie vénérable, il était habillé en derviche, une longue barbe blanche tombait sur sa poitrine, il avait une épée en bois au côté, dans la main un bâton de cyprès. Pénétrant dans un café il s'y assit modestement à l'écart, personne ne fit attention à lui, tous étaient du reste consternés et récriminaient contre le sort qui avait décidé que la fille du prince devait se rendre le jour suivant sur la montagne, d'où personne jusqu'à ce jour n'était revenu.

Le lendemain matin, le vieillard prenant seul le chemin conduisant au lieu tristement célèbre, rejoignit une jeune fille en pleurs, qui faisait la funèbre ascension. « Ma fille, lui dit-il, pourquoi pleures-tu? » Elle lui conta l'histoire du dragon, l'engagement pris par son père et dont elle était la fatale victime. « Ne pleure pas, lui dit le vieillard, nous irons ensemble, je ne t'abandonnerai pas. » Elle le suivit en sanglotant et gémissant. Au bout de quelque temps, s'étant arrêté, il lui dit : « Ma fille, ma tête est pleine de poux, j'en suis fort incommodé, ne pourrais-tu m'en débarrasser. » Elle y consentit, s'étant assis à terre il posa sa tête sur les genoux de la vierge qui, bien à contre-cœur, commença son répugnant travail. Le derviche qui pendant ce temps s'était endormi, se réveilla au contact d'une larme tombée sur sa joue : « Ne pleure pas, lui dit-il, continuons notre route. »

Ils ne tardèrent pas à atteindre le sommet de la montagne, l'haleine brûlante du monstre y avait tout desséché, il dégageait une telle chaleur, que la jeune fille se plaignit de la soif; avec son bâton le vieillard fit un trou dans un rocher d'où l'eau jaillit; après s'être désaltérés ils avancèrent. Le dragon les attendait; arrivés près de lui, les jambes du vieillard s'enfoncèrent jusqu'aux genoux dans la roche, qui semblait sous ses pieds devenir une pâte, il dit à sa compagne de se tenir derrière lui. L'ayant aperçu, par trois fois le monstre essaya de l'attirer à lui, vains efforts, la roche tenait le vieillard et la fille restait cramponnée à lui. « A mon tour maintenant, » s'écria-t-il, en prenant son glaive en bois et quittant la pierre, il poursuivit le monstre dans la grotte, coupa successivement ses sept têtes et les pointes des sept langues qu'il mit dans sa poche. D'aucuns affirment qu'après avoir tué le dragon, il le prit par la queue et le lança vers le nord, que le lieu où la bête tomba s'appela Lesch (en turc : charogne), nom sous lequel les Turcs désignent Alessio.

Après cet exploit, ils rentrèrent en ville, chacun de leur côté. La joie fut grande quand on apprit la mort du monstre et le retour de la jeune princesse qui raconta à son père comment elle avait été sauvée; dans sa joie, il fit annoncer qu'il la donnerait comme femme à celui qui prouverait l'avoir sauvée. Les prétendants ne manquèrent pas, chacun d'eux affirmait avoir détruit le monstre et exhibait des débris de reptiles, mais la vierge qui était présente, trois pommes dans les mains, restait debout, muette et immobile à côté de son père.

Ce dernier ayant demandé si par hasard il ne se trouvait pas dans la ville quelque étranger; on lui dit qu'on n'avait

vu qu'un vieillard assis, silencieux, dans la partie la plus obscure d'un café. On l'amena au château et tous de rire en le voyant. Aussitôt qu'elle l'aperçut la princesse lui offrit une pomme ; comme tous lui criaient de se retirer maintenant, qu'il avait eu son cadeau et qu'il n'en faisait rien, elle lui offrit une seconde pomme. « Mais ce ne peut-être ce vieillard », crièrent les prétendants. Remettant alors au derviche la pomme qui lui restait dans les mains, la fille du prince dit à son père : « Voici mon sauveur. »

Le vieillard, heureux de n'avoir pas été renié, montra alors au prince les pointes des sept langues en lui disant : « Nous autres, derviches, nous ne recevons ni ne prenons de femmes contre leur gré ; gardez votre fille et vos trésors, mais accordez-moi la grâce de me laisser habiter la grotte et de m'y envoyer chaque jour un peu de nourriture. »

« C'est accordé, répondit le prince, à la condition cependant que vous me débarrasserez de la charogne de ce monstre qui commence à empoisonner le pays. »

Le vieillard se rendit à la grotte, d'un coup de sa terrible épée de bois fit dans la roche une fente dans laquelle s'engloutit le dragon. Il résida plusieurs années dans ce lieu où il vivait seul. Malgré son isolement et sa tranquillité, bien des gens le craignaient, surtout dans l'entourage du prince : « Ce vieillard, disaient-ils, qui d'un coup de son sabre en bois a pu tuer le dragon, fendre la roche, est capable de nous massacrer tous ; sa présence est un danger, laissez-nous vous en délivrer. »

L'homme chargé de lui porter sa nourriture lui apporta un matin une pastèque en pleurant : « Sauvez-vous, lui dit-il, on va venir pour vous tuer. Dans peu d'instants les assassins seront ici. » Le derviche qui avait déjà planté son

couteau dans le fruit afin de l'ouvrir, cria : « Je leur laisse ce souvenir! » Lançant la pastèque en l'air elle resta collée dans la voûte. Aussitôt parut un mulet qu'il enfourcha et avec lequel il s'échappa en passant à travers la roche; parvenu au sommet de la montagne et abandonnant sa monture, il se rendit en quatre enjambées à Corfou; la première fois il mit le pied à terre près de Croïa, la seconde près de Chiak, la troisième à Durazzo; dans ces endroits on a élevé des tékés, où chacune des pierres qui porte l'empreinte de son pied est l'objet d'une grande vénération. Il mourut, dit-on, à Corfou.

On raconte, à Croïa, qu'il était derviche chez Hadji Begtasch à Pirew et servait dans la communauté en qualité de berger. Un jour son maître lui dit: « Aïdé Saldik Saldém Seni », « va, Saldik, je t'ai affranchi. » De là son nom de Saldik Saldim qui, dit-on, avec le temps et à cause de la couleur blonde de ses cheveux (sari en turc), se transforma en Sari Saldik.

L'aventure de Sari Saldik est autrement rapportée dans un ouvrage sur parchemin d'un auteur inconnu, très ancien et rare : « Kaza Kitab vilayetnamé Shériff Hunkiar Hadji Begtasch Veli Kades sirréhoul aziz. » Ce livre qui se trouve à Tirana contient la vie et les miracles de Hadji Begtasch. Au commencement se lit « Ya Ali », l'invocation des begtaschis suivie de cette mention : Ce livre conduit au royaume du Sultan Hadji Veli Begtasch, que son tombeau soit béni!

D'après l'auteur de ce livre, Sari Saldik était un berger begtaschi au service de Hadji Begtasch, qui lui donna la liberté et lui fit don d'une épée en bois. Quittant alors le téké en compagnie d'un autre derviche, il se mit en route. Ayant traversé la Mer Noire, agenouillé sur son tapis de prière, il aborda sur la côte d'Europe et se dirigea vers la

Roumélie; il parcourut cette contrée semant partout les miracles, convertissant les habitants. Il arriva dans la Dobruscha et s'achemina vers un château appelé Kelfra[1]. En escaladant un mur pour y pénétrer, il laissa sur les pierres les empreintes de ses pieds et de ses mains, qu'on peut encore y voir, dit le livre. Il marcha ensuite à la rencontre d'un dragon qui désolait la contrée. Son compagnon lui ayant dit qu'il avait soif, Sari Saldik fit avec son doigt un trou dans une roche d'où jaillit aussitôt une eau fraîche qui s'écoula vers la mer.

Arrivé en présence du monstre qu'il venait combattre, il oublia l'épée qui lui avait été donnée, il eut été dévoré si Hadji Begtasch, qui se trouvait à Pirew, n'avait miraculeusement vu la situation critique de son disciple et envoyé à travers l'espace un ange lui rappeler le présent qui lui avait été fait. Sari Saldik, prenant alors son épée miraculeuse, trancha les sept têtes du monstre dont il jeta les tronçons dans la mer. Le roi de ce pays et les habitants se convertirent aussitôt. Après un voyage à Pirew, Sari Saldik revint à Kelfra.

Quand il comprit que sa fin était proche, il réunit les derviches qui l'entouraient et leur dit : « Quand je serai mort, vous placerez dans cette chambre quarante cercueils et ne me mettrez dans aucun. » Peu après il mourut, les derviches firent comme il le leur avait ordonné et se retirèrent. Le lendemain, à leur grande surprise, chacun des quarante cercueils renfermait un Sari Saldik. Le roi, informé de ce miracle, accourut aussitôt, et, s'étant enfermé dans la cham-

1. Peut-être dans les environs du lac Razim. Non loin de là, sur une colline appelée Baba-Dagh (montagne du Baba) j'ai trouvé les ruines d'un ancien château.

bre, examina les quarante cadavres ; un d'eux ayant remué la main, il en conclut que ce ne pouvait être que le corps de celui qui avait fait tant de miracles pendant sa vie et les continuait après sa mort, on le mit en terre rangeant autour de lui les trente-neuf sosies posthumes.

Ce récit, comme on le voit, ne mentionne ni la jeune fille, ni la pastèque, ni le fantastique voyage à Corfou.

Les habitants de Croïa tiennent à leur légende, à l'appui de laquelle ils invoquent l'existence au sommet de la montagne d'une grotte.

Sur le plateau s'élèvent trois maisons : une affectée aux pèlerins de distinction, l'autre au derviche gardien, la troisième à la masse des visiteurs ordinaires. La grotte dont l'entrée est au couchant reste à gauche de ces habitations. On descend dans l'intérieur par un large escalier de pierre, en bas se trouve le turbé du saint, chacun des côtés est garni des tombes des derviches morts en cet endroit. Une eau claire et très froide tombe goutte à goutte d'une pierre de forme ronde située à la partie supérieure de la voûte, c'est la pastèque, une pierre pouvant figurer un couteau semble fichée dedans. Derrière le turbé, une fente d'un demi-mètre de largeur, longue et très profonde ; enfin au point le plus élevé de la montagne se trouvent les ruines d'une très ancienne église.

Comme on le voit par cette description, la mise en scène est parfaite, aucun des accessoires de l'épisode ne fait défaut, la croyance populaire n'est pas exposée aux doutes troublants. Quant au décor, il est splendide et de ceux qu'on n'oublie point ; de cette hauteur l'œil plonge jusqu'aux Balkans de Monastir, on voit le Monténégro et s'il fait beau, le matin, les côtes de l'Italie de l'autre côté de l'Adriatique.

Les habitants de Croïa, qui sont presque tous begtaschis, doivent, au moins une fois l'an, visiter la grotte. Ils y montent alors dans l'après-midi, y passent la nuit, l'eau-de-vie ne fait pas défaut, des salves de coups de fusil saluent le lever du soleil, ils y restent vingt-quatre heures. Le mercredi est le jour réservé aux femmes.

Baba Ali.

Il y a environ quatre siècles, arrivait à Croïa un pauvre derviche du nom de Baba Ali, originaire de Khorassan en Perse ; il s'installa dans la partie basse de la ville, dans l'endroit où se trouve actuellement son téké ; avec quatre planches en bois de cyprès, il se fit un abri dans lequel il vécut d'aumônes, aimé de tous à cause du bien qu'il faisait et des sages avis qu'il donnait à ceux qui le consultaient. Un soir, il dit aux humbles qui venaient le visiter : « Mes enfants, je partirai pour un long voyage. » Le lendemain, en se rendant aux champs, ils furent tout surpris d'apercevoir un magnifique cyprès sur l'endroit où le vieillard avait établi sa cabane, les quatre planches s'étaient pendant la nuit transformées en un bel arbre. Comme le derviche, pour mourir, était sorti de son abri, ils prirent son corps, l'enterrèrent à côté et bâtirent un turbé pour perpétuer son souvenir.

Bali Effendi.

Bali Effendi était également natif de Khorassan, il vint s'établir à Croïa après la prise de la ville par les musulmans. Rencontrant un jour un homme conduisant un cheval chargé de vin, il lui demanda ce qu'il transportait ainsi.

L'homme, honteux d'avouer ce qu'il portait, répondit : « C'est du miel (miel, en turc bal) ». « Très bien, répondit le derviche en le quittant, que cela soit du miel (bal olsoun) » et il s'éloigna. Rentré chez lui l'homme trouva son vin changé en miel. Depuis ce temps ce derviche fut connu sous le nom de Bali Effendi.

Zemzém Baba.

Un pauvre malade espérant guérir, s'il en pouvait boire, désirait ardemment qu'on lui procurât de l'eau de Zemzém (eau qui jaillit de la source d'Ismaïl à la Mecque). N'en pouvant avoir, il se plaignait à un derviche ; celui-ci, touchant la terre, en fit aussitôt jaillir une eau dont le malade reconnut la saveur, il en but et recouvra la santé. Des personnes ont goûté cette eau, qui coule encore, et affirment qu'elle a un goût particulier. Ayant une autre fois planté son bâton dans la terre, il devint en peu de temps un cyprès magnifique, qui existe encore. Le turbé de Zemzém Baba est situé au-dessous du bazar.

Heudjet Baba.

Le gouvernement turc ayant un jour exigé des gens de Croïa le paiement de la dîme et d'autres contributions, ce derviche se rendit à Constantinople et plaida si éloquemment leur cause, qu'il obtint du sultan un firman écrit sur une plaque de bronze, et par lequel la ville était à tout jamais exemptée d'impôts et de dîmes. Si le succès qui a couronné cette démarche ne semble pas rentrer dans le domaine du surnaturel, le résultat n'en a pas moins été

considéré comme un miracle par les gens de Croïa, qui ne se montrèrent pas ingrats. Ils lui ont élevé, près de la poudrière, un fort joli turbé orné de peintures à l'intérieur, et dans lequel il a été enterré avec son firman.

Même après sa mort il fut bienfaisant pour ceux de Croïa ; le gouverneur de Scutari ayant voulu plus tard exiger d'eux le paiement de la dîme, ils s'y refusèrent, alléguant du firman qui les en exemptait et qu'ils offraient de produire, si on leur laissait ouvrir la tombe du derviche ; on n'osa autoriser ce sacrilège, on préféra les laisser tranquilles et depuis ce temps ils sont aussi aujourd'hui exemptés d'impôts. C'est en se basant encore sur ce firman, que pendant mon séjour dans leur ville, ils s'opposèrent à l'installation de la régie des tabacs.

J'ai précédemment raconté comment et dans quelles circonstances fut tué le scheik Mimi [1], il avait amassé un peu d'argent et construit un couvent à côté du turbé de Baba Ali. Après sa mort tragique, le téké tomba en ruines ; durant quarante années, les scheiks qui lui succédèrent résidèrent dans une cabane en planches, jusqu'au moment de l'arrivée du scheik Baba Hussein qui était originaire de Dibra. Il reconstruisit le téké, de l'année 1270 à 1310 de l'hégire, il en administra avec sagesse et économie les domaines. Après avoir tout ce temps dirigé son couvent, il mourut âgé d'environ quatre-vingt-dix ans, ayant travaillé jusqu'au dernier jour ; sa fin fut calme et touchante.

Baba Hadji, son successeur actuel, est né à Croïa. Au cours de ses voyages il a, dit-on, acquis quelques connaissances et n'est pas ennemi du progrès, il est le premier baba qui soit

1. Voir histoire des Toptan.

allé à Trieste d'où il rapporta des machines pour son moulin et l'exploitation de sa ferme ; mais il eut contre lui la superstition des paysans et la haine des partisans de l'ancien régime : on fit exprès de lui détériorer ses machines ; il n'avait pas de mécanicien pour les réparer, elles sont actuellement inutiles sous un hangar.

On dit que son téké a des revenus fort importants, d'autres m'ont affirmé que la vie de ces religieux était modeste et que bien rarement à la fin de l'année la communauté avait un excédent de recettes. Il est difficile de sortir la vérité des exagérations orientales. De même que toutes les communautés religieuses, ils doivent très probablement chercher à apitoyer le public en parlant de leur pauvreté. Ils ont dans les hodjas des ennemis ardents, toujours disposés à les dénigrer, les qualifiant de vagabonds, leur faisant un crime de leur tolérance religieuse.

Leurs tékés n'ont pas l'aspect austère de nos cloîtres, dans la plupart desquels la mort semble l'idée dominante ; au lieu d'y creuser sa fosse, on y bâtit sa vie, on semble seulement préoccupé d'y vivre tranquille du fruit de son labeur. On ne peut nier qu'ils travaillent, les propriétés des tékés sont en général bien exploitées ; on leur reproche de boire de l'eau-de-vie, mais combien de musulmans en font, en se cachant, un usage immodéré. La porte d'un téké est toujours ouverte aux voyageurs, qui sont assurés d'y recevoir l'hospitalité. Les ennemis des begtaschis, qui parlent d'eux avec mépris, ne se font cependant pas scrupule d'entrer chez eux et d'y manger leur pain, quitte à maudire la main qui le leur a offert. C'est toujours la lutte entre Mahomet et Ali.

Les begtaschis de Croïa prient peu. Quand ils se réunis-

sent dans leurs tékés, au lieu de l'invocation : « La illahé il allah Mohammed ressoul allah », ils disent : « La illahé il allah, Mohammed Ali veli allah ».

Tels sont les renseignements que j'ai pu recueillir sur les begtaschis de Croïa ; on m'affirme que certains d'entre eux croient à la métempsycose. Ainsi que je l'ai dit, presque toute la population de Tirana et de Croïa appartient à la secte. Il semble étrange que dans cette dernière ville, dont j'ai rapporté la lutte héroïque pour sa foi, on ne trouve pas un seul catholique : par intérêt ou par peur tous les survivants avaient embrassé le mahométisme. Ces conversions forcées ne pouvaient être sincères et je crois que c'est la meilleure explication de la facilité avec laquelle les gens de Croïa ont accueilli les préceptes d'Hadgi Begtasch ; c'était une sorte de protestation contre la religion qui leur était imposée par la force.

Il y eut une époque où l'influence des begtaschis fut grande, l'esprit de la secte s'était étendu à l'armée et aux dignitaires de l'empire. A en croire l'historien Hammer [1], Hadji Begtasch donna lui-même leur coiffure aux janissaires, ainsi que leur système de recrutement. Les enfants chrétiens volés et circoncis avant d'entrer au service, passaient plusieurs années à l'école, instruits par des begtaschis ; eux-mêmes le devenaient. Le corps des janissaires était sous la protection de Hadji Begtasch. Ils portaient écrite sur le bras gauche la fameuse exclamation de la secte « Ya Ali ». Au commencement du siècle, le corps était en partie formé de begtaschis de Croïa, de la Toscarie et de Koniah. Au lieu de Tabor Imam (Hodja du

1. Tome I, page 123.

bataillon), ils avaient un Tabor-Baba, derviche de leur secte.

Plusieurs grands vizirs, sortis des rangs des Janissaires, avaient favorisé l'entrée de leurs coreligionnaires dans les hauts emplois de l'administration. Qui pourra dire la cause réelle du soulèvement et de la destruction des janissaires, les choses d'Orient ont des dessous bien inexplorés et bien sombres. Pour quelle raison encoururent-ils la colère du Sultan Mahmoud, le grand réformateur ? Avaient-ils médité quelque révolution ? Était-ce seulement une sédition militaire qui fut la cause de leur écrasement ? Il est permis d'en douter, car ils n'ont pas seuls succombé.

De terribles exécutions et dont il est peu parlé eurent lieu dans l'intérieur de l'Empire ; on n'évalue pas à moins de 60 000 le nombre des Begtaschis, Pachas, Babas, Derviches, citoyens appartenant à la secte, qui périrent sous le glaive du bourreau, furent jetés à la mer ou gratifiés du fatal cordon.

XVII

SCHLAKO-KOMANI.

(Les nécropoles mystérieuses).

Je désirais depuis longtemps, sans en avoir pu trouver l'occasion, visiter, en amont du Drin, une forteresse qu'on m'avait signalée, connue dans la région sous le nom de Forteresse Delmazian, et située non loin d'un village appelé Komani. En outre, il y avait, m'assurait-on, deux églises dans le voisinage, une montagne surnommée montagne des sépulcres ; on parlait d'une chute du Drin dans ces parages, et enfin d'un arbre désigné sous le nom d'arbre d'or, car, alors que le feuillage de tous ceux de même espèce qui l'entourent est d'un vert foncé intense, lui seul pousse chaque année au printemps des feuilles uniformément couleur d'or.

On disait la route de Scutari à Komani difficile, et, connaissant l'indulgence des montagnards pour les mauvais passages, je résolus, informations prises, d'y parvenir par une autre voie, peut-être plus longue, mais moins pénible. Je me rendis à Schlako, y arrivant sans trop de peine à cheval en six heures, dont deux au moins durent être faites à pied ; la route était relativement bonne jusqu'à 800 mètres d'altitude et la descente à Schlako, qui n'est qu'à 600 mètres, plus fatigante que dangereuse. La tribu de cette montagne

est bien pauvre, elle ne possède pour vivre que peu de bonnes terres et le produit de la vente du charbon de bois, que les femmes apportent péniblement en ville, d'où elles remontent avec la farine qu'elles ont achetée.

Je n'ai pas, dans mes excursions, rencontré de tribu plus misérable ; si pauvres sont la plupart des habitants, qu'une femme m'avouait en pleurant n'avoir pas de quoi faire le vêtement dans lequel elle sera enterrée. Le type des femmes surtout est fort beau. Là, comme partout hélas, dans la Haute-Albanie, la vendetta fait rage ; le curé, en nous promenant, me fait voir l'endroit où une fois par an, à Pâques, il célèbre la messe en plein air, la paroisse étant trop petite pour contenir les fidèles ; cette année, au moment où il se tournait vers l'assistance pour la bénir, après le service divin, un jeune montagnard ayant aperçu un individu qui avait tué un des siens, jugea le moment opportun pour reprendre le sang qui lui était dû : il le tua d'un coup de fusil. Aussitôt de toutes parts des coups de feu s'échangèrent entre parents et amis du meurtrier et de la victime ; avant que l'officiant eût pu intervenir, me disait-il, il y avait déjà dans cette clairière onze mourants couchés à terre, et dans le nombre deux femmes frappées par mégarde ; il a à peine le temps d'administrer en hâte les moribonds qui l'appellent au milieu de cette foule regardant hébétée les horribles conséquences de ce coup de folie. Leurs tombes nouvelles bossèlent la terre autour de nous. Sans le sinistre souvenir des meurtres dont il a été il y a trois jours le théâtre, l'endroit, charmant, serait de ceux dans lesquels on aimerait à passer les heures chaudes de la journée ; il est entouré d'arbres de tous côtés, les rossignols y chantent sans repos, il y fait frais, partout des fleurs et des clématites.

Je veux arriver à Komani avant le coucher du soleil. Il



Mri et Prena, porteuses de mes bagages.

faut descendre à pied pour trouver le Drin ; les chevaux ne

peuvent nous servir. Lit, bagages, provisions sont chargés sur le dos de deux femmes et la descente commence ; descente de trois heures que Marie-Madeleine et Veneranda (Mri et Prena, diminutifs des montagnes) malgré leurs fardeaux pesants, effectuent en riant et filant, comme elles le feront du reste pendant l'ascension du retour, prenant au plus



La traversée du Drin à Komani.

court, escaladant les rochers sous un soleil ardent, gagnant une heure sur nous.

Resserré entre des quartiers de roches, le Drin coule en torrent. A cette saison cependant, les eaux sont peu hautes, on peut le traverser ; l'embarcation est primitive : deux troncs de mûriers évidés, grossièrement taillés en pointe aux deux extrémités, réunies par deux clefs en bois ; l'écartement de ces troncs est momentanément assuré par trois ou quatre

grosses pierres. Nous nous entassons tant bien que mal dans cet étrange instrument. Tous, passagers et équipage, font le signe de la croix : quatre hommes manœuvrant de lourdes et rudimentaires pagaies nous remontent lentement dans l'eau morte du bord et, se jugeant suffisamment élevés, s'engagent avec de grands cris, dans le torrent qui écume et nous enlève vertigineusement. En quelques minutes nous atterrissons devant la paroisse de Komani où Don Primo nous attend avec des montagnards. Des salves de salut sont échangées ; carabines et revolvers se vident en l'air de part et d'autre. Après cette bienvenue, je suis l'hôte du village et sous la protection de ses habitants.

Malgré la fatigue de la journée, la perspective de l'ascension qu'on doit faire le lendemain et qui commande un peu de repos, je ne puis résister à l'envie de questionner ceux qui, suivant l'usage, assis en rond autour de moi, me font compagnie pendant le repas : où se trouve l'arbre d'or, a-t-il une légende? Hélas, non; seul dans la forêt il a des feuilles de cette couleur, ses racines entourent certainement un trésor, une masse d'or qu'elles sucent et dont elles s'imprègnent.

Malheur à qui frapperait l'arbre avec un instrument de fer, il en serait à son tour frappé ; qui lui ferait du mal ne vivrait pas longtemps, il a un gardien qui dans l'intérieur veille sur le trésor. Pourrai-je avoir de ses feuilles ? Les uns et les autres se tournent vers le prêtre, peu d'enthousiasme. Enfin nous verrons demain, peut-être un peu d'argent aura raison de ces hésitations.

A quatre heures du matin le départ; silencieusement nous montons en file indienne, la route est étroite, abrupte, étouffante, il fait à peine jour et cependant on a déjà chaud ; à moitié

chemin, halte, quelques-uns des hommes qui m'accompagnent ont entre eux une conversation dont l'animation me semble inusitée ; mon drogman m'informe que deux d'entre eux sont en sang et qu'on croit savoir que ceux qui les cherchent tenteront peut-être de se venger aujourd'hui, car on connaît le but de notre excursion. Je leur offre de retourner chez eux et de leur payer leur journée. Ils refusent; venus avec moi, ils se trouvent, disent-ils, momentanément sous ma protection, les tuer dans ces conditions serait offenser l'hôte qui est un être sacré et si, contre tous les usages, ceux qui les cherchent tiraient sur eux, ils se trouveraient en sang avec le clan qui m'a reçu; je ne puis insister, tout en souhaitant que le respect de la loi des montagnes soit plus fort que l'amour de la vengeance. Je suis entré dans la vie albanaise, plus avant que je ne le désirais. J'éprouve cependant un soulagement en apprenant qu'un de ceux qui vont, je l'espère, bénéficier de l'impunité qui s'attache en ce moment à ma personne est parvenu depuis trente-deux années à se dérober aux balles de ses ennemis. J'espère que sa chance ne l'abandonnera pas.

Nous nous remettons en marche à travers bois et fourrés; mes deux clients ne me quittent guère, l'œil et l'oreille aux aguets, le fusil à la main. Dans les passages difficiles ils ne me sont d'aucun secours, je suis peut-être leur sauvegarde, ils ne me le rendent guère. Nous arrivons néanmoins au sommet rocheux qui surplombe le Drin et sur lequel je dois trouver la forteresse Delmazian; rien hélas, ayant la plus petite apparence d'une ville ou d'un château fort, deux ou trois restes de murs de maisons, quelques vestiges de bâtisse d'aspect peu ancien en aval du fleuve, rien de plus. N'était l'intéressante vue des orbes du Drin, je regretterais

les fatigues de l'ascension ; il faut cependant la continuer. Nous ne tardons pas à atteindre l'église de San Giovanni, dont il ne reste au milieu des arbres que quelques pierres couvertes de mousse. On me montre non loin de là l'arbre d'or, un chêne[1] assez beau dont toutes les feuilles sont en effet du plus beau jaune citron, alors que tous les chênes qui



Le Drin vu du château Delmazian.

l'entourent et le touchent sont sans exception du vert le plus vigoureux. Moins superstitieux que les farouches montagnards qui m'entourent, mon cawass porte la main sur l'arbre sacré et m'en apporte tranquillement un rameau,

1. *Quercus sessiliflora*. S. M. Var. — Par un phénomène étrange et que j'ai constaté deux mois plus tard, les feuilles de cet arbre, fort bien portant du reste, deviennent vertes quand le feuillage des autres chênes commence à jaunir.

sans que le génie chargé de garder le trésor ait songé à venger cet affront.

Nous sommes à 400 mètres d'altitude, sur un contrefort très boisé de la grande montagne dont le sommet dénudé nous surplombe. Ici commence la montagne des sépulcres; la terre au milieu des arbres est, en effet, couverte de tombes



La montagne des Sépulcres.

dont on entrevoit les pierres sous les feuilles mortes; il y en a partout, il en est de même un peu plus loin sur l'autre ondulation qui s'élève à 100 mètres plus haut. Jamais, je le crois, sol ne fut plus fouillé, parfois les tombes se touchent presque; j'en ai trouvé une située immédiatement au-dessus d'une autre dont le couvercle en formait le fond. C'est une importante et mystérieuse nécropole; quel est son secret?

La majeure partie des tombes est orientée O. E., les pieds à l'Orient.

Etablies d'une manière uniforme, elles se composent de larges plaques schisteuses garnissant les côtés et la tête, une quatrième plaque formant couvercle ; parfois elle est double, rarement il y en avait aux pieds. Sauf une, toutes celles que j'ai ouvertes étaient remplies de terre, mêlée de fragments de charbon de bois.

Toutes sont de grandes dimensions : $2^{m},40$ à $2^{m},20$ en moyenne, à l'exception des tombes des enfants ; elles ont rarement plus de $0^{m},59$ de large sur $0^{m},45$ à $0^{m},50$ de profondeur.

Quelques-unes renfermaient deux, trois et même cinq personnes.

Une tombe contenait deux squelettes, isolés dans le sens de la longueur par une plaque posée sur champ.

Les ossements sont en partie décomposés, sauf quelques gros os des jambes, des bras, du bassin et du crâne dont on retrouve des débris ; j'ai cependant pu mettre de côté deux crânes à peu près complets ; sur l'un, adhérait encore du côté du pariétal droit une touffe de cheveux noirs ; les dents étaient toutes en général bonnes et belles[1].

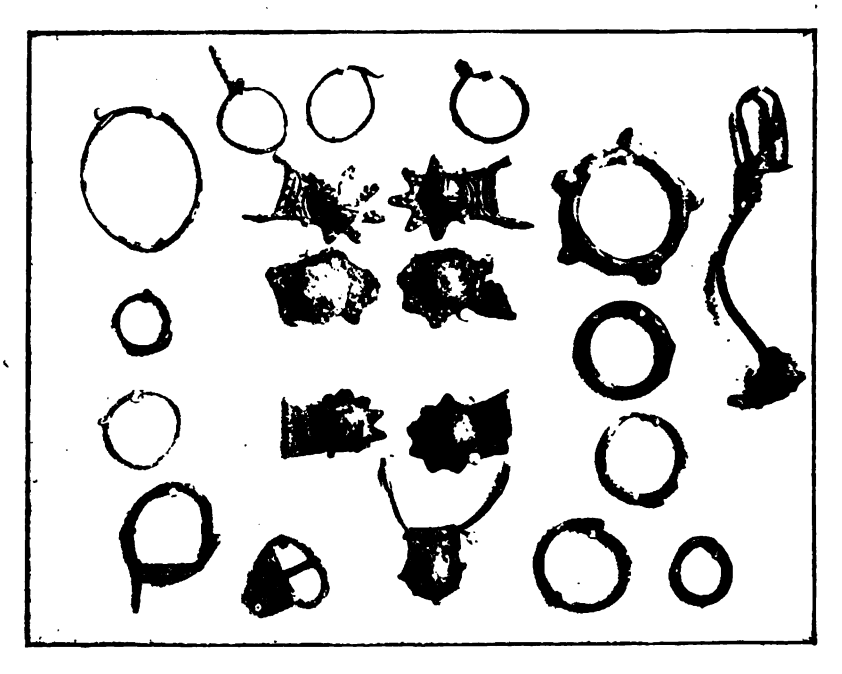
Dans deux tombes, j'ai trouvé les os du crâne anormalement placés près du bassin, elles n'avaient cependant pas été ouvertes, et contenaient quelques ornements de bronze.

Les morts avaient dû être ensevelis avec tous les bijoux qui leur avaient appartenu et leurs vêtements, car j'ai trouvé

1. Ces deux crânes se trouvent au Muséum à Paris, musée d'anthropologie. Ils ont été examinés par M. le professeur Hamy, qui a bien voulu me faire savoir que l'indice céphalique de l'un s'élève à 82 et sur l'autre à 81 et qu'ils appartiennent à la subdivision des sous-brachycéphales.

des fragments d'étoffe à travers lesquels passait l'aiguille d'une fibule, et chaque tombe contenait en général plusieurs paires de boucles d'oreilles, de colliers et de bracelets.

Dans un seul tombeau, je l'ai dit, parmi ceux qui ont été ouverts, je n'ai pas trouvé de terre, l'humidité y avait



Objets argent et bronze provenant des tombes de Komani.

été plus grande, les débris d'os qui s'y trouvaient encore n'étaient plus qu'une pâte.

Notre travail est à ce moment interrompu par l'entrée en scène d'une vieille femme échevelée, à peine vêtue, aux allures de sorcière ; brandissant sa quenouille, elle surgit brusquement d'un taillis voisin, d'où elle avait dû nous épier, et nous adresse, paraît-il, force imprécations, nous

reprochant de ne pas laisser les morts en repos ; les travailleurs étaient trop bien rétribués, ils se trouvaient sous le vent du mouton que je leur avais offert et qu'on rôtissait en plein air, les malédictions les laissent indifférents : « Toi aussi, la vieille, lui crient-ils, nous te déterrerons un jour. » Je ne veux pas m'en faire une ennemie, je lui dépêche le prêtre qui lui explique que ceux dont on trouble le repos étaient des païens ; elle assiste à l'ouverture d'une tombe, elle n'y voit ni croix ni chapelet, elle nous quitte en murmurant et s'évanouit dans le taillis.

Il est midi, l'heure du repos et du repas, je goûte un morceau du rôti albanais, fort bon ma foi, et l'abandonne ensuite aux montagnards qui, avec les doigts, ont vite fait de le dépecer ; je leur fais passer une boîte de sardines que j'avais ouverte, ils ne l'apprécient qu'à cause de l'huile qu'ils y trouvent, tous courent à leurs fusils et les huilent, consciencieusement. Des fruits exquis, figues et raisins, nous sont à ce moment apportés par une montagnarde, la femme de l'un de ceux qui ont intérêt à ne pas s'éloigner de moi, elle espère que je pourrai être utile à son mari ; elle a le droit d'être inquiète, le curé me conte son histoire, triste échantillon des mœurs terribles de ces contrées : son père a été tué, plus tard son fiancé ; successivement mariée trois fois, ses maris ont été tous tués dans des affaires de vengeance, celui qu'elle a aujourd'hui est également en sang ; je conçois ses craintes, et lui fais dire que je tâcherai d'intéresser le gouverneur général à cette affaire, puisque Sa Majesté le Sultan a récemment ordonné une pacification des sangs.

Pendant qu'on me conte cette tragique histoire, je vois mes travailleurs assis en rond, fumant gravement, alors

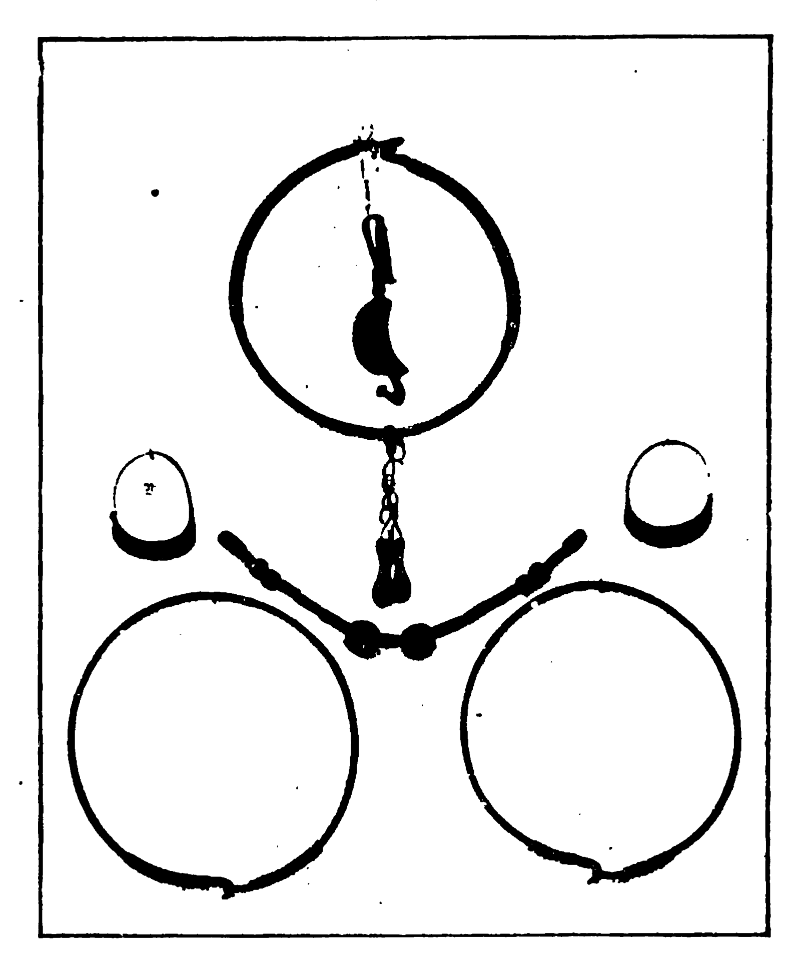
qu'un d'eux, debout, parle tourné vers le soleil qu'il semble attentivement regarder ; il examine une omoplate de mouton, c'est tout ce qu'il reste du rôti, et interprète ce qu'il voit; il affirme sérieusement qu'il y aura bientôt une mort dans la maison du propriétaire de l'animal; sans être devin, je pourrais, je le crois, avec sécurité faire la même prédiction. Ne



Colliers trouvés dans les tombes de Komani.

sont ils pas tous, à peu près, voués à perpétuité au massacre entre eux ? Il parle également d'une guerre prochaine de la Turquie? ne voulant pas faire de politique, je ne cherche pas à connaître quelle en sera l'issue. Je préfère penser qu'il y a peut être vingt-cinq ou trente siècles, dans ce même endroit, quand on y apportait ceux dont nous trouvons les funèbres débris, peut-être ses ancêtres, quelque repas

funéraire avait lieu à cette place ou bien quelque sacrifice, comme le donneraient à penser les débris de charbon



Objets trouvés dans les tombes de Komani.

mêlés à la terre de leurs sépultures et que peut-être alors aussi, on demandait aux os des animaux immolés et dévorés quel serait le sort réservé à ceux dont on se séparait.

En signe de réjouissance, pour que la fête soit complète, les hommes tirent à la cible. Aux premiers coups de feu, de différents endroits des vallées partent de longs appels; est-ce une rencontre ? ils répondent à leur façon et tranquillisent les gens qui sont dehors; ils ont, dans les montagnes, tout un système de télégraphie par cris, en très peu de temps ils arrivent ainsi à se réunir.

Je donne peu après l'ordre de reprendre le travail, la moisson est satisfaisante vu le peu de temps dont on disposait. J'ai pu réunir et offrir au Musée National de Saint-Germain les objets suivants :

14 grands cercles de cou en bronze.

400 perles de colliers, en verre irisé, verre de couleur, pâte de verre, cylindres en verre, terre cuite émaillée, etc.

8 bracelets en bronze.

38 boucles et anneaux d'oreilles en bronze et en argent

6 ornements d'anneaux d'oreilles en argent.

27 ornements en bronze.

10 bagues en bronze.

1 bague en argent avec intaille sur onyx.

17 fibules en bronze.

1 broche ronde en bronze avec ronds en verre transparent.

2 haches en fer.

1 large glaive en fer.

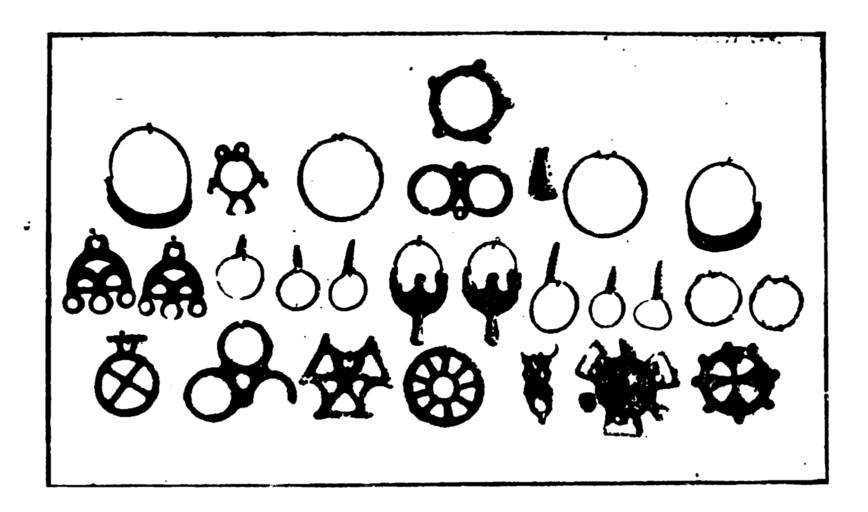
16 couteaux, pointes d'épieux, fibules, anneaux, briquets en fer.

A quel peuple ont-ils appartenu ? quels étaient ses mœurs, ses usages, sa religion, sa provenance ? tel est le mystérieux problème qui s'ébauche[1].

1. Beaucoup de ces objets ont une grande analogie avec ceux trouvés en Bosnie.

Au point de vue religieux, le seul vestige était l'anneau dont l'intaille sur onyx à deux couches représentait, grossièrement travaillée, une image de Mercure, debout à gauche avec son caducée.

Autre détail à noter, je n'ai trouvé aucun débris de poterie, aucune terre cuite, aucune monnaie, dans les tombeaux

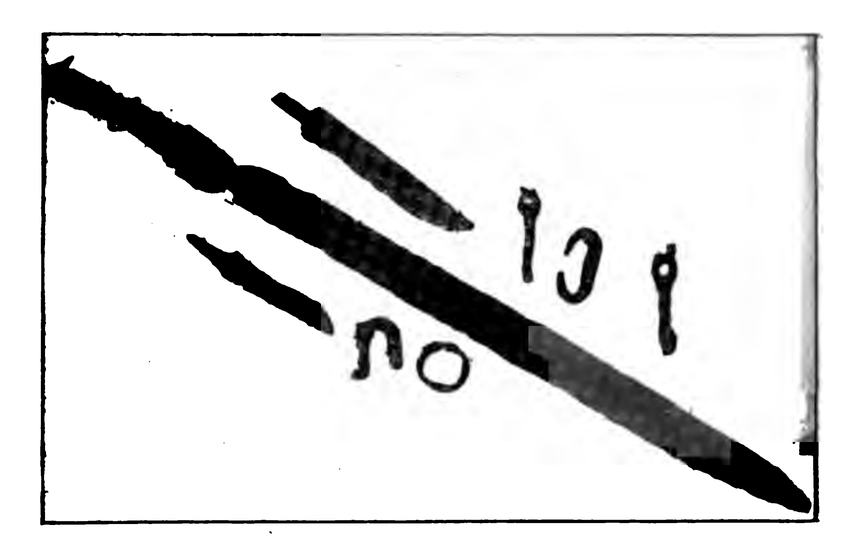


Boucles d'oreilles et objets divers en bronze trouvés dans les tombes de Komani.

ouverts en ma présence et les montagnards m'ont déclaré n'en avoir jamais trouvé dans les tombes qu'ils ouvraient eux-mêmes de temps à autre, dans l'espérance d'y trouver quelque trésor ou quelque objet de valeur.

Le soin de leur travail, la régularité, la similitude parfaite de ces sépulcres, leur grand nombre enfin, ne permettent guère de les attribuer à un peuple errant ou de passage ; cependant je n'ai pu trouver aucun vestige d'habitation, dans les environs ; à une hauteur de 70 mètres en

commençant l'ascension, j'ai bien relevé un tronçon de route empierrée que les montagnards m'ont dit être la route ancienne, qui devait conduire à la forteresse, mais on n'en retrouve aucune autre trace en s'élevant sur un parcours de plus de 300 mètres. Ces sortes de routes sont fréquentes dans ce pays, on les établit encore journel-



Glaive et objets en fer trouvés dans les tombes de Komani.

lement et elles ne diffèrent en rien du morceau que j'ai vu.

Quel était donc ce peuple, qui prenait un tel soin d'assurer le repos à ses morts, les ensevelissait avec tous les objets ou bijoux qui leur avaient appartenu et les transportait sur cette hauteur d'un accès si pénible?

Les bijoux en bronze étaient vraisemblablement travaillés par lui, mais ceux d'argent et surtout les perles et cylindres des colliers sont parfois d'une finesse qui contraste avec l'ornementation primitive et grossière des pre-

miers. Venaient-ils d'une autre contrée, ce qui est probable? les avaient-ils apportés dans leur émigration? où trouvaient-ils à se les procurer? La rareté des objets de fer est également, je le crois, un signe d'antiquité.

Qui sait si je n'étais pas en présence des restes d'une immigration pélasgique, l'absence d'inscriptions et de monnaies semblerait l'indiquer; les tombes sont établies comme celles que j'avais eu l'occasion de faire ouvrir à Samothrace, mais, dans la grande île, des plaques en terre cuite remplaçaient les grandes lames schisteuses; là aussi, les tombes étaient sur une colline élevée. Peu à peu, refoulés de la Grèce, ces mystérieux Pélasges, peut-être les ancêtres des Albanais, s'étaient, comme les vaincus, réfugiés dans les montagnes; n'ayant pas le désir ou la possibilité de s'y fixer, ils erraient dans ces forêts, avant de se risquer à descendre dans la plaine.

Un détail que je ne saurais omettre et qui semblerait confirmer l'opinion que les Albanais sont les descendants sinon des Pélasges, au moins de ceux dont j'ai retrouvé les restes, c'est la parfaite identité dans le costume des femmes des montagnes et surtout de cette tribu, de quelques ornements de cuivre qu'elles portent à leur ceinture et qu'on fabrique encore aujourd'hui au bazar de Scutari, avec un certain nombre de ceux que j'ai trouvés; la ressemblance est si parfaite qu'on pourrait croire qu'ils proviennent de ces tombeaux et qu'un usage constant les a privés de la belle patine verte qui les caractérise; mais ceux qu'on porte actuellement sont en cuivre jaune et non en bronze.

Il faut partir avec le regret de n'avoir pu rien relever de décisif; il faudrait continuer ce travail ébauché, retrouver autre part des tombes semblables afin de suivre cette popu-

lation dans sa marche; peut-être en exista-t-il dans la plaine qui furent défoncées par des chercheurs de trésors; celles que je laisse n'ont probablement dû leur conservation qu'à leur isolement, leur éloignement de toute voie de communication et aux difficultés que présente l'ascension.

Le soleil s'abaisse, ses rayons se glissent obliques dans ces fosses béantes et violées, saupoudrant d'or les débris qui restent encore de ceux qui ne devaient plus revoir la lumière; sa chaleur ne tardera pas en les séchant à transformer ces restants d'êtres en poussière que le vent et les pluies emporteront.

Le retour s'effectue assez rapidement, surtout dans les parties boisées; mes deux compagnons ne semblent pas désireux de s'attarder dans les fourrés, l'ombre s'y fait épaisse et je souhaite autant qu'eux, je l'avoue, atteindre les plateaux découverts; au passage je constate, comme en Mirditie, des pierres entassées entre les fourches des arbres, la même superstition les y place, me dit le curé. Il est trop tard pour aller jeter un regard sur les ruines de la chapelle de Saint-Théodore, la route n'est pas de celles qu'on peut faire dans l'obscurité. Il fait nuit quand nous atteignons la cure, heureux d'y prendre un peu de repos.

Le lendemain, retour à Schlako, après avoir traversé le torrent Palaï, à sec à cette époque de l'année. Une route déjà suivie se fait plus aisément, rien de nouveau ne vous y arrête; le seul imprévu qui nous attendait était une attaque de frelons qui se précipitent sur nous quand nous passons près d'un arbre dans lequel ils étaient établis; mon escorte s'enfuit à toutes jambes, mon drogman et moi sommes les victimes, lui au poignet et à la main; se jetant sur moi, quatre de ces vilaines bêtes attaquèrent une de mes oreilles qui

enfla subitement et me fit réellement souffrir pendant quelques heures, un emplâtre de boue me soulagea légèrement ; si ce petit accident m'était arrivé alors que je marchais vers l'arbre d'or, les montagnards y auraient certainement vu un avertissement du génie qu'ils y croient installé, je serais devenu légendaire.



Vue prise de la montagne des Sépulcres. Côté Est.

Arrivé sans autre incident à Schlako, je pensais y pouvoir jouir d'un repos aussi désiré que mérité, quand, à onze heures du soir, le bruit qu'on fait dans la chambre voisine me réveille, là se trouvaient le curé, mon drogman, mon cawass et quatre hommes, deux de ces derniers sont mes inséparables.

La servante de Don Miquel a entendu marcher dans la cour et vu deux hommes s'introduire dans le hangar,

peut-être ce sont ceux qui ont ces sangs à reprendre sur mes deux ombres et espèrent-ils, suivant l'usage, les tuer s'ils sortaient dans la cour et s'enfuir après ; la femme n'a pas perdu la tête, elle a fermé à clef la porte allant dans la cour et réveillé les hommes ; je trouve tout ce monde sur pied, fusil et revolver à la main ; la femme fait mine de sortir par une autre porte donnant sur le hangar, ceux qui s'y trouvent seront pris entre deux feux, ils n'attendent pas et détalent ; la nuit est noire, on ne perçoit que le bruit des cailloux qu'ils entraînent dans leur fuite.

Après cette alerte, tout rentre dans le calme, calme relatif, car à travers le plancher j'entends les chevaux qui ne cessent de manger ; de temps à autre un cochon grogne rageusement, un coq chante tous les quarts d'heure, filant des sons sans fin, semblant s'entêter à provoquer dans le voisinage une réponse qui ne vient pas; les rats font bombance dans les provisions qu'on a imprudemment laissé traîner dans ma chambre ; allumer une bougie les rendrait peut-être plus méfiants, mais aussitôt mouches et moustiques entonneraient une autre chanson, il faut en prendre son parti ; la patience est nécessaire en Albanie, la fatigue aidant, on finit par s'engourdir.

Le lendemain je reprends à cheval la route de Scutari, six heures de route dont quatre à pied cette fois ; retenu par les recherches, pressé par le temps, je n'ai pu voir tout ce que je m'étais promis de visiter avant d'entreprendre cette excursion. D'autres plus heureux, auxquels j'ai indiqué la voie, la complèteront avec plus de succès, je le désire, cependant elle n'est pas absolument infructueuse, ce qui me console de ce mécompte, et puis arrive-t-on toujours à ce qu'on désire ? Où vont tant de projets qu'on forme ?

XVIII

RELIGION

L'évêché catholique de Scutari n'a pas été à l'abri des événements qui ont si durement éprouvé cette contrée. La date exacte de sa création est inconnue. Le premier titulaire dont il soit fait mention est Bassus, dont le nom figure dans une lettre que le Pape saint Sirice adressait en 387 aux évêques de l'Illyrie.

Au IVe siècle, la Prévalitaine formait une province ecclésiastique comprenant les trois villes de Scutari, Dioclea et Drivasto, la première de ces villes avait le titre de métropole.

Le métropolitain de Scutari relevait au début du Primat de Salonique, vicaire du Saint-Père pour l'Illyrie orientale, mais quand au VIe siècle, l'empereur Justinien transporta à Ochrida la préfecture civile et ecclésiastique de l'Illyrie, Scutari releva du nouveau Primat.

Au IXe siècle, le concile de Delminium déclare Dioclea métropole, dont relève Scutari redevenu évêché.

Au Xe siècle, après la destruction de Dioclea, la métropole est transférée à Antivari.

En 1250, suivant Paganel, l'évêque d'Albanie se sépare de l'Église d'Orient.

On ne voit pas encore très nettement quelle a été la situation du clergé catholique, pendant le temps où l'Al-

banie supérieure faisait partie du royaume de Servie ; les princes serbes ne semblent pas s'être très franchement décidés sur la question du dogme auquel ils donneraient la préférence ; ballottés par les nécessités de leur politique, ils se tournaient alternativement vers Rome ou le Patriarchat de Byzance, exploitant de leur mieux la situation, acceptant les conseils et les présents qu'on leur adressait. C'est probablement à ces indécisions qu'il y a lieu d'attribuer l'attachement de cette population au rite latin.

A en croire Farlati, ce serait en 1288 que les Serbes auraient adhéré au rite grec, assertion confirmée par les historiens serbes, peut-être ces derniers ont-ils voulu se vieillir ; j'éprouve quelque peine à admettre que la pieuse reine Hélène, la fille d'un empereur latin, ait consenti à changer de religion et je crois encore que l'église des saints Serge et Bacchus, qu'elle avait reconstruite, était affectée au rite latin ; on a pu voir d'autre part que l'église de Rasci, Saint-Jean des Fougères, a relevé de Rome jusqu'au jour de la conquête musulmane, de même Sciassi, Dagnum, etc., qui ont leurs suites non interrompues d'évêques latins.

La plupart des églises de l'Albanie supérieure ont-elles été un moment affectées au culte oriental ? rien ne le donne à croire, la domination des Serbes devait être du reste de peu de durée et avec eux s'évanouissait le culte grec, si tant est qu'il eût été réellement et sérieusement installé dans la Guégarie[1].

La fidélité des Albanais à l'église romaine n'en avait pas été affaiblie, on a vu avec quelle énergie ils ont combattu pour elle.

1. D'après Farlati, si Wladislas au XIVe siècle a maltraité les catholiques, son successeur les aurait au contraire laissés relativement tranquilles.

En 1867, le Saint-Père Pie IX déclara de nouveau Scutari métropole de l'Albanie avec juridiction sur Antivari et les évêchés de Pulati, Zappa, Calmetti et la Mirditie dirigée par un abbé mitré.

Après la cession d'Antivari au Monténégro, Scutari fut de nouveau érigé en archevêché.

Le grand nombre d'églises disséminées dans la Haute-Albanie, les sanctuaires en ruines qu'on rencontre à chaque pas, sans parler de ceux si nombreux en ville ou dans les villages, qui ont été transformés en mosquées ou dont il ne reste que les emplacements, attestent l'intensité de la foi religieuse de cette population.

A en croire les historiens qui se sont occupés de l'Albanie, la fondation de l'église albanaise daterait du temps de Néron; la croyance de ces populations n'aurait pas été ébranlée par le schisme de Photius qui a si profondément bouleversé l'Orient, et la constance de leur attachement au rite latin aurait valu à leur pays le nom de Latinia, sous lequel il était désigné en 983 par l'empereur Constantin, dans une lettre adressée aux habitants de Raguse.

Les Albanais actuels ont peu ou plutôt pas changé encore; foi profonde, irraisonnée, ils sont catholiques de nom, surtout de pratique, j'allais dire de routine, sans avoir conscience de la sublimité de la religion qu'ils professent. Malgré leur vie si misérable, ils ne connaissent pas les affres du doute. La moindre insulte à leur religion est toujours immédiatement et cruellement punie par eux et fait parfois encore surgir entre musulmans et catholiques de sanglants conflits; ils observent strictement les grands jeûnes de l'église, font scrupuleusement maigre le vendredi et le samedi, souvent même le mercredi, sont couverts de

médailles[1], hommes et femmes portent tous sur eux leur chapelet, font de longs trajets pour venir en pèlerinage dans les églises, aux jours de fête de certains saints[2]; un voyageur qui dans les montagnes ne ferait pas maigre les jours consacrés, serait mal vu par eux et peut-être inquiété. Il n'y a pas un seul juif dans le pays.

La foi, surtout chez les montagnards, est farouche; il suffit d'entrer dans la cathédrale pour s'en convaincre, les fidèles sont accroupis à terre, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, chacun égrène avec recueillement son chapelet, Au moment de l'élévation, les cinq ou six mille personnes qui remplissent l'église frappent par trois fois la terre de leur front et, se relevant, se battent la poitrine prononçant à voix basse les mots « Pacha Zoté », « Seigneur » dont le murmure court dans cette foule comme un grondement douloureux et sinistre. Les montagnards restent en adoration, assis sur leurs talons, la paume des mains en l'air, le spectacle de cette extatique posture n'est pas sans grandeur, tant on la sent vraie. Certainement ils ne comprennent rien au drame sublime et touchant qui revit devant eux et en sortant de l'église où beaucoup sont entrés en armes, ils s'entre-tueront peut-être pour une cause ancienne et futile.

On comprend sans peine, dans ces conditions, combien est toute-puissante l'influence du prêtre dans ces contrées,

1. Pendant le mois de mai, il est d'usage de s'imposer des mortifications en l'honneur de la Vierge; beaucoup de femmes et même de dames albanaises sortent pieds nus pendant ce mois ou se privent des mets qui leur plaisent, de respirer le parfum des fleurs; de même, beaucoup d'hommes en ville à cette époque s'interdisent qui le café, qui le vin, qui le tabac.

2. Y compris les dimanches, les catholiques ont dans l'année à Scutari quatre-vingt-quatre jours de fêtes; si on y ajoute celles des églises environnantes et de leurs patrons, on arrive à une moyenne d'au moins cent cinquante jours de chômage dans une année!

ce n'est encore que sur elle qu'on pourrait compter pour adoucir peu à peu l'âpreté de ces caractères sauvages. Le pays a été si longtemps troublé, il est encore si peu ouvert aux étrangers, que le progrès n'a pu y pénétrer et que les religieux et le clergé auront encore de longues luttes à soutenir pour faire disparaître les superstitions, les préjugés et des usages parfois étranges.

Les montagnards sont très pauvres, les paysans de la plaine ne sont guère plus à leur aise et les ressources du clergé limitées.

Les Franciscains, qui depuis trois siècles environ ont succédé aux Dominicains qui avaient eux-mêmes remplacé les Bénédictins et dont l'ordre compte plusieurs martyrs[1] en Albanie, sont également peu fortunés et quelque peu entravés par la difficulté de parler la langue du pays; le service spirituel est fort pénible par suite de la dissémination des habitations dans les montagnes, qui rend impossible l'installation d'écoles; c'est à peine si on a le temps d'apprendre oralement aux enfants quelques prières et quelques notions de catéchisme afin de les préparer à leur première communion.

Le clergé indigène est peu nombreux et n'est pas plus riche ; il n'a pas de traitement fixe, presque pas de casuel; tous les actes du ministère étant gratuits en principe, les curés reçoivent le produit de la location ou du rendement des terres qui peuvent avoir été laissées à l'église, une certaine quantité de maïs que doit donner annuellement chaque

1. Ferdinand d'Abbisola et Jacques de Sarnano, empalés au XVIe siècle. Mgr Antoine de Daïci, évêque de Scutari, pendu en 1701. Antonio de Sorrendo, martyrisé et pendu en 1721. Un Père de la Société de Jésus a été également assassiné en 1889 par des musulmans fanatiques.

ménage, avec quelques litres de vin et d'eau-de-vie de marc ou leur contre-valeur.

Un Père de la société de Jésus, qui parcourt les montagnes en missionnaire, me disait avoir rencontré des individus ne se rappelant pas avoir communié, ne sachant s'ils avaient été baptisés; voyant entre ses mains le Christ sur la croix et interrogés par ce religieux, ils ne savaient si c'était saint Roch ou saint Nicolas, les deux saints les plus renommés dans le pays; cependant ils affirmaient être catholiques, observaient les jeûnes et portaient des chapelets.

Ce religieux, dont le zèle ardent n'est arrêté par aucun danger, aucune des privations ou des souffrances de la vie des montagnards, car depuis plusieurs années il vit comme eux, dormant sur la terre dans des cabanes sordides, passant des mois sans pain, se contentant pour nourriture de galettes de maïs, de haricots ou de châtaignes, a rendu et rend encore d'inappréciables services. Il a compris que c'était par la vue qu'il fallait agir sur l'imagination des populations sauvages qu'il voulait catéchiser, qu'afin de leur apprendre à distinguer le bien du mal, il ne suffisait pas de leur parler du ciel et de l'enfer, conceptions dont ils ne comprenaient pas la portée, il a voulu les leur faire voir. A cet effet, il s'est adressé à un jeune homme de Scutari par lequel il a fait peindre sur des toiles qu'il emporte avec lui, différents sujets propres à frapper l'esprit des fidèles qu'il visite dans ses tournées.

Les routes de la vie.

Il est besoin de peu d'explications, la porte est étroite, la route pénible, pour arriver au ciel en suivant les Francis-

cains, les Jésuites, les Stigmatines et les sœurs de charité d'Agram, les quatre ordres religieux actuellement installés dans le pays. Bien différente est l'autre voie, l'entrée en est large et attrayante, on s'y précipite en foule, elle descend par une pente insensible au milieu d'une ombreuse fraîcheur,



Les routes de la vie.

suivant un lac bordé de fleurs ; on y est sollicité par toutes sortes de plaisirs, la chasse, les festins en plein air, dont on voit à l'écart les réalistes conséquences, on y rencontre ensuite, il est vrai, les querelles meurtrières, les faux serments, les tziganes diseuses de sort, les voleurs de bestiaux, toute la sauvagerie albanaise enfin, aboutissant au feu infernal.

Le jugement dernier.

L'heure angoissante des grandes assises est arrivée, un montagnard albanais tiré de son cercueil est amené devant



Le jugement dernier.

son Juge ; la page de son compte au livre des bonnes œuvres est blanche, ainsi que le fait voir à regret son ange gardien ; son satanique créancier invoque au contraire ses

méfaits, bestiaux volés, assassinat. Lui sera-t-il tenu compte par le Tout-Miséricordieux, de l'état d'ignorance sauvage dans lequel il a vécu et de sa bestiale inconscience? rien ne l'indique, hélas! et peut-être n'en était-il pas besoin, la clémence étant un sentiment encore bien incompris parmi ces farouches.

Faux serment.

Dans beaucoup de circonstances de ces rudes existences, on a recours au serment sur l'Evangile ou sur la Croix, il



Faux serment.

s'en prononce souvent plus d'un par complaisance, et dont les conséquences terrestres peuvent être sérieuses; mais

elles seront autrement douloureuses pour les faux témoins à en juger par la diabolique opération pratiquée sur la langue du menteur sacrilège.

Le ménage irrégulier.

Dans les montagnes, l'usage voulait autrefois que le frère, même marié, prît également chez lui comme épouse, la



Le ménage irrégulier.

veuve de son frère; le cas est, paraît-il, aujourd'hui beaucoup plus rare chez les catholiques, grâce aux efforts des prêtres. Mais il arrive encore fréquemment, qu'un homme prenne ou achète à ses parents une seconde femme avec

laquelle il vit, sans avoir pu, naturellement, faire bénir par l'Eglise cette union à la turque; parfois aussi il prend femme sans appeler son curé, il fallait faire comprendre aux couples vivant si irrégulièrement le danger auquel ils s'exposaient en agissant ainsi.

Le châtiment frappera tous ceux qui ont prêté la main à ce genre d'union honteuse, le mari sera rôti et mangé par les esprits des ténèbres, le père qui a reçu de l'argent en échange de sa fille et le père qui a admis et conservé dans sa maison ce ménage hors mariage, serviront de landiers, et la femme étranglera elle-même son maître à la broche, tout en retenant son propre frère qui l'a contrainte à quitter la maison paternelle pour vivre si scandaleusement et qui ne tardera pas lui-même à prendre la place de son mari quand il sera cuit à point, et pour devenir également à son tour un régal de diables. Quant à la femme, sa condition de servitude est trop réelle encore, pour qu'on ait eu la pensée de la rendre responsable.

Cette multiplicité de peines et de tortures offusque au premier abord; la religion a dû se mettre au niveau de ceux qu'elle doit diriger, une seule petite toile cherche les humbles et les malheureux ayant eu la vraie foi, n'ayant pas désespéré, infirmes, aveugles, mères offrant leur enfant malade en implorant la miséricorde divine ; leur récompense n'est pas de ce monde, elle est d'une essence plus subtile et je doute un peu qu'elle soit comprise par ceux, si nombreux hélas, auxquels elle s'adresse.

Les compositions de Nicolas Hydromenos, ce jeune homme est d'origine hellénique, sont d'une naïveté qui n'est pas sans charme, c'est un primitif; elles ont le grand

mérite d'une absolue exactitude, au point de vue des costumes nationaux. Exhibées, expliquées et commentées après un sermon, elles constituent un incomparable moyen d'action ; tel individu qui a commis plus d'un meurtre, tremble et pleure, en voyant se dresser devant lui les conséquences futures de sa vie.

Les RR. PP. de la Société de Jésus ont en ville un séminaire renfermant une trentaine d'élèves destinés à entrer dans le clergé national, l'instruction qu'on y reçoit est suffisamment soignée ; indépendamment de l'albanais et du latin tous parlent et écrivent l'italien ; peu à peu certainement, la dispersion de ces prêtres dans les montagnes aura pour conséquence d'adoucir les mœurs. Le seul reproche, qu'on pourrait adresser aux RR. PP., est de les garder toujours à Scutari où ils font toutes les études qui précèdent leur ordination ; il eût été je le crois préférable, de les dépayser un peu, au moins durant quelques années, en leur faisant achever leurs études dans quelque maison de l'Ordre en Italie ; ils seraient restés moins Albanais et, à leur retour dans le pays, plus froissés de la sauvagerie de leurs ouailles, ils auraient probablement apporté plus d'énergie dans leurs efforts pour réformer des mœurs dont ils auraient perdu l'habitude et qui devraient leur inspirer une véritable horreur. Ce n'a jamais été sans surprise, que j'ai entendu des prêtres parler sans réprobation de ces questions de sang qui sont éternellement pendantes en Albanie et qu'ils semblaient considérer comme une chose naturelle.

En temps de Carême, les PP. Jésuites sont dans l'habitude d'organiser des tournées de missionnaires dans les montagnes, ils font les plus louables efforts, mènent la plus pénible existence pour porter la bonne parole et arriver à pacifier

les familles entre lesquelles existent des vendettas ; étant étrangers, ils sont plus écoutés que les membres du clergé indigène[1], *nemo propheta est in patriâ suâ*. Pendant la semaine sainte, ils se transportent dans les maisons, et elles sont nombreuses, où ils savent qu'il y a un sang à reprendre,



En attendant la procession dans la cour de la cathédrale.

c'est généralement le soir, quelquefois à la nuit qu'ils arrivent et frappent à la porte de la demeure de celui qui n'attend qu'une occasion propice pour se venger, c'est-à-dire assassiner. « Qui est là? » demande-t-on de l'intérieur. « C'est le Christ, ton Seigneur » répond le religieux qui

1. Dans les montagnes surtout, un étranger est toujours fort bien accueilli, on le consulte, on lui demande des remèdes, des opérations même, quelques curés, trop peu hélas, font un peu de médecine, mais les médicaments coûtent cher et il est difficile de se les procurer : j'emportais toujours dans mes excursions une pharmacie.

s'est fait escorter par des montagnards. On lui ouvre immédiatement, il entre le crucifix à la main, s'adressant à la famille réunie il lui parle de sa querelle, l'exhorte, la supplie souvent de pardonner pour l'amour de Celui dont il est le ministre, les montagnard sont la tête dure, la rancune vivace, souvent ils se refusent à une réconciliation, même devant la menace d'une expulsion de l'église, d'un refus de communion ; on réussit cependant, parfois : dans ce cas, les adversaires font le lendemain la paix en sa présence.

Ces religieux rendent, on le voit, d'inappréciables services et, sous ce rapport, il est permis de déplorer les entraves que plus d'un gouverneur général leur a opposées dans l'exercice d'un ministère aussi pénible que méritoire.

Rien ne peut donner une idée plus exacte de la toute puissance du clergé dans ce pays, qu'un fait survenu récemment. Un pauvre diable de petit commerçant catholique avait chassé sa femme ; il le devait, et, ne l'eût il pas fait, eût été méprisé de tous. Il avait pris pour compagne, avec l'assentiment de sa famille, une jeune fille de religion grecque. L'archevêque en ayant été informé, lui ordonna de se séparer de celle qu'il avait choisie, il s'y refusa. Le dimanche suivant, à la fin de la messe, il fut publiquement excommunié ; défense fut faite aux catholiques de se fournir chez lui, de lui parler ou de lui donner la main, sous menace d'être frappés de la même peine.

Ne pouvant plus gagner sa vie, évité par tous, le malheureux voulut aller s'établir à Antivari : on lui fit savoir que l'excommunication le suivait. Il resta à Scutari, et dut renvoyer sa compagne afin d'obtenir la levée de la peine dont il avait été frappé.

En 1896, l'archevêque avait décidé qu'une mission de dix jours aurait lieu à Scutari sous la direction des Pères de la Compagnie : deux fois par jour pour les femmes, deux fois par jour pour les hommes, les Pères firent des conférences dans la cathédrale, abordant dans leurs détails, souvent les plus délicats, l'existence des Albanais et de leurs intérieurs,



Procession dans la cour de la cathédrale à Scutari.

leur reprochant de se laisser pénétrer par le nouvel esprit, d'abandonner peu à peu leurs anciennes coutumes ; il y eut peut-être excès de zèle, il y a eu mécontentement chez les Scutarins et ce qui est plus, regrettable ironie, le prédicateur avait dépassé la mesure. Quand il s'est adressé aux montagnards qui avaient assisté à cette retraite, il trouva un terrain plus favorable, les menaçant, les terrorisant dans le

but de les amener à renoncer à leurs vengeances. Il parvint à assouplir ces rudes natures, et amena quelques-uns de ses farouches auditeurs à se jeter à genoux en criant « Pardon, Pardon », cri que répétait alors l'assistance. Trois montagnards qui, j'aime à le penser, étaient de bonne foi, fendent la foule, arrivent jusqu'à lui, et font serment qu'ils



Sortie de l'église.

renoncent à reprendre les sangs qui leur sont dus ; par trois fois, le prêtre les bénit, leur permet d'embrasser le Christ en croix qu'il leur présente. Quatre mille voix s'écrient alors, s'adressant aux montagnards : « que vos faces restent blanches » ce qui veut dire qu'ils ne devaient pas rougir de l'abandon de leur vengeance, renoncement qui, dans toute autre circonstance, serait considéré comme une lâcheté.

Presque tous les Albanais se signent, quand ils passent en vue d'une église ; les femmes s'arrêtent pour baiser pieuse-

ment les coins de l'édifice ; les femmes du peuple et les paysannes récitent en général leur chapelet quand elles cheminent dans les rues ou dans la campagne ; à ces chapelets est presque toujours accrochée une imitation, fondue chez les orfèvres de Scutari, de ces monnaies byzantines concaves, représentant l'empereur Romain IV avec la Vierge. Faite en cuivre argenté ou doré, cette monnaie est employée comme cuiller pour puiser et boire l'eau bénite en entrant dans l'église.

Dans le but d'entretenir l'esprit religieux, le clergé a provoqué la formation de confréries qui prennent part, les jours de fêtes religieuses, aux solennités et aux processions. Les sociétaires se rendent à l'église avec leurs bannières, leurs insignes et d'énormes cierges.

On ne compte pas moins à Scutari de 18 de ces confréries.

Notre-Dame de Bon Conseil.	Saint Laurent
Corpus Domini	Saint Marc
Pentecôte	Saint Étienne
Saints Pierre et Paul	Saint Jean-Baptiste
Ascension	Saint Antoine de Padoue
Sainte Trinité	Saint Nicolas
Sainte Croix	Sainte Marie-Magdeleine
Saints Philippe et Jacques	Saint Michel
Saint Joseph.	Saint Roch

Chacun des membres verse une cotisation annuelle de quarante centimes; à la mort de l'un d'entre eux, tous les membres sont tenus de verser quarante centimes dans la caisse. Cet argent est destiné à fournir des fonds de messes

pour les sociétaires après leur mort. Quelques-unes de ces sociétés sont relativement riches, car elles prêtent souvent de l'argent et le taux de l'intérêt est 10 p. 100.

Indépendamment de ces sociétés, il y en a encore trois autres ayant pour but de venir en aide aux indigents, aux malades, et de faire des dons aux églises qui ont besoin de réparations ; ces trois sociétés sont :

Saint Louis de Gonzague, sous la surveillance des PP. de la Société de Jésus.

Saint François d'Assise, dirigée par les Franciscains réformés.

La Madone du Rosaire, créée par les Franciscains Observantins.

XIX

SUPERSTITIONS ET LÉGENDES

Les Albanais musulmans croient aux esprits surnaturels. Les djins génies du mal à figures horribles, les péris fées bienfaisantes de la plus gracieuse apparence, se disputent, à l'envi, la satisfaction d'exercer leur pouvoir sur les hommes : Mahomet leur a consacré un chapitre dans son livre.

Cette croyance, habilement exploitée par les hodjas et les derviches, leur procure de grands profits. Ceux qui se croient tourmentés ou désirent obtenir une bienveillante protection, ont recours à leur intervention. Ils écrivent des versets du Coran sur des feuilles de papier découpées en forme de rubans ou pliées en triangle, et les vendent parfois fort cher, quand leur réputation est bien établie. Ces amulettes s'appellent nouscha. Il y a des nouschas qu'on doit porter sur soi, d'autres, qu'on doit avaler. Chaque maladie étant le présent malicieux d'un djin, on comprend combien est lucrative la confection de ces petits papiers, que demandent souvent même des fonctionnaires impériaux de rang élevé.

Musulmans et Chrétiens croient à l'esprit du mal, qu'ils appellent en turc Cheïtan, en albanais Drèk.

Ceux qui ont assassiné sont quelquefois après leur mort

emportés par le diable, qui entre dans leur corps et prend possession de leur personne. Ils errent alors dans les campagnes pendant la nuit, poussant de longs cris de douleur, gémissant et demandant pardon à la porte des familles dans lesquelles ils ont apporté le deuil. Parfois aussi, ils reviennent de l'autre monde vivre avec leur veuve; et l'enfant qu'elle met au monde, possède la précieuse faculté de distinguer les revenants. Quand, par leurs plaintes nocturnes, un de ces derniers trouble la tranquillité d'une maison, c'est à lui qu'on a recours; le zampir, tel est le nom qu'on lui donne, reconnaît au bout de peu de temps à quel fantôme il a affaire; il se rend le lendemain au cimetière, et désigne la fosse de celui qui, au lieu de se reposer tranquillement, incommode la contrée. Après l'avoir récompensé, on ouvre la tombe; on recouvre de chaux vive les restes qu'elle renfermait, et on peut être assuré qu'il ne reviendra plus.

Musulmans et chrétiens croient au mauvais œil; les premiers, pour en préserver leurs enfants, leur peignent entre les sourcils quelque signe rouge ou noir destiné à frapper le regard de ceux qui ont ce fatal pouvoir; de cette façon l'effet malfaisant se porte sur la marque qui a attiré l'attention du jettatore et n'a pas d'influence. Les perles en verre bleu turquoise sont très propres à conjurer le mauvais œil : on en met aussi aux chevaux, aux bœufs.

« Que tu meures subitement », disent souvent les musulmanes albanaises à une femme qu'elles rencontrent dans la rue et qu'elles trouvent belle. Cette singulière apostrophe n'implique aucune idée de jalousie, c'est, au contraire, un compliment; elles lui souhaitent de disparaître avant d'avoir vu commencer la ruine de sa beauté.

Malgré les efforts du clergé, les Albanais catholiques sont au moins aussi superstitieux que leurs frères musulmans ; ceux qui sont les plus instruits, relativement, vous affirmeront très sérieusement qu'on rencontre des individus possédés qui prévoient l'avenir et qui, bien que n'ayant reçu aucune instruction, parlent plusieurs langues dès que le diable s'est emparé d'eux.

Chaque maison, à Scutari, recèle, dit-on, un serpent, génie familier, qui vit caché dans le trou d'un des murs, qu'on n'aperçoit que rarement et qu'il ne faut pas tuer, quand par hasard on le rencontre.

On ne donne pas des œufs à couver, sans les avoir marqués d'une croix, de crainte qu'il n'en sorte quelque monstre.

Dans les étables, on place un vase avec de l'eau bénite, pour que la vache mette bas heureusement ; les musulmans albanais viennent parfois demander de l'eau bénite quand leur vache va vêler.

La plupart d'entre eux ont comme les chrétiens une confiance respectueuse en l'appui de saint Nicolas ; souvent, dans les montagnes surtout, ils allument un cierge le 6 décembre.

De même que chez les musulmans, les prêtres catholiques et ce n'est pas sans profit, donnent à leurs paroissiens des prières écrites par eux, que ceux-ci doivent porter sur eux, pour se garer du mauvais œil, éviter les maladies ou guérir ; souvent, quand ils sont malades, ils appellent le prêtre pour qu'il leur lise une prière, au-dessus de la tête.

Dans certains villages catholiques, me contait un prêtre, on ne fait jamais sortir un mort de la maison, par l'endroit où un mort de cette même maison a déjà passé ; le premier

mort passera par la porte, les autres morts par chaque fenêtre successivement. On croit que quand par toutes les portes ou fenêtres aura passé un mort, les survivants qui habitent la maison vivront fort longtemps.

A Scutari, quand meurt une femme mariée, la mère d'une fille à marier, si elle peut arriver à temps et tirer fortement le pied de la morte, la première et sans qu'on s'en aperçoive, a le plus de chances de faire épouser sa fille par le veuf.

Quand il y a deux décès assez rapprochés dans une famille catholique, ceux qui dans cette maison craignent de voir arriver leur tour, doivent avant l'enlèvement du second mort, se hâter de couper le cou à un coq. Quand a lieu la levée du corps, on frappe trois fois, avec le cercueil, le seuil de la porte, afin d'éviter le retour de la mort.

Quand une personne a été mordue par un chien, elle est infailliblement guérie si, pendant trois jours, on peut appliquer sur la plaie des poils arrachés à ce chien et qu'on a brûlés; si on peut se procurer ceux de l'extrémité de la queue, l'effet est encore plus sûr.

Les trésors cachés dans la terre ou dans les nombreuses églises en ruines qu'on rencontre en Albanie, ont tous leurs gardiens, bêtes noires et fantastiques, aux yeux enflammés qui se précipitent hors des ouvertures qu'on a pratiquées pour arriver aux richesses dont elles ont la garde; si dans cette recherche un prêtre ne vous accompagne pas, malheur alors à vous. D'autres fois, le ciel lui-même, en déchaînant d'effroyables tempêtes, vous rend les recherches impossibles.

Les trésors enfouis se reconnaissent à la sonorité du terrain dans lequel ils se trouvent; il y a des boules dont la

composition est un secret, qu'on doit lancer devant soi et qui ont la propriété de s'arrêter à l'endroit même où le trésor est enterré. Les descendants de ceux qui ont mis le trésor dans la terre peuvent seuls parvenir à s'en emparer, sans être inquiétés ; ils doivent néanmoins égorger un animal sur l'emplacement qu'ils se proposent de fouiller.

Musulmans et chrétiens albanais, malgré les dangers surnaturels auxquels ils croient s'exposer et les pénalités plus réelles qu'ils encourent si les autorités ont connaissance de leurs travaux, n'en sont pas moins sans cesse occupés à ces recherches. Comme elles doivent se faire de nuit pour avoir moins de chance d'être découvertes, ils attendent la pleine lune pour les entreprendre; les uns et les autres, après avoir prié, doivent travailler dans le plus grand silence, sans se mettre en colère.

Même dans la classe aisée de la population catholique de Scutari, il est peu de personnes qui osent mettre en doute les présages relevés de l'examen des os des moutons et des poulets : quand le sternum de ces derniers reste marqué de points rouges, il faut s'attendre à une guerre ; si on y découvre un trou, on aura à bref délai un mort dans la maison. Le chant de la poule dans certaines conditions, le craquement d'un meuble à certaines heures, sont également l'annonce d'un malheur imminent. Il existe naturellement des personnes particulièrement expertes dans l'art de ces interprétations et qui savent en tirer des profits plus certains que leurs prédictions.

Peu d'individus sont plus inquiétés que les pêcheurs du lac ou de la Boïana, obligés d'exercer leur pénible métier pendant la nuit ; c'est surtout à cette heure que le malin

aime à se mettre en chasse; très souvent les pauvres hères, en quête sur l'eau dans l'obscurité, ont le sentiment que le misérable tronc d'arbre creusé, dans lequel ils naviguent, devient de plus en plus lourd à manœuvrer, l'avant paraît vouloir s'enfoncer dans l'abîme, un poids énorme semble l'entraîner. Quelquefois ils parviennent à distinguer vers la proue, dans les ténèbres, une forme bizarre, condensation plus obscure encore que la nuit. Inutile de lui adresser la parole, l'étrange compagnon ne répond pas. De plus en plus pesante, l'embarcation gouverne mal, il faut pourtant se hâter, le poisson a disparu, il ne reste au pêcheur qu'une chance de salut. Il faut qu'il s'empresse de diriger son bateau vers le pont, pour passer dessous ; il y a toujours dans les ponts en bois des pièces formant la croix ; au moment où la barque sera sur le point de passer, son avant se relèvera, brusquement soulagé, car l'esprit des ténèbres aura disparu, mis en fuite.

Les sorcières ne sont pas rares dans les villages, la strega, — c'est le nom sous lequel on les désigne — pénètre dans le corps de ceux qu'elle veut tuer et ils meurent généralement dans le délai de quarante jours. Pendant mon séjour à Scutari, une femme de la tribu de Castrati fut accusée par des gens de sa montagne d'avoir, comme sorcière, causé la mort de différentes personnes de ce clan. Son mari, auquel on alla se plaindre, s'en empara et, l'ayant liée, la porta près d'un brasier, afin de lui faire avouer les actes de sorcellerie dont on l'accusait. Affolée par les atroces souffrances qu'elle ressentait et auxquelles on ne voulait mettre fin qu'après qu'elle aurait tout dit, la pauvre pseudo-sorcière, dont le pouvoir n'était pas assez grand pour lui permettre de s'échap-

per, finit par se reconnaître coupable des faits qui lui étaient reprochés, avoua qu'un montagnard, mort fort loin en exil, avait eu le cœur mangé par elle et qu'une de ses compagnes l'accompagnait parfois dans ses surnaturelles et nocturnes escapades. L'affaire fit grand bruit, la malheureuse avait été si cruellement brûlée qu'elle ne tarda pas à mourir. Sa compagne aurait peut-être eu le même sort, quand on eut l'heureuse idée de la porter ligotée à Scutari ; il fut un instant question d'une enquête du clergé, d'exorcisation, etc. Heureusement pour elle que le gouverneur général brusqua le dénouement en l'envoyant en exil dans l'Asie Mineure.

Les femmes attendront toujours l'époque de la nouvelle lune pour se teindre les cheveux ; le faire à une autre époque serait s'exposer à un insuccès.

Dgioôk! Dgioôk!

Après une journée de chasse assez pénible, j'étais, quelque peu las, revenu au village ; le soleil bien bas déjà, allait disparaître ; devant la porte de la chaumière où je devais passer la nuit, je regardais, assis sur une natte, le va-et-vient des paysannes achevant leur travail de bêtes actives. Aidées de leurs hommes, elles enfermaient les animaux, allaient en hâte à la source pour chercher de l'eau. Mon hôte fumait grave et respectueux non loin de moi et, craignant de troubler ma songerie, causait à voix basse avec mon drogman.

La nuit venait rapidement, dans l'atmosphère lourde de la poussière soulevée par les troupeaux qui rentraient, la vie s'éteignait peu à peu, quand une ombre rayant le ciel,

se posa sur le toit voisin; le bruit de son vol sembla un froissement de velours; silencieusement elle s'était plaquée là, traîtreusement, comme le malheur s'abat parfois sur l'homme, sans qu'il en ait eu le pressentiment. Sur l'arête de chaume, je voyais se profiler en plein ciel rougeâtre, un petit objet bossu qui ne tarda pas à pousser un lamentable appel « dgioôk ! dgioôk ! »

Pauvre fille, dit mon hôte à mi-voix. Ces deux mots éveillèrent ma curiosité, la commisération inspirée par le cri de l'oiseau nocturne, que j'avais reconnu, devait avoir sa légende; je ne m'étais pas trompé, mon drogman m'en fit la traduction.

Rosa, depuis la mort de ses parents, vivait seule avec son frère « Dgiók[1] » et, suivant la dure coutume qui ne permet pas aux jeunes filles catholiques de Scutari de sortir ou de se montrer en public, elle restait tristement enfermée dans sa chambre aux étroites fenêtres soupçonneusement grillées, ses journées s'écoulaient en tissant les étoffes qui devaient composer son trousseau. Au coucher du soleil, son frère revenait au logis, car il travaillait au bazar et apportait avec lui les provisions nécessaires à leur existence.

En vain, un soir elle l'attendit; tué à la suite d'une querelle, il ne devait plus revenir et l'aider; deux fois encore elle vit le soleil disparaître sans ramener l'absent ; sans ressources, ayant épuisé ses provisions, n'osant sortir, la jeune fille pria longtemps, invoquant la vierge et la suppliant de vouloir bien la changer en oiseau afin que, sans être reconnue, elle pût aller à

1. Jean.

la recherche de son cher absent. Sa prière fut exaucée.

Depuis lors, chaque soir elle sort ainsi, au coucher du soleil, elle erre inquiète, tristement et sans bruit appelant sans se décourager celui qu'elle ne reverra plus.

Plus d'une fois, durant ce court récit, retentit ce cri douloureux « Dgioôk ! Dgioôk ! » se prolongeant en plainte troublante ; avec la touchante ténacité de ceux qui ne peuvent croire à l'irrémédiable disparition de ce qui était leur bonheur et leur joie. L'oiseau appelant tristement, s'inclinait de temps à autre, paraissait chercher à percer les ténèbres, semblait attendre anxieusement une réponse qui ne lui arrivait pas, qui ne devait plus lui arriver ; s'envolant sans bruit, il se perdit dans le noir de la nuit, comme on se plonge dans le chagrin du souvenir.

J'entendis souvent encore, pendant cette nuit, son cri navré ; les morts ne reviennent pas, jamais plus, pauvre fille, c'est en vain qu'on les appelle désespérément dans cette horrible nuit où vous plonge la disparition de l'être chéri qui vous laisse égaré dans la vie.

La monnaie d'Hélène.

J'ai eu précédemment l'occasion de mentionner le nom de cette compatriote en parlant de Drivasto et de l'église des SS. Serge et Bachus. La pieuse fille du dernier empereur latin de Constantinople fut une des reines les plus célèbres de la Serbie et son biographe, l'archevêque Serbe Danilo, en a fait le plus grand éloge.

Sur la fin de sa vie, dit la légende populaire, elle résolut d'abandonner le monde et prit, dit-on, le voile dans l'église

de Saint-Nicolas[1] à Scutari; elle fit choix pour y vivre d'une grotte située près du lac, non loin du village de Dobroljani, dont les habitants qui exerçaient tous le métier de pêcheurs avaient promis d'apporter chaque jour un poisson, pour le repas de celle qui avait autrefois été leur souveraine. Ils étaient ainsi dignes de leur nom qui signifie « Bonnes gens. »

Fatigués probablement de cette obligation, ils ne portèrent plus le poisson à l'endroit où ils étaient dans l'habitude de le déposer; en vain, à plusieurs reprises, Hélène les appela, personne ne vint. « Que ce village s'appelle désor- « mais le village des sourds et que ses habitants ne puissent « plus prendre aucun poisson », s'écria la religieuse avec plus de vivacité que ne le comportait son habit.

Avisant ensuite un cheval dans un champ, elle l'enfourcha et prit la route d'Antivari, ville qu'elle avait, dit-on, reconstruite pendant sa régence.

En vain les villageois, pris de remords et s'étant aperçus de sa fuite, coururent après la religieuse, voulant la rejoindre pour la décider à revenir, lui criant qu'ils ne manqueraient plus dorénavant de lui apporter journellement son poisson, elle continuait sa course et, pour retarder ceux qui la poursuivaient de trop près, elle laissait de temps à autre tomber des petites pièces de monnaie qu'ils ramassaient et qui se transformaient immédiatement en pierres entre leurs mains ; elle put ainsi leur échapper.

1. En face de Scutari, au bord du lac, se trouvent les ruines de l'église de Saint-Nicolas. Les Slaves de Scutari ont leur cimetière à côté et avec les débris de l'église ont reconstruit une petite chapelle qui porte le même nom et ne renferme d'intéressant qu'une peinture représentant dans le genre byzantin une tête de Christ.

Le village qu'elle avait quitté s'appelle encore aujourd'hui Glouvido et ses habitants Glouvodoljani (les sourds) et non loin de là, à Limyana, village par où, dit-on, passa la religieuse, on rencontre en abondance de petites ammonites transformées en gypse, qui ont en effet la forme de petites monnaies rondes, translucides comme l'est le gypse et représentant les dessins de ces petits coquillages; les gens de cette contrée les appellent encore aujourd'hui la monnaie d'Hélène.

XX

CONCLUSION.

Admonere voluimus, non mordere,
prodesse, non lœdere (Erasmus).

Ce recueil d'impressions, la description des choses vues pendant mon séjour dans la Haute-Albanie, seraient je crois incomplets, si je quittais aussi brusquement cette population, en somme peu banale, sans parler de son avenir et de ses aspirations ou du moins de celles qu'on lui prête ou qu'on cherche à faire naître en elle. Le sujet est certainement délicat, principalement pour moi, qui, frappé par le plus cruel malheur pour un père, ai alors reçu de tous, Turcs, Albanais musulmans et chrétiens des témoignages de touchante et délicate sympathie ; je puis dire que j'ai rencontré en Albanie, dans cette douloureuse étape de ma vie, de bonnes âmes dont les attentions auraient été une consolation s'il en avait pu être à la perte que j'avais faite.

Si on en excepte l'époque où ils avaient un roi, encore étaient-ils englobés dans le royaume d'Illyrie, les Albanais ont de tout temps été sous une domination étrangère.

Après les Romains et la période du Bas Empire, ils eurent à supporter le joug des Serbes et des Vénitiens, il est peu probable que la domination de la Seigneurie leur ait été

moins cruelle et moins oppressive qu'elle ne l'était pour les autres contrées qu'elle a détenues[1], ils ne semblent cependant pas avoir conservé le souvenir de ces deux siècles d'occupation : était-ce prédestination à la servitude? rien n'indique non plus qu'ils aient tenté de s'en affranchir.

L'épopée de Scanderbeg, dont la vaillante résistance à l'invasion ottomane a séduit plus d'un écrivain souvent trop partial, est le seul moment de leur existence où ils aient eu une vie à eux; hormis ces quelques années glorieuses mais désastreuses, il n'est pas parlé d'eux; leur vie reste dans les ténèbres, ils n'ont plus d'histoire, pas même de tradition, cette histoire ordinaire des peuples, à peine quelques légendes, de plus en plus défigurées : la poésie ne pouvait éclore dans cette rude contrée. La nuit qui les enveloppe se fait profonde, on n'entrevoit ni les hommes ni les époques, les générations remplacent les générations sans laisser une trace de ce passage ; la vie d'un peuple est écrite sur son sol, on peut en parcourant l'Albanie reconstituer son passé : des églises et des forteresses, on ne trouve rien autre, on priait et on combattait; cette absence d'annales n'est cependant pas un indice de bonheur, loin de là; leurs vicissitudes restent ignorées ou du moins personne n'en a cure, une indifférence funeste pour eux, quelque peu méritée aussi, ne les comprend pas dans la nomenclature des peuples opprimés.

Ils semblent avoir erré au hasard dans l'histoire, sans but défini, courant le monde en qualité de mercenaires, servant

1. Les Vénitiens eurent le quart de l'empire et toutes les villes maritimes (Saint-Marc Girardin, Les origines de la question d'Orient, *Revue des Deux Mondes*, 1864).

indistinctement la croix ou le croïssant[1] en condottièri et avides d'aventures, devenant de précieux auxiliaires pour leurs maîtres temporaires; la guerre paraît avoir été leur vocation, elle exerçait et exerce encore sur eux une vraie séduction.

Les Albanais ont été jugés avec sévérité par les historiens qui dans l'antiquité se sont occupés d'eux. Phrantzès disait : « Les Albanais, ce peuple le plus pervers et le plus inutile du monde, passait d'un despote à l'autre, et reniait trois fois ses maîtres dans un même dimanche. »

Sans être aussi dur que l'illustre historien byzantin, un de mes prédécesseurs[2] les traite cependant avec une certaine âpreté. Leur vie si tourmentée n'est certainement pas une excuse à plusieurs de leurs défaillances, mais elle eût peut-être dû être prise en considération. Récemment encore, il a été dit d'eux :

« Les Albanais ont les vices et les qualités des peuples sauvages ; leurs rapports avec d'autres peuples et les exemples qu'ils en avaient sous les yeux, quelle que fût leur religion, étaient peu faits pour les améliorer. Les Grecs du Bas-Empire leur ont appris que la civilisation n'exclut pas la fourberie et l'avidité. Les Vénitiens, que le catholicisme n'empêche pas une république marchande de tout sacrifier à l'amour du gain. Les Croisés, que les passions violentes ne sont pas étrangères à ceux-là mêmes qui prennent les armes pour un motif religieux. Quant aux musulmans, leur

1. Balaban Pacha, Iakoub Pacha, qui servaient dans les armées impériales au temps de Scanderbeg, étaient Albanais ; plus récemment, Djem-Djaffer Pacha, le vaillant commandant de Silistrie, était Tosque (Voir également tables généalogiques).

2. HECQUARD. Histoire de l'Albanie.

fanatisme guerrier ne pouvait étonner des hommes habitués à mépriser la faiblesse. Forcés de lutter dans des conditions d'infériorité numérique, les Albanais ne rougissent pas d'employer la ruse[1] ».

Cette opinion, parmi toutes celles qui ont été émises sur les Guègues, me semble fort juste et explique encore aujourd'hui l'âme de ce petit peuple.

Comme tous les vaincus, ils se sont réfugiés dans leurs montagnes d'où ils avaient vu tant d'invasions passer à leurs pieds, et ils ont abandonné la plaine au vainqueur contre lequel, depuis quatre siècles, ils luttent sourdement.

Cette lutte prolongée, dont on trouverait encore aujourd'hui bien des preuves, explique en partie l'absence de civilisation de ce pays, comparé à d'autres provinces de l'Empire. Le progrès est surtout le résultat du concours de toutes les bonnes volontés et, il me faut avouer, que de part et d'autre, il n'y en a guère eu. De là, cette vie âpre et moyenâgeuse, où l'individu est privé de la sécurité qui encourage l'activité, aussi la situation des Albanais, bien qu'elle leur puisse être en partie imputée, est-elle digne de pitié tant elle est misérable. Les sentant peu sympathiques, hostiles je puis le dire, les autorités n'ont rien fait et ne font rien pour mettre un terme à ces meurtres par vengeance qui, ainsi que je l'ai fait voir, épuisent cette population ; d'aucuns affirment même, qu'ils ne sont pas trop mal vus, car ils empêchent les Albanais d'être unis, et, s'ils ne les encouragent pas ouvertement, les fonctionnaires albanais musulmans, chargés par le régime organique du pays de leur répression, en tirent de tels profits, qu'ils seraient ruinés si on ne se

1. Chopin.

tuait pas. Affaiblir les chrétiens, les désunir et en vivre, la combinaison n'est pas de celles qu'on peut négliger.

Absolument ignorants, isolés du contact étranger, les Albanais des montagnes sont moins sensibles à leur misère et n'en éprouvent aucune honte car, n'étant pas en mesure de comparer, ils ne peuvent désirer une meilleure existence.

Avant de trouver étrange leur fierté parfois excessive, il ne faut pas perdre de vue que seuls de tous les raïas, de races et de communions si multiples compris dans l'Empire, ils ont conservé le droit de rester armés. Ce privilège autrefois extraordinaire a certainement moins de prix aujourd'hui, mais il n'est cependant pas sans valeur, car il est la confirmation de l'accord intervenu entre leurs ancêtres et le Grand Seigneur, quand, renonçant à continuer la lutte, ils acceptèrent la domination ottomane. Ils ne sont actuellement soumis à aucun impôt, et leurs immunités sont à ce point étendues, que la régie des tabacs, établissement international, n'a pu être établie à Scutari et dans les montagnes. Leur sujétion est, on le voit, bien idéale ; elle se borne à fournir en temps de guerre des hommes dont la constante pratique des armes, la connaissance des montagnes, l'entraînement journalier, la bravoure, font d'excellents soldats irréguliers dans cette contrée ; en rase campagne, ils n'auraient aucune tenue. Le Padischah a donc sous la main une pépinière de défenseurs pour cette frontière sans cesse menacée de son Empire et ne se trouve pas dans la nécessité d'y maintenir le nombre des troupes qui, dans d'autres conditions, seraient nécessaires.

Cet avantage explique sa mansuétude pour cette population qui, de son côté, a le sentiment de son utilité et en abuse parfois, il faut le reconnaître.

Indépendamment de leurs qualités guerrières dont ils ont encore donné des preuves pendant la dernière guerre turco-grecque, les Albanais, surtout ceux du sud, ont prouvé qu'ils pouvaient rendre d'utiles services dans les fonctions civiles et ont fourni à l'empire une longue suite de grands vizirs et d'administrateurs distingués.

On estime à 100 000 environ le nombre des montagnards de la Haute-Albanie, 15 000 seulement appartiennent à la religion musulmane, tous les autres sont catholiques, mais la fatalité ne leur a laissé pour vivre que peu de terres cultivables dans leurs montagnes où ils étouffent.

Dans la plaine, presque exclusivement catholique, les habitants sont soumis à toutes les taxes du Tanzimat. Ils sont plus à leur aise que les montagnards, mais moins indépendants. Leur ignorance est la même. En dehors des impôts, ils ont encore à subir les razzias des montagnards Mirdites, incursions qui ne se terminent jamais sans conflits sanglants.

Dans la ville et ses environs, le nombre des chrétiens ne dépasse pas 12 000, au milieu de 40 000 musulmans armés, alors que ceux-là ne le sont pas, aussi la condition des premiers, courbés sous une servitude politique sans contrôle, qui dure depuis quatre siècles, est vraiment des plus misérables ; sans cesse avilis, les Scutarins catholiques ont pour la plupart perdu l'énergie guerrière qui distinguait leur race[1]. Cette plaie douloureuse de la domination semble ne plus être sensible chez eux; leur âme, sous ces jougs

1. « Ils ressemblent, ces chrétiens de la Turquie d'Europe, aux juifs de la Russie ; ils ont comme eux l'âpreté au gain, l'échine souple, la dissimulation. — « En Albanie » par Sierra, Paris 1897. » Il ne faut pas quand on veut juger les Albanais, perdre de vue, selon moi, qu'on se trouve ramené au xv[e] siècle (Note de l'auteur).

séculaires, s'est durillonnée de résignation et d'accoutumance; ils sont exemptés d'impôts, de service militaire, mais chaque famille est tenue au paiement annuel d'une somme de 30 piastres (6 fr.), argent destiné à l'entretien de quelques gendarmes; les Albanais musulmans ne paient rien, mais doivent le service en temps de guerre.

Les chrétiens n'ont pas de chefs pour les protéger; ils ont bien des délégués dans les conseils ou dans les tribunaux, mais ils sont *pro formâ*; aucun d'eux n'est en état de lire ce qu'on lui donne à signer, et n'oserait élever la moindre objection. Ils n'ont pour prendre leur défense que leurs prêtres; mais le haut clergé est de nationalité étrangère, ainsi que la plupart des religieux. Ils n'ont pas eu la bonne fortune d'avoir comme les Grecs, les Bulgares, les Arméniens, dans les autres parties de l'Empire, un clergé national et patriote. Ces clergés ont pu mériter une partie des accusations diri gées contre eux; mais ils n'en ont pas moins eu l'inappréciable qualité, et particulièrement le clergé grec, de maintenir vivace l'idée de patrie et de nationalité, de souffrir et de lutter pour elle: ils ont eu l'admirable persévérance d'en entretenir le sentiment, comme ils entretenaient les lampes dont la lueur vacillante éclairait leurs iconostases et dont la petite flamme ne doit jamais s'éteindre; ils y sont parvenus, en dépit des ouragans qui s'abattaient sur eux.

Dans la Haute-Albanie, le clergé et les religieux appartiennent encore en général à des ordres étrangers, la plupart italiens ou dalmates; recevant de l'étranger les subsides dont ils vivent, ils sont les protégés d'une puissance étrangère, enfin, leur patrie n'est pas de ce monde. Ils rendent néanmoins aux Albanais de réels services, dans la pénible situation où ils se trouvent placés, mais ils n'ont

pas l'âme albanaise. La Mirditie et quelques villages du diocèse de Scutari possèdent un clergé indigène, qui s'intitule clergé national, un peu trop haut peut-être, car cette dénomimation a éveillé bien des susceptibilités ombrageuses et créé plus d'une difficulté à ces prêtres, malgré leur pauvreté si dignement supportée, et le rôle intéressant qu'ils pourraient remplir, si on les soutenait.

L'Albanais a un attachement profond pour son pays, tant qu'il l'habite ; ce sentiment semble complètement disparaître, quand il réside à l'étranger, peut-être ne le voit-il plus qu'à travers le souvenir des misères qui l'ont contraint à le quitter ; chez les Albanais musulmans, cette indifférence a surtout pour cause l'influence d'une religion qui absorbe l'idée de patrie : je ne puis l'expliquer chez les Albanais catholiques de Scutari que par leur égoïsme commercial et, peut-être aussi, leur désespérance en l'avenir. A l'exception de quelques dons faits à la cathédrale, aucun des Albanais aisés de Scutari, ou de leurs compatriotes parfois fort riches qui vivent à l'étranger, n'a eu la généreuse ou patriotique pensée de laisser des fonds pour la création d'établissements pouvant aider à rapprocher leur pays de la civilisation. Il ne possède encore ni hôpitaux, ni écoles. Combien, sous ce rapport, ils sont loin de l'admirable et touchant patriotisme des Hellènes et des autres nationalités des Balkans. A qui leur reprocherait cette égoïste indifférence, ils répondraient que cet argent serait infailliblement en partie absorbé par les difficultés à aplanir pour obtenir l'autorisation de construire ; ils citeraient, à l'appui, plus d'un exemple terriblement probant ; mais, avec un peu de ténacité et d'adresse, ils pourraient, je le crois, réussir, s'ils le voulaient réellement.

D'où provient cette froide apathie des catholiques de Scutari ? De leur longue servitude, de leur instruction des plus rudimentaires, de leur mollesse, de leur absence de besoins, du bon marché de la vie. Quant aux montagnards, ils n'ont aucune idée, aucune aspiration, en dehors de la vie animale. A Scutari comme dans les montagnes, on se plaint parfois devant un étranger, mais, dans le fond, les uns et les autres ont encore, en général, la volonté de ne rien changer à ce qui est, toute innovation leur est odieuse, surtout quand ils croient qu'elle leur coûtera, ils l'ont bien montré à l'époque des réformes ; les montagnards catholiques ont alors fait cause commune avec les musulmans, pour les repousser [1].

Le gouvernement, de son côté, n'a rien fait pour améliorer la situation économique du pays et tâcher de s'attirer des sympathies qu'un peu, bien peu de bien-être et de tranquillité lui assurerait, mécontentement d'une part, indifférence de l'autre, les atomes crochus font défaut et le pays reste dans un état de barbarie incroyable pour celui qui ne l'a pas parcouru.

Sans trop de peine, et avec un peu d'argent, on pouvait rendre faciles les communications entre Scutari et la mer : la distance en plaine n'est que de 27 kilomètres, qu'il est parfois impossible de franchir, car il n'y a pas de route. J'ai dit les difficultés qui empêchaient les montagnards d'exploiter leurs forêts et leurs terres. Le gouvernement, en faisant des routes de pénétration, accordant des concessions de

1. Ils n'avaient pas, comme les Scutarins, l'excuse d'un long esclavage pour justifier leur attitude ; on leur avait fait croire qu'on allait mettre en vigueur une loi nouvelle, et qu'ils auraient des impôts à payer : cela a suffi.

moulins à vapeur [1], ou d'autres établissements industriels, amènerait un peu de civilisation; il n'ose passer outre à l'opposition systématique des beys, partisans résolus de ce qui a toujours été, adversaires d'un changement, hostiles à l'ouverture du pays aux étrangers, méprisant le commerce, redoutant de voir les raïas s'enrichir.

La situation des chrétiens est, on le voit, peu enviable. La force vitale du pays est dans les montagnes dont les habitants ont vécu libres, et en imposent aux musulmans. L'arbre de ce côté est encore vigoureux, mais la sève ne peut y circuler librement. Enclavés entre des pays pratiquant une autre religion et de races différentes, Montenegro et Grèce, populations dont ils n'ont rien à espérer, avec lesquelles ils ont toujours mal vécu, car le fanatisme religieux et les aspirations politiques ont créé entre eux une inimitié que le temps n'a pas affaiblie, alors que ces voisins ont eu et ont encore de puissants protecteurs, les Albanais sont absolument isolés, et peuvent avec raison penser que le malheur poursuit l'homme solitaire. Ils ont, en outre, l'infortune d'être eux-mêmes intérieurement déchirés par des hostilités religieuses d'autant plus vivaces, qu'ils sont de même race. musulmans, catholiques, orthodoxes parlant la même langue, ayant la même origine, sont des frères; mais des frères ennemis; aveuglés par des rancunes confessionnelles, ils ne comprennent pas tout le mal que leur a causé leur manque de cohésion ; ils n'ont donné aucune preuve

1. La farine destinée aux troupes vient de Salonique par San Giovanni di Medoa ; l'hiver il est souvent difficile de l'apporter en ville, parfois impossible durant plusieurs jours. Les Albanais ne mangent que du pain de maïs. Le pain blanc ou à peu près blanc, consommé par les quelques étrangers établis ou de passage, est fabriqué avec de la farine de Trieste.

d'esprit public, et consument leur énergie dans des luttes de vanité et de petites rancunes; ils sont cependant unis dans leur haine contre les Turcs qui, de leur côté, ne dissimulent guère leur mépris même pour les Albanais musulmans, qui leur ont pourtant rendu plus d'un service.

L'isolement dans lequel ont vécu les Albanais n'a cependant pas été si complet, qu'ils n'aient eu connaissance des progrès réalisés par les nations voisines, que d'heureuses circonstances politiques ont fait plus directement entrer dans la civilisation ; ils ont dû être conduits à se demander pour quelle raison, seule de tous les pays de l'Empire, leur contrée continue à rester abandonnée ; pourquoi aucune tentative n'est faite pour les mettre au niveau de leurs voisins, leur donner la sécurité, créer des débouchés à leurs produits ; ils n'ont pas voulu comprendre qu'ils en étaient en partie responsables, tous les torts ne sont pas du côté des autorités. Caractère, mœurs, langage, croyance, tout les sépare des autres peuples des Balkans ; ils n'ont avec eux aucune affinité : Herzégoviniens, Bosniaques, Serbes, Monténégrins parlent une même langue ; ils pourraient, à la rigueur, se réunir et formeraient un Etat. Les Albanais n'ont pas même cette perspective.

Quel pourrait être le sort des Albanais, si des événements qu'espèrent, peut-être imprudemment, les patriotes du dehors modifiaient la répartition de ces contrées en constant travail. Continueront-ils, comme l'affirment quelques-uns, à rester attachés à la fortune de Salonique? C'est une opinion que rien ne justifie ; pourront-ils, comme on cherche à le leur persuader, arriver à se constituer en un petit État qui s'ajouterait à la fédération balkanique rêvée par d'autres? C'est un songe assurément séduisant au moment de la poussée des

nationalités cherchant à se créer une place dans ce qu'on appelle le concert européen ; mais c'est une hypothèse dont la réalisation semble encore bien éloignée, et je n'aperçois pas trop la puissance désintéressée, ou intéressée, disposée à les aider, en acceptant, en échange de ses bons offices, cette monnaie fourrée qu'on appelle la reconnaissance.

Je ne crois pas qu'il y ait en Europe un peuple moins préparé à recevoir ce précieux, mais parfois dangereux présent, qu'on appelle la liberté, et que d'autres ont acheté au prix des plus nobles et des plus douloureux sacrifices.

Il est une troisième combinaison dont on ne parle pas, ce serait l'imprévu; mais n'est-ce pas ce qu'il y a encore de plus certain dans les affaires humaines? Six années de séjour, d'une observation constante, m'ont permis de connaître en partie l'Albanie et ses habitants ; de longues années s'écouleront encore, je le crois, avant qu'ils soient unis. Je n'oserais affirmer qu'un péril commun les rapprocherait. On se hait actuellement de vilayet à vilayet, de ville à ville, de montagne à montagne[1] ; il y a un travail constant : du côté de l'Epire par la Grèce ; dans la Haute-Albanie, l'Autriche-Hongrie et l'Italie, avec le Monténégro soutenu par la Russie, luttent d'influence. Dans d'autres régions, les Serbes, les Bulgares, les Roumains même, ont des émissaires chargés de justifier ou de créer des titres à des revendications; tous ces pays ont leur clientèle, ce qui démontre combien est superficiel, j'allais dire peu vrai, le bruit qu'on mène d'un éveil

1. Un Albanais musulman ne dira pas d'un Albanais catholique : « c'est un homme bon » (i adam) mais « c'est un homme bien » « guzel adam », un chrétien Albanais ne peut pas être bon à son avis. D'un étranger, il dira parfois « c'est un homme bon ». De même les catholiques tant qu'ils le peuvent n'achètent jamais rien chez un musulman.

du patriotisme albanais; on assure que, réunissant les quatre vilayets de Scutari, Janina, Monastir, Kossowo on pourrait former un groupe de 2 000 000 d'Albanais; mais qui oserait entreprendre de les administrer, dans l'état où ils se trouvent actuellement ? Ce serait tenter l'impossible : si on avait à s'occuper d'eux immédiatement, ce ne pourrait être, je le crains, que pour les partager.

Comparés aux raïas des autres contrées de l'Empire, les Albanais sont les plus favorisés, sans que cela soit beaucoup dire ; ne payant aucun impôt, n'étant pas soumis au service militaire, les chrétiens ont d'autant plus mauvaise grâce à se plaindre, que leur ignorance ne justifie pas leurs aspirations, ou du moins celles qu'on leur prête; en l'état actuel, incapables de se conduire, ils ne peuvent que changer de maître, et rien n'indique que, sous beaucoup de rapports, ils gagneraient au change. Le progrès est plus apparent que réel en Turquie. Le gouvernement ne peut donner suite aux promesses, dont il a, quelquefois imprudemment, été peu avare : les lois excellentes ne font pas défaut, mais les moyens de les appliquer. Ce que peuvent coûter les faveurs de fonctionnaires, parfois avides, n'atteint pas le chiffre des sommes qu'ils devraient acquitter en impôts sous un autre gouvernement, et l'espèce de ces employés tend du reste chaque jour à disparaître.

Dans ces conditions, les Albanais ne sauraient être trop circonspects, je le crois, dans la manifestation d'aspirations que rien actuellement ne justifie, et dont la réalisation brusque les trouverait absolument incapables de profiter. Ils n'ont pas, comme les Serbes ou les Grecs, le spectacle d'une partie d'entre eux déjà libres pour les encourager à demander leur liberté et les y aider. N'ayant pas de passé,

ils n'ont pas l'idée d'une résurrection ; ils ne peuvent, comme d'autres peuples, parler de régénération en invoquant le souvenir d'une ancienne indépendance ; malgré leur bravoure, ils ne se sont jamais appartenu ; leur cas hélas ! on le voit, n'est pas le même ; ils doivent se créer, travail peu aisé au milieu des compétitions ; ils semblent s'y essayer timidement : il a été parlé de comités s'occupant à l'étranger de l'unification de leur langue, de son épuration ; ils en sont encore au bégaiement : c'est l'enfance. Quand atteindront-ils leur majorité ? Personne n'oserait le dire : ce n'est pas, on le voit, l'œuvre d'un jour ; ils ont à grandir, à travailler, à lutter et à souffrir pour le progrès : c'est à cette condition seulement, qu'ils pourront s'acquérir la sympathie et prouver leur utilité.

Scutari, 1893-1899.

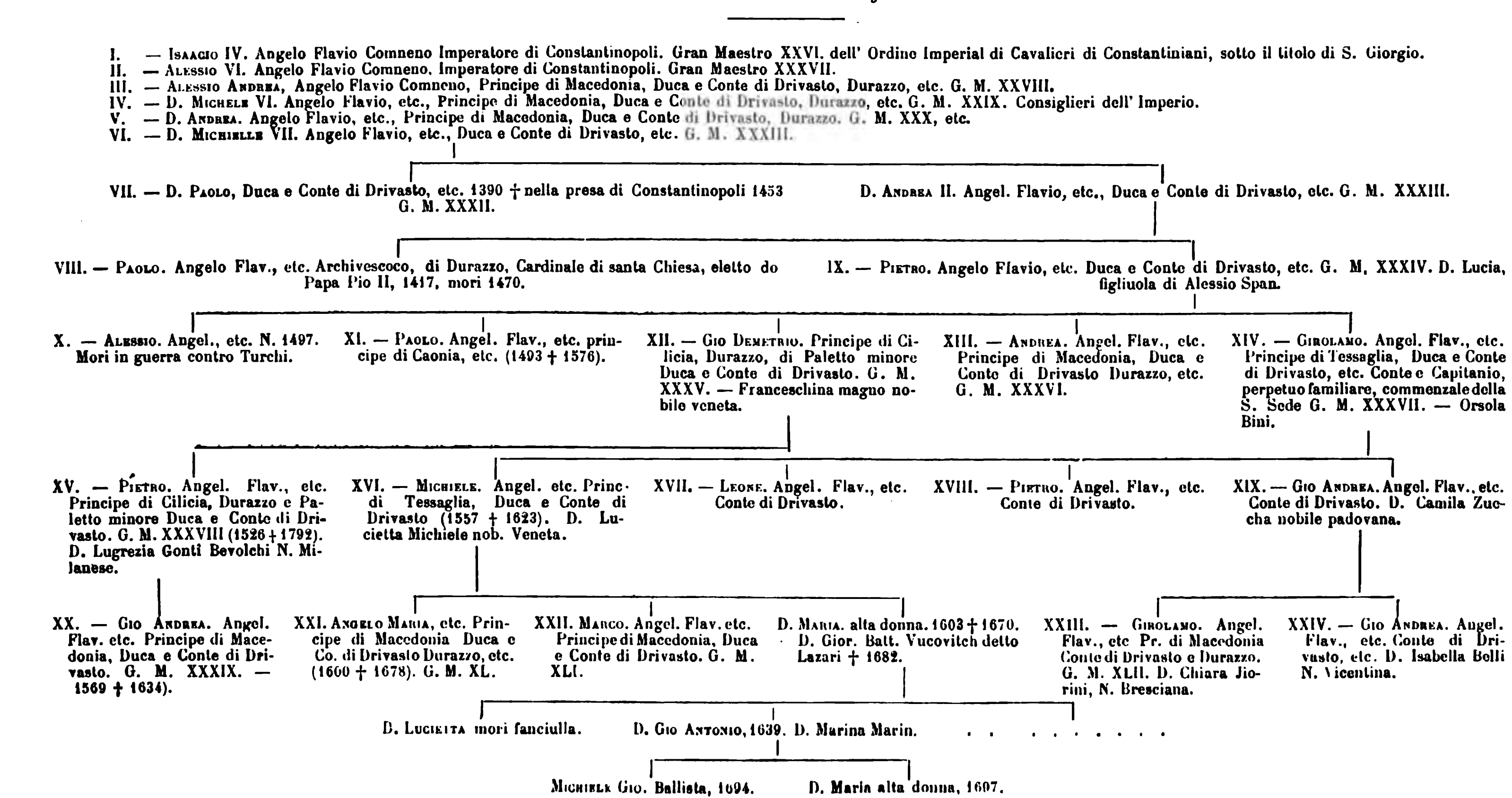
ANNEXES

NOTE

Les généalogies que je donne ici, à l'exception de celles des familles Toptan et des chefs de la Mirditie, sont extraites des *Chroniques greco-romanes inédites ou peu connues* publiées avec notes et tables généalogiques par Charles Hopf (Berlin, librairie Weidmann, 1873). En plus d'un point elles diffèrent entre elles et avec les informations que donnent d'autres écrivains, ainsi que je l'ai parfois signalé ; on n'est encore que très imparfaitement fixé sur l'histoire des familles de cette contrée.

COMTES DE DRIVASTO.

Albero geneologico dei Principi Angeli. Flav. Comneni, discendenti da gli Imperatori di Oriente, Gran Maestri dell' Ordine Equestre Imperiale Constantiniano, sotto il titolo de S. Giorgio.



FAMILLE DUKAGIN

Tanusius I. (Dux Ginus Tauusius). Seigneur de la Zadrima, de la Montagne Noire, de Pulati, de Sati (peut-être Sciassi), assassiné par les siens.

Ginno I. Recouvre ses domaines. Épouse la fille de Stefano Prograno di Calameri.

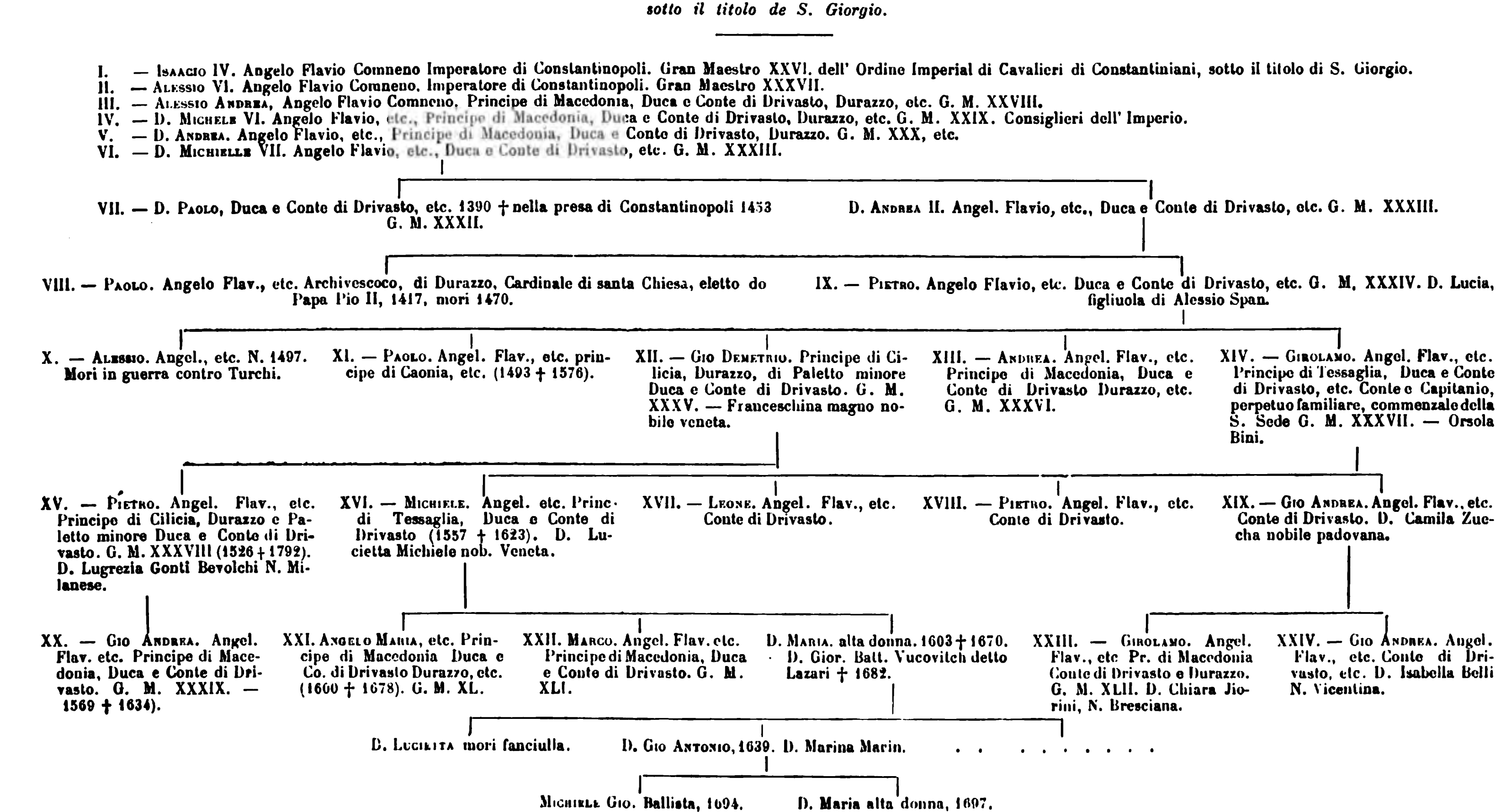
Progano I. Voïvode de Canina, 1368.

- Lesch I (Alexandre), Seigneur d'Alessio, mort avant 1393.
  - Progano II. 1393-1401, cède avec ses parents Alessio aux Vénitiens, 1393. Épouse en 1394 Voïsava Thopia.
    - Demetrio. Giovanni. Giovanni, Bartolomeo. Paolo.
      - Nicolo — Giovanni vécurent à Venise.
  - Giorgio I. Seigneur de Zadrima (Baladrina), Cacarici, (Jurikuci), 1393 † 1409.
    - Nicolo I. 1409-1448. mort avant 1454 (dit le vieux). Ep.: Anna Arianiti.
      - Draga 1454. † 1462 à Venise.
      - Paolo IV. 1454-1457 Se fait musulman, devient pacha.
    - Giorgio III. 1409 † avant 1462. Ep.: Elena Arianiti.
      - Nicolo III. 1462. Se fait musulman, 1510.
    - Tanussio IV. 1409-1438. Ep.: Despina Arianiti.
      - Fils (?). † jeune.
      - Teodora. Ep.: ?.
        - Jacopo.
  - Tanussio II. Seigneur de Fanti.
    - Giorgio II. Le Jeune.
      - Paolo III. Ep.: Comnena Arianiti.
        - Enfants : morts jeunes.
    - Paolo II. Seigneur de Buba, Salita Gurikuci, Levruscho, Buscina, par Giovanni Buschatti
      - Nicolo II. 1449-1479.
      - Lesch III, bâtard, 1444, occupe Dagno, 1456-1457. Zadrima, Chosati; Palazo Arinelli, Scoramani, S.Martino, 1458-1469, dépossédé par les Turcs après 1479. Ep.: Teodora Musachi veuve de Goisavo Balsà.
        - Stefano, se réfugie à Ancône. Ep.: Angela, fille d'Alessi Span.
          - Lesch. Ep.: Pantesilea, fille de Constantin Arianiti.
            - Nicolo.
            - Francesca.
            - Maria.
          - Paolo (?).
          - Nicolo (?).
          - Giorgio (?).
          - Vezza. Ep.: Giorgio Cuch.
            - 2 fils devenus musulmans. Ader Bey. Mohammed Bey.
        - Maria. Ep.: Giovanni Musachi.
        - Nicolo. Tué par les Turcs. Ep.: Yela, fille de Musachi Arianiti.
      - Giorgio IV. 1458-1468.
        - Progano (?)
      - Progano VI. dépossédé par ses frères, 1468.
        - Progano (?)
- Irène. Époux : Stradimir Balsà, † 1372.
- Paolo I. Seigneur d'Alessio, mort avant 1393.
  - Progano III, 1393-1407, se fit, croit-on, dominicain.
  - Tanussio III.
  - Andrea (Rasch). 1406-1410.
    - Lesch II. Seigneur de Burischan, Bengaret Bolchia en 1407.

Note : Farlati mentionne dans la liste des évêques de Sarda, un Stefan Dukagin en l'an 1444, que je ne vois pas sur cette table.

COMTES DE DRIVASTO.

Albero geneologico dei Principi Angeli. Flav. Comneni, discendenti da gli Imperatori di Oriente, Gran Maestri dell' Ordine Equestre Imperiale Constantiniano, sotto il titolo de S. Giorgio.



I. — Isaacio IV. Angelo Flavio Comneno Imperatore di Constantinopoli. Gran Maestro XXVI. dell' Ordine Imperial di Cavalieri di Constantiniani, sotto il titolo di S. Giorgio.
II. — Alessio VI. Angelo Flavio Comneno. Imperatore di Constantinopoli. Gran Maestro XXXVII.
III. — Alessio Andrea, Angelo Flavio Comneno, Principe di Macedonia, Duca e Conte di Drivasto, Durazzo, etc. G. M. XXVIII.
IV. — D. Michele VI. Angelo Flavio, etc., Principe di Macedonia, Duca e Conte di Drivasto, Durazzo, etc. G. M. XXIX. Consiglieri dell' Imperio.
V. — D. Andrea. Angelo Flavio, etc., Principe di Macedonia, Duca e Conte di Drivasto, Durazzo. G. M. XXX, etc.
VI. — D. Michielle VII. Angelo Flavio, etc., Duca e Conte di Drivasto, etc. G. M. XXXIII.

VII. — D. Paolo, Duca e Conte di Drivasto, etc. 1390 † nella presa di Constantinopoli 1453 G. M. XXXII.

D. Andrea II. Angel. Flavio, etc., Duca e Conte di Drivasto, etc. G. M. XXXIII.

VIII. — Paolo. Angelo Flav., etc. Archivescoco, di Durazzo, Cardinale di santa Chiesa, eletto do Papa Pio II, 1417, mori 1470.

IX. — Pietro. Angelo Flavio, etc. Duca e Conte di Drivasto, etc. G. M, XXXIV. D. Lucia, figliuola di Alessio Span.

X. — Alessio. Angel., etc. N. 1497. Mori in guerra contro Turchi.

XI. — Paolo. Angel. Flav., etc. principe di Caonia, etc. (1493 † 1576).

XII. — Gio Demetrio. Principe di Cilicia, Durazzo, di Paletto minore Duca e Conte di Drivasto. G. M. XXXV. — Franceschina magno nobile veneta.

XIII. — Andrea. Angel. Flav., etc. Principe di Macedonia, Duca e Conte di Drivasto Durazzo, etc. G. M. XXXVI.

XIV. — Girolamo. Angel. Flav., etc. Principe di Tessaglia, Duca e Conte di Drivasto, etc. Conte e Capitanio, perpetuo familiare, commenzale della S. Sede G. M. XXXVII. — Orsola Bini.

XV. — Pietro. Angel. Flav., etc. Principe di Cilicia, Durazzo e Paletto minore Duca e Conte di Drivasto. G. M. XXXVIII (1526 † 1792). D. Lugrezia Gonti Bevolchi N. Milanese.

XVI. — Michiele. Angel. etc. Princ. di Tessaglia, Duca e Conte di Drivasto (1557 † 1623). D. Lucietta Michiele nob. Veneta.

XVII. — Leone. Angel. Flav., etc. Conte di Drivasto.

XVIII. — Pietro. Angel. Flav., etc. Conte di Drivasto.

XIX. — Gio Andrea. Angel. Flav., etc. Conte di Drivasto. D. Camila Zuccha nobile padovana.

XX. — Gio Andrea. Angel. Flav. etc. Principe di Macedonia, Duca e Conte di Drivasto. G. M. XXXIX. — 1569 † 1634).

XXI. Angelo Maria, etc. Principe di Macedonia Duca e Co. di Drivasto Durazzo, etc. (1600 † 1678). G. M. XL.

XXII. Marco. Angel. Flav. etc. Principe di Macedonia, Duca e Conte di Drivasto. G. M. XLI.

D. Maria. alta donna. 1603 † 1670. D. Gior. Batt. Vucovitch detto Lazari † 1682.

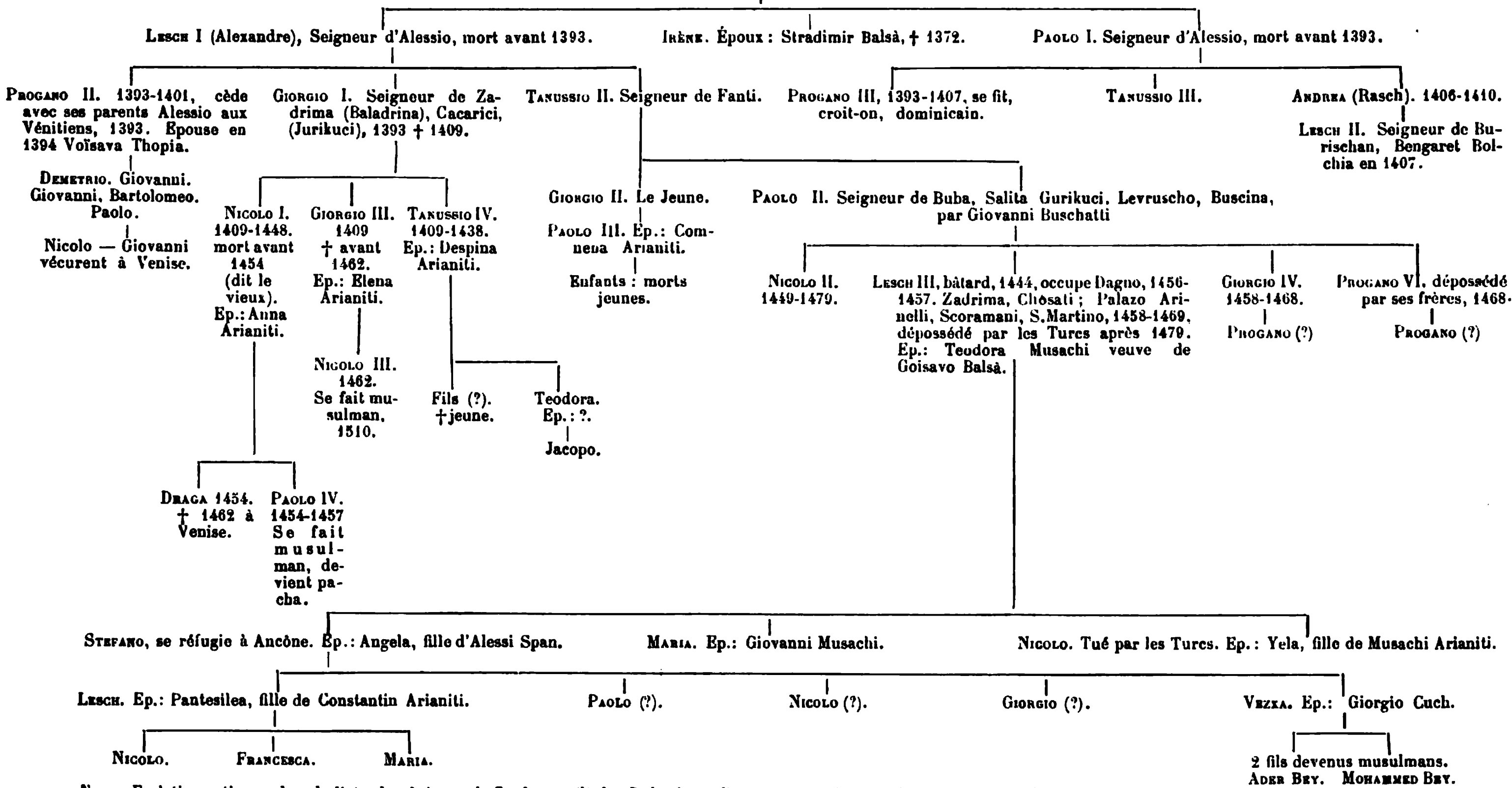
XXIII. — Girolamo. Angel. Flav., etc. Pr. di Macedonia Conte di Drivasto e Durazzo. G. M. XLII. D. Chiara Jiorini, N. Bresciana.

XXIV. — Gio Andrea. Angel. Flav., etc. Conte di Drivasto, etc. D. Isabella Belli N. Vicentina.

D. Lucietta mori fanciulla. D. Gio Antonio, 1639. D. Marina Marin. . . . .

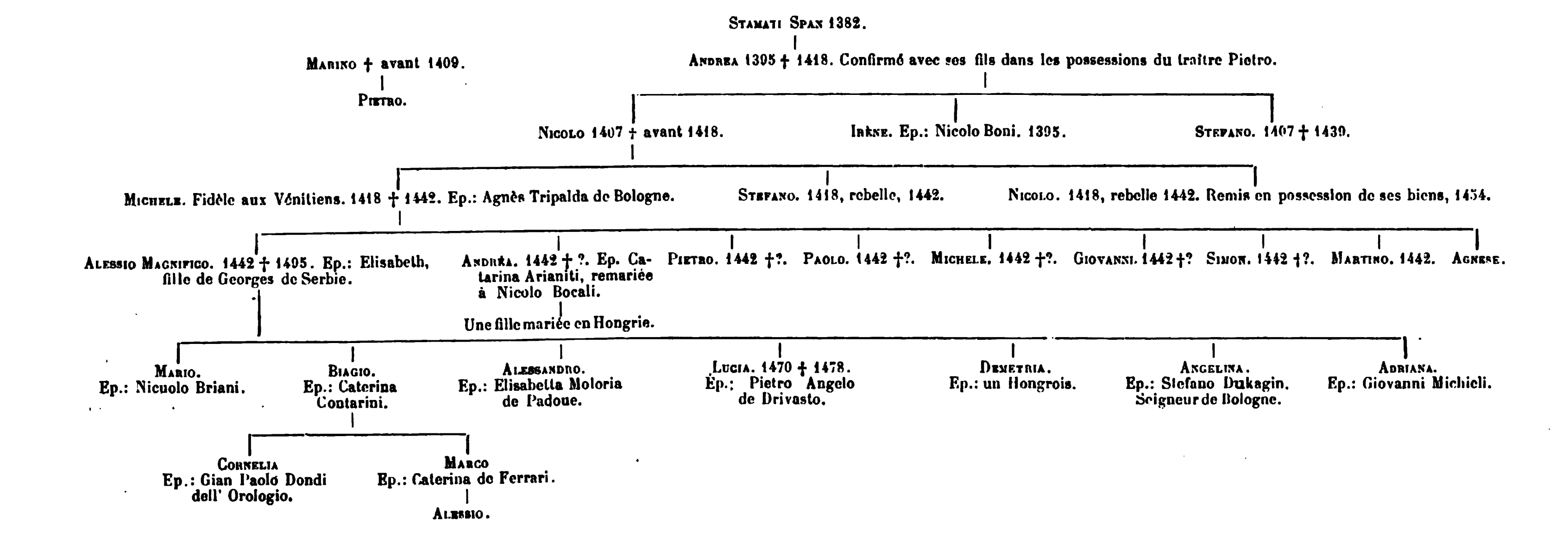
Michiele Gio. Battista, 1694. D. Maria alta donna, 1697.

FAMILLE DUKAGIN



Note : Farlati mentionne dans la liste des évêques de Sarda, un Stefan Dukagin en l'an 1444, que je ne vois pas sur cette table.

FAMILLE DES SPAN. — GRANDS FEUDATAIRES DE DRIVASTO.



FAMILLE DES BALSA DE CEDDA (ou ZETTA).

I. — Balsa I. Barinii Bivolicii, parent des Zaccaria de Badua, Satrape serbe de la Cedda inférieure et de la Sclavonie maritime, ex-seigneur de la Molda avec les Bua. 1357 † 1362.

II. — Balsa II. Balsii, Seigneur avec ses frères de Cedda, Scodra, Antivari, Cattaro, Sebenico, Traù, prend Canina et Vallona aux Girii, tient Durazzo. tué à Saura, en 1385. Epouse : Canina Musachi, dame de Canina Vallona, Chimara, Parga et Sasno. † 1396.

Regina. Dame de Vallona, Canina, 1396. dépossédée par les Turcs en 1420. Epouse : 1394, Mircè (Marco, Marchiso Musachi le Paléologue, Satrape serbe, Seigneur de Canina, Vallona, Chimara et Bérat. † en 1414.

Voisava (Catherina). † 1388. Epoux : Carlo Thopia, Seigneur de Durazzo.

II. — Stradimir. 1362 † 1372. Première épouse : Irène, fille de Paolo Dukagin. Deuxième épouse : Militza, fille du roi de Serbie Vukaschin.

III. — Giorgio II. Co-Seigneur de Cedda, dépossédé par Balsa II, 1379. Seigneur de Cedda, 1385-1400, cède Scodra, Drivasto aux Vénitiens, en 1396, † 1404. Epouse : Hélene, fille du roi de Serbie, Lazare.

IV. — Balsa III. Stradimir. 1404 † 1422. En 1409, cède ses droits aux Vénitiens. Epouse : Maria Thopia, 1415, qui devient plus tard la maîtresse d'Antonio Giustiniani, condamné en 1427.

Goyko. † jeune.

Ivanic. Comte de Cettinje, 1416. † jeune.

Fille. ?. Epoux : Radu Senkoï. 1391-1399.

Alba. — Epoux : Giorgio Golem Arianiti.

II. Giorgio I. 1362 † 1379. Epouse : Theodora, fille de Twarko Deanovici.

Giorgio Balsa (bâtard). Epouse : . . . . 1392-1411.

Stefano (Strezio). Seigneur de Balsa. 1417-1421. Epouse : Vlaïca, fille de Giovanni Castriota.

Giovanni Goysavo. Dépossédé par Iskender Bey. Epouse : Theodora Misachi, remariée plus tard à Lesch III Dukagin.

Goyko. Tient la Mysia entre Alessio et Croïa, dépossédé par Iskender Bey, et envoyé à Naples. Epouse : Comita Arianiti.

Deux fils morts en Hongrie.

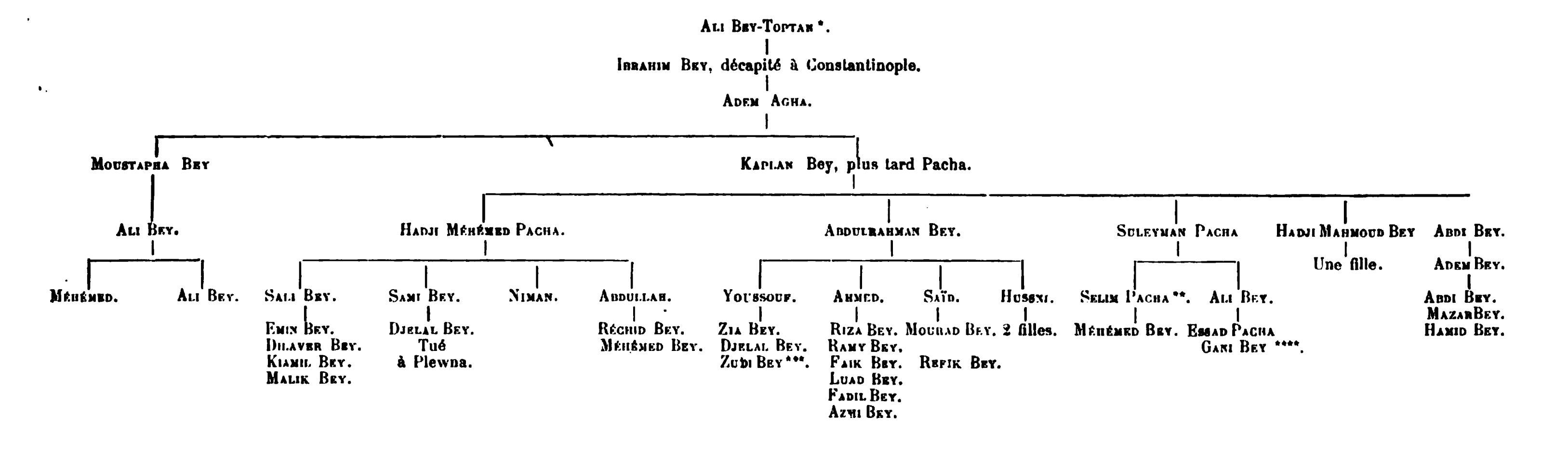
Maria de Balsa. Epoux : Giacopo Alfonso Ferrillo, Comte de Muro, 1483.

Béatrice. Epoux : Ferrante Orsini, duc de Gravina. † 6/12/1549.

Isabella. Epoux : Luigi Gemaldo, Comte de Conza, 1545 ; Prince de Venosa, 1561 † 7/5/1584.

Note : d'après Biemmi, page 289, un Balsa était capitaine des gardes de Scanderbeg.

FAMILLE TOPTAN KAPLAN



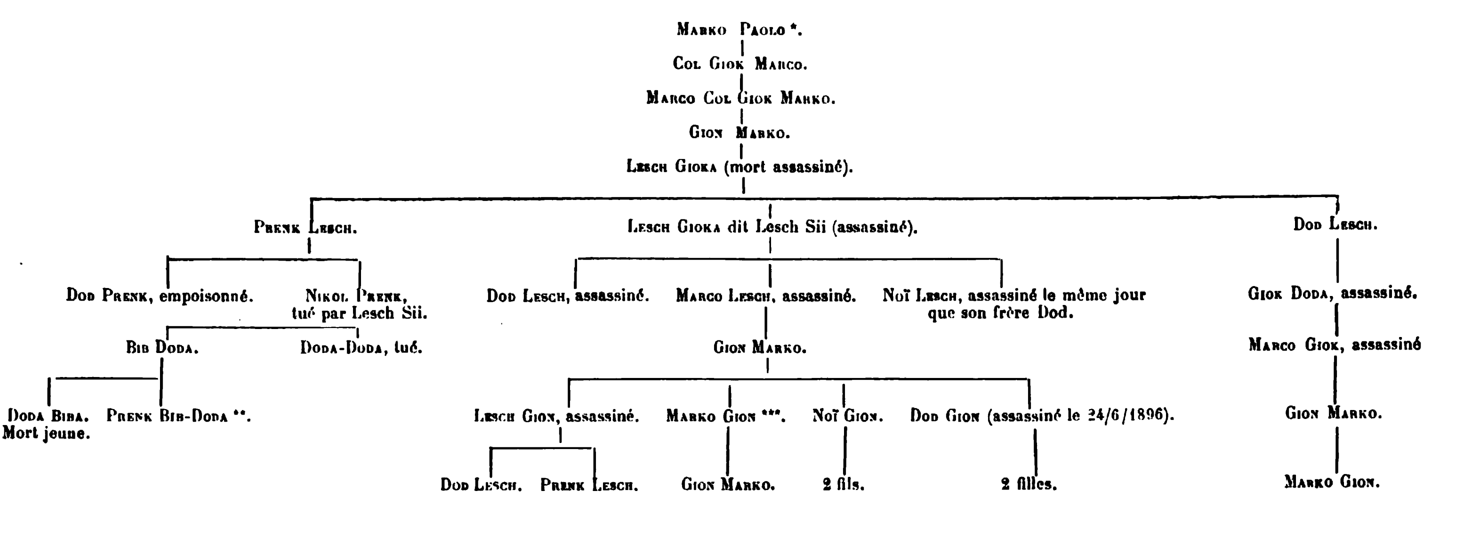
* Serait un enfant de Mamiza Castriota et de Carlo Musacihi Thopia. (Hopf n'en fait pas mention dans ses chroniques greco-romaines.

** Mort en 1897.

*** Tué le 29 octobre 1898.

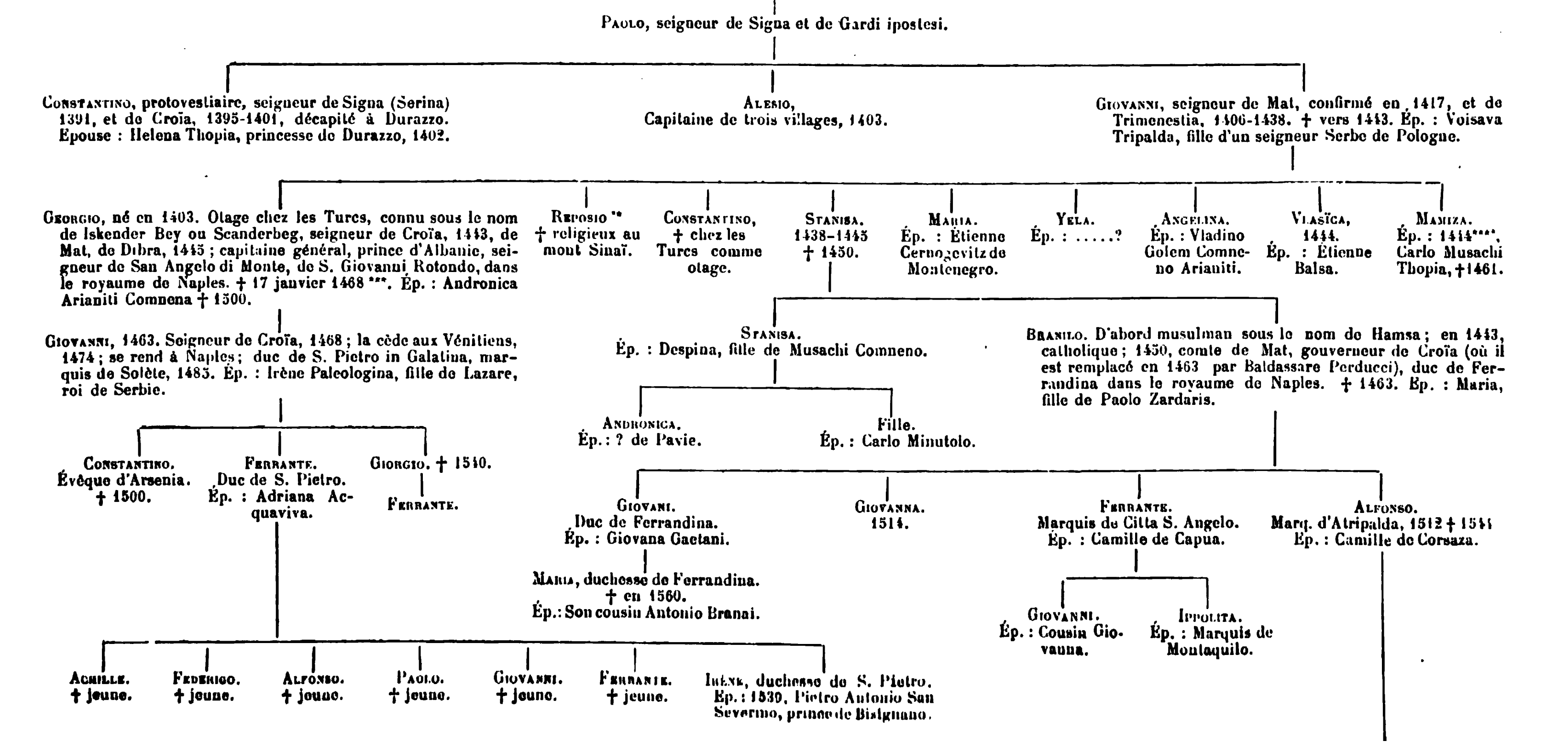
**** Assassiné à Constantinople en 1899.

GÉNÉALOGIE DE LA FAMILLE DES CHEFS DE LA MIRDITIE.

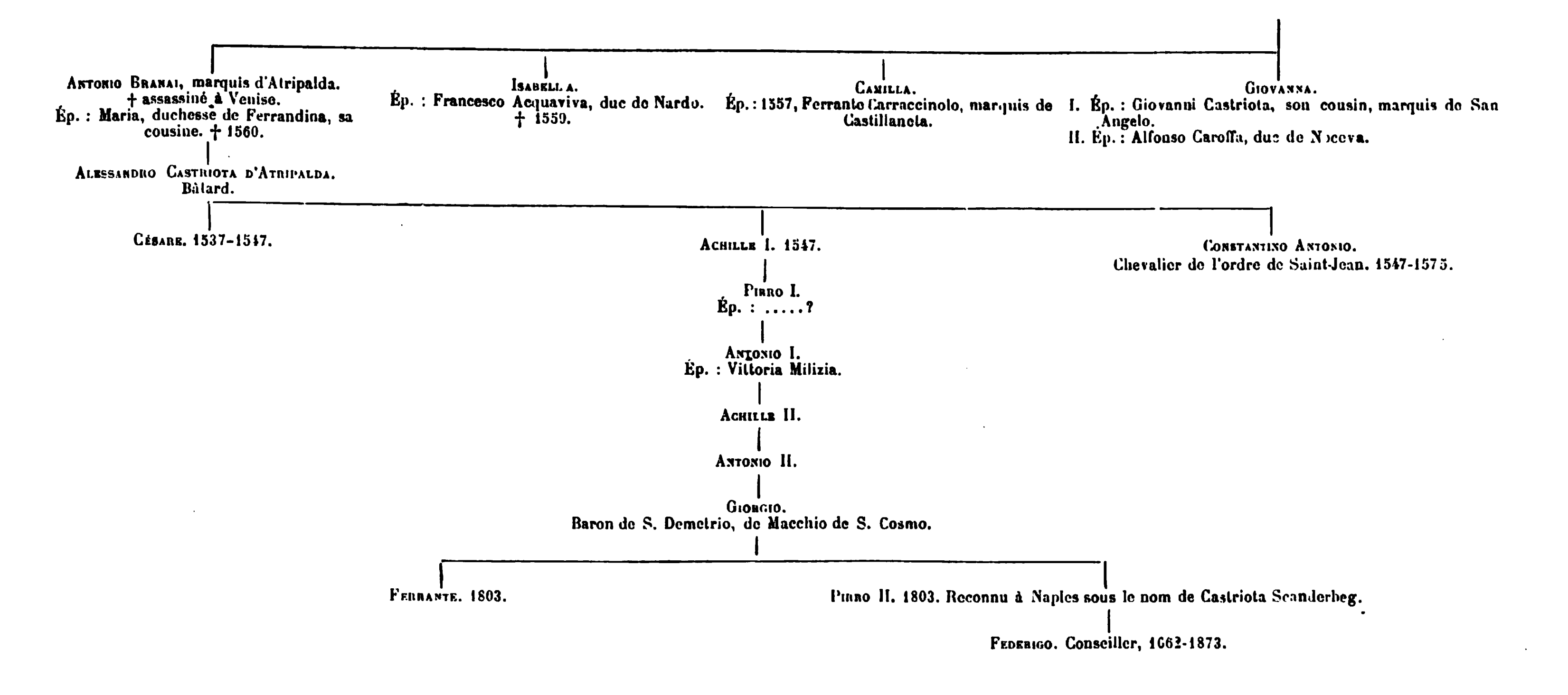


* Serait, d'après la tradition, de la famille des chefs mirdites, un fils de Paolo Dukagin. fils de Stefano (Hopf semble avoir perdu sa trace). A en croire une légende rapportée par Hecquard, ce Stefano serait ce prince qui aurait passé le reste de sa vie dans une grotte, près de l'église de la Madone de Dagnum.
** Exilé à Castamouni (Asie Mineure), depuis 1883.
*** Exilé à Mossoul, octobre 1897.
L'auteur des *Researches in the Higlands of Turkey*, page 288, sans chercher à le prouver, fait descendre la famille des chefs mirdites, de Scanderberg.

CASTRIOTA



Branilo, d'origine serbe *, gouverneur de Canina en 1368 (probablement tué vers 1379 à Janina).
Paolo, seigneur de Signa et de Gardi ipostesi.
Constantino, protovestiaire, seigneur de Signa (Serina) 1391, et de Croïa, 1395-1401, décapité à Durazzo. Épouse : Helena Thopia, princesse de Durazzo, 1402.
Alesio, Capitaine de trois villages, 1403.
Giovanni, seigneur de Mat, confirmé en 1417, et de Trimenestia, 1406-1438. † vers 1443. Ép. : Voisava Tripalda, fille d'un seigneur Serbe de Pologne.
Georgio, né en 1403. Otage chez les Turcs, connu sous le nom de Iskender Bey ou Scanderbeg, seigneur de Croïa, 1443, de Mat, de Dibra, 1445 ; capitaine général, prince d'Albanie, seigneur de San Angelo di Monte, de S. Giovanni Rotondo, dans le royaume de Naples. † 17 janvier 1468 ***. Ép. : Andronica Arianiti Comnena † 1500.
Reposio ** † religieux au mont Sinaï.
Constantino, † chez les Turcs comme otage.
Stanisa. 1438-1445 † 1450.
Maria. Ép. : Étienne Cernogevitz de Montenegro.
Yela. Ép. : .....?
Angelina. Ép. : Vladino Golem Comneno Arianiti.
Vlasïca, 1444. Ép. : Étienne Balsa.
Mamiza. Ép. : 1444****, Carlo Musachi Thopia, † 1461.
Giovanni, 1463. Seigneur de Croïa, 1468 ; la cède aux Vénitiens, 1474 ; se rend à Naples ; duc de S. Pietro in Galatina, marquis de Solète, 1485. Ép. : Irène Paleologina, fille de Lazare, roi de Serbie.
Stanisa. Ép. : Despina, fille de Musachi Comneno.
Branilo. D'abord musulman sous le nom de Hamsa ; en 1443, catholique ; 1450, comte de Mat, gouverneur de Croïa (où il est remplacé en 1463 par Baldassare Perducci), duc de Ferrandina dans le royaume de Naples. † 1463. Ép. : Maria, fille de Paolo Zardaris.
Andronica. Ép. : ? de Pavie.
Fille. Ép. : Carlo Minutolo.
Constantino. Évêque d'Arsenia. † 1500.
Ferrante. Duc de S. Pietro. Ép. : Adriana Acquaviva.
Giorgio. † 1540.
Ferrante.
Giovani. Duc de Ferrandina. Ép. : Giovana Gaetani.
Giovanna. 1514.
Ferrante. Marquis de Citta S. Angelo. Ép. : Camille de Capua.
Alfonso. Marq. d'Atripalda, 1512 † 1544 Ép. : Camille de Corsaza.
Maria, duchesse de Ferrandina. † en 1560. Ép. : Son cousin Antonio Branai.
Giovanni. Ép. : Cousin Giovanna.
Ippolita. Ép. : Marquis de Montaquilo.
Achille. † jeune.
Federigo. † jeune.
Alfonso. † jeune.
Paolo. † jeune.
Giovanni. † jeune.
Ferrante. † jeune.
Irène, duchesse de S. Pietro. Ép. : 1539, Pietro Antonio San Severino, prince de Bisignano.



* Selon l'auteur des *Researches in the higlands of Turkey*, Castri, près de Saint-Georges en Mirditie, serait le lieu d'origine de la famille Castriota ; opinion adroite, mais peu appuyée.

** D'après Giammaria Biemmi (Brescia, 1742, *Istoria di Giorgio Castriotti detto Scander Beygh*), Reposio aurait été donné en otage avec ses frères, et les Turcs l'auraient surnommé Karaghieuz (le bouffon), et il aurait été empoisonné avec ses frères. — Il serait le père de Branilo, connu sous le nom de Hamsa, et aurait été l'aîné des enfants de Giovanni.

*** Serait né en 1404, d'après Biemmi et d'après Farlati (p. 414) et mort en 1467.

**** Se serait mariée en 1445, d'après Biemmi.

Note. — Consulter contradictoirement, pour la descendance de Scanderbeg, la notice du Comm. Carlo Padiglione, publiée à Naples en 1879, chez Francesco Giannini.



MATINÉE D'AUTOMNE A DÉDÉAGATCH

MATINÉE D'AUTOMNE A DÉDÉAGATCH

La journée s'annonçait splendide, un de ces admirables et inoubliables jours d'automne oriental, plus captivant encore au bord de cette incomparable mer Égée. Quel charme exquis dans cette matinée passée sur le balcon en planches disjointes d'un petit café grec de Dédéagatch où j'étais venu seul de bonne heure, en contemplation devant cette immensité bleue au milieu de laquelle surgit Samothrace, la grande île encore si peu connue, des mystères et des initiations antiques, l'île des Cabires et des Pélasges, but de pèlerinage du monde ancien, dont la merveilleuse Niké, découverte par mon ancien chef et excellent ami M. Champoiseau, est un des joyaux du Musée du Louvre et fait regretter que des recherches suivies ne soient pas entreprises dans ce lieu où fut reléguée la trop célèbre Arsinoë.

Plus loin, dans une buée d'or, Lemnos, Imbros, à l'état d'idéalités ; bien loin au nord, bien loin dans une ombre transparente, la silhouette fantôme du mont Athos, le grand sanctuaire de l'Église orientale ; sur la côte, à quelques heures, l'antique Maronea, fondée mille huit cents ans avant notre ère, ravagée par Ulysse à son retour du siège de Troie et si renommée pour ses vins au temps de l'Empire romain ; à gauche, enfin, vers l'embouchure de l'Hébrus, l'antique Enos aux monnaies recherchées, autrefois ville

commerçante et repaire de pirates, dont les remparts gênois semblent en ce moment enflammés ; que de souvenirs intéressants s'accrochent de toutes parts à cette rive Thracienne et, sans un vapeur venu malencontreusement chercher un chargement, l'illusion de cette évocation eût été complétée par les caboteurs grecs, dont la mer infiniment bleue berce les formes argonautiques recouvertes de criards et archaïques bariolages.

Isolé dans la rêverie des événements dont ces localités avaient été le théâtre, je suis brusquement ramené dans l'existence médiévale par l'arrivée de l'agent consulaire qui, supposant probablement que la solitude m'était lourde, que j'avais besoin d'une distraction, vient me proposer d'assister à l'exécution d'un brigand bulgare qu'on a capturé dernièrement.

Depuis quatre années, Dimitri terrorisait les campagnes qui environnent Dédéagatch, chauffant les gens pour apprendre d'eux où ils avaient caché leurs épargnes, les égorgeant ensuite pour être certain de leur silence.

L'animation est grande dans la rue principale ; en quelques minutes, suivant la foule qui s'y précipite, nous en atteignons le bout : un magnifique platane semble la fermer, à ses pieds un puits; les cafés et les boutiques qui l'entourent sont remplis de consommateurs; la journée si belle, si ensoleillée, sera chaude ; on cherche déjà la fraîcheur ; je ne vois aucun préparatif, je demande où est la potence : un Turc, qui fume gravement son narguileh, me montre l'arbre d'un mouvement de tête, sans interrompre sa rêverie.

Deux compagnies de soldats ne tardent pas à venir s'aligner sur la petite place Accompagné par son pope grec, le condamné est amené par des zaptiés (gendarmes); il est

tout jeune, vingt-quatre ans à peine, beau garçon, bien bâti, vêtu du costume bulgare, larges culottes brunes serrées aux mollets, veste courte de même étoffe, ceinture de laine rouge, bonnet en peau d'agneau sur la tête ; les mains enchaînées derrière le dos, une cigarette éteinte dans un coin de la bouche, il regarde de temps à autre la foule silencieuse.

On lui lit l'arrêt qui le condamne à mort. Quelle est longue, cette formalité ! et pourtant c'est tout ce qu'il lui reste de temps à vivre ; quelles peuvent être ses pensées pendant cet ânonnement monotone dans une langue qu'il ne comprend pas ; de temps à autre, il ferme les yeux : que voit-il? que revit-il dans ces dernières minutes? où l'emporte sa pensée par cette belle matinée si pleine de lumière? Personne ne le saura, car il ne parlera plus à personne, plus jamais. La lecture est achevée, on lui a accroché sur la poitrine l'arrêt de la justice des hommes, le prêtre se retire; Dimitri, entravé, reste seul à attendre dans le cercle vide, attendre quoi ?

Un zaptié écarte la foule; il arrive essoufflé apportant quelques brasses de corde et un morceau de savon qu'il est allé prendre dans une boutique voisine ; sous les yeux de l'infortuné, le soldat essaye d'enduire la corde de savon ; il s'y prend maladroitement : un vieux sous-lieutenant se détache du rang, retrousse ses manches et, prenant le savon, achève rapidement l'opération et forme le nœud coulant; il semble avoir une terrible pratique. Cependant le zaptié s'est hissé dans l'arbre ; à cheval sur la plus forte branche, il y fixe la corde ; autre difficulté : elle est trop courte ; monté sur une chaise, le condamné est encore trop bas. Horrible ! Le malheureux suit curieusement des yeux ces préparatifs,

levant la tête pour regarder l'homme qui se trouve au-dessus de lui ; le sous-lieutenant, qui n'en est décidément pas à ses débuts, cette fois encore résout le problème ; sur un ordre de lui, deux zaptiés amènent une charrette à bras qui était dans la rue ; on y fait monter Dimitri, on lui passe le nœud autour du cou et les zaptiés, attelés à la charrette, la retirent brusquement. Affreux, cette traction d'un corps par le col, les lugubres oscillations qui la suivent, la torsion de la corde faisant pivoter sur elle cette enveloppe humaine qui s'agite encore, alors que la vie l'a quittée ; la langue tuméfiée sort énorme ; un des pieds est nu, le soulier tombé gît à terre ; on enlève les menottes, les soldats se retirent. L'arbre portera trois heures ce fruit sinistre, que la brise de la mer agite de temps à autre, sans chasser les mouches qui se sont abattues sur lui ; les femmes turques et leurs enfants viennent contempler et maudire.

Les cafés qui entourent l'arbre ont conservé leurs consommateurs ; ils fument gravement, absorbés dans leur kiéff ; il est midi, l'endroit est si ombreux ; plus loin le soleil si ardent. A qui leur parlerait de l'atrocité de cette demi-heure infernale, de cette agonie, de cette torture, que la sentence n'avait pas infligées, ils jetteraient un regard surpris et, s'ils daignaient lui répondre, ils laisseraient tomber de leurs lèvres le fatal « Kismet », « la destinée ».

Et pourtant la plupart de ces vieux musulmans sont honnêtes et humains ; ce n'est pas la différence des religions qui les fait parler ainsi. Si dans la rue ils trouvent à terre un morceau de pain, ils le ramasseront et le placeront sur une pierre, afin qu'il ne soit pas foulé aux pieds et puisse soulager un affamé, nourir un oiseau ; en mourant ils laisseront de l'argent pour des fondations pieuses ou charitables,

voire aux pigeons de leur mosquée afin d'assurer leur nourriture ; ils sont bienfaisants.

C'est pour eux certainement qu'a été écrite la jolie légende représentant l'homme sans cesse réclamant contre son sort, dont la révolte n'était apaisée ni par la foi, ni par l'espérance, et ne se calmant qu'après qu'il eût acquis la résignation. C'est peut-être encore ce qu'il y a de meilleur pour eux, qualité aux yeux des gouvernants, consolation pour les gouvernés. J'envie les uns et les autres ; il serait parfaitement inutile d'insister et de prétendre faire une propagande humanitaire incompréhensible pour eux ; peut-être n'ont-ils pas tort. Je retourne à mon balcon, rechercher, sur la grande bleue transformée à cette heure en miroir, les souvenirs qui me distrairont de cette brutale interruption de l'évocation.

Octobre 1892.

TABLE DES GRAVURES

TABLE DES MATIÈRES

10780-00. — Corbeil. Imprimerie Éd. Crété.

SOUVENIRS

DE LA

HAUTE-ALBANIE



PAR

A. DEGRAND

CONSUL

DE FRANCE

A

PHILIPPOPOLI



ILLUSTRÉ

DE

81 GRAVURES

DANS

LE TEXTE

PARIS

H. WELTER, ÉDITEUR

4, RUE BERNARD-PALISSY, 4

1901

QUELQUES OUVRAGES EXTRAITS DU CATALOGUE DÉTAILLÉ, RAISONNÉ ET COMPLET DES LIVRES DE FONDS DE LA
Librairie H. WELTER, 4, rue Bernard-Palissy, PARIS

ARCHIVES DIPLOMATIQUES. Recueil mensuel de diplomatie et d'histoire, de l'origine en 1861, jusqu'à 1898 inclus. 130 volumes in-8. Très rare. Au lieu de 1,800 fr. net.. 850 fr.
Quelques collections seulement. Nous sommes seuls possesseurs des années 1861 à 1898. Années et numéros à vendre séparément.

BOUCOIRAN (L.). — **DICTIONNAIRE ANALOGIQUE ET ÉTYMOLOGIQUE DES IDIOMES MÉRIDIONAUX** qui sont parlés depuis Nice jusqu'à Bayonne et depuis les Pyrénées jusqu'au centre de la France, comprenant tous les termes vulgaires de la flore et de la faune méridionale, un grand nombre de citations prises dans les meilleurs auteurs, ainsi qu'une collection de proverbes locaux tirés de nos moralistes populaires. 2e édition (remise en vente). Grand in 8 jésus à 2 col., ensemble 1344 pages. 1898 (35 fr.)........................ 17 fr. 50

BOUCHART (Alain). — **LES GRANDES CHRONIQUES DE BRETAIGNE,** composées en l'an 1514. Nouv. édition, publiée sous les auspices de la Soc. des Bibliophiles Bretons, par H. Le Meignien. 1 vol. en 4 part. in-4, d'ensemble 928 pages sur papier vergé, avec lettres ornées, ornements et *reprod. des bois de l'Édition originale* laquelle vaut 2.000 francs dans le commerce. Rennes, 1886. Publiés à 40 fr., vendu net.................................. 30 fr.
3 exemplaires pour.. 60 fr.
— Quelques exempl. sur grand Hollande. Au lieu de 80 fr. net, 60 fr. ; 2 exempl.. 85 fr.

CHEVALIER. — **RÉPERTOIRE DES SOURCES HISTORIQUES DU MOYEN AGE,** topo-bibliographie par Ulysse Chevalier (Lettres A-J). 1600 colonnes ou 800 pages petit in-4, impression très compacte........................ 27 fr.
L'ouvrage comprendra 6 fascicules au moins. Nous acceptons des souscriptions à forfait au prix de 54 fr. avec garantie contre toute augmentation ultérieure du prix et engagement pour nous fournir *gratuitement* les fascicules ou feuilles au delà du 6e. Les fascicules I, II et III, formant le tome premier, avec titres permettant de faire relier le volume, sont en vente au prix de 27 fr.

COLLECTION DE REPRODUCTIONS EN FAC-SIMILÉ et de réimpressions d'ouvrages rares du XIXe siècle :
I. *Faguet.* La Tragédie française au XVIe siècle. In-8. 1897 (Fac-similé). 10 fr.
II. *Ozanam.* Documents sur l'histoire littéraire de l'Italie au XIVe siècle. In-8, 1897 (Fac-similé).. 12 fr. 50
III. *Du Méril.* Les origines latines du théâtre moderne. In-8. 1877 (Fac-similé)... 12 fr. 50
IV. *Livet.* Précieux et Précieuses; mœurs littéraires du XVIIe siècle. In-8, 1897 (Réimpression).. 7 fr. 50
V. *Lemaitre.* La comédie après Molière et le théâtre de Dancourt, In-8. 1900 (Fac-similé).. 10 fr.

DANTE. — **LES PLUS ANCIENNES TRADUCTIONS FRANÇAISES DE LA DIVINE COMÉDIE,** publiées pour la première fois d'après les manuscrits de Turin, Paris et Vienne, précédées d'une étude sur les traductions françaises du poème du Dante, par C. Morel, chancelier de l'Université de Fribourg (Suisse). 1re partie : *Textes* : 1 vol. gr. in-8 de v-623 pages, avec 3 planches in-4 (fac-similés paléographiques), portraits de Dante et de Béatrice. — 2e partie : Album de miniatures et de textes reproduits en héliogravure. — Suppléments ; Commentaire philologique (en allemand) de la Traduction de l'*Enfer* du Dante (Manuscrit de Turin), par E. Stengel, professeur à l'Université de Greifswald. Ensemble.. 35 fr.

DOTTIN (G.). — **GLOSSAIRE DES PARLERS** (ou patois) **DU BAS-MAINE** (département de la Mayenne). Avec préface, bibliographie, introduction et notes grammaticales. In-8, 800 pages. 1889.................................. 15 fr.

GASTÉ (A.). — **LA QUERELLE DU CID.** Pièces et Pamphlets pour et contre le Cid, *parus en 1637*, publiés d'après les originaux, avec une introduction par Armand Gasté, professeur de littérature française de l'Université de Caen. Un volume in-8, tiré à très petit nombre (190 exemplaires numérotés à la main). 1899... 25 fr.
Quelques exemplaires sur papier de Hollande............................ 40 fr.

GAUTIER (Léon). — **LES ÉPOPÉES FRANÇAISES.** Études sur les origines et l'histoire de la littérature nationale. Seconde édition, entièrement refondue. Ouvrage trois fois couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (Grand prix Gobert en 1868). 5 vol. d'ensemble, 3200 pages, 1878-1897. 100 fr.

GAUTIER (Léon). — **LA CHEVALERIE.** — Fort vol. in-4, 866 p., 25 pl., 200 gr. 1895 (25 fr.)... 12 fr. 50

GODEFROY (Frédéric). — **LEXIQUE DE L'ANCIEN FRANÇAIS**, publié par les soins de MM. J. Bonnard, professeur à l'Université de Lausanne, et Am. Salmon, ancien élève de l'Ecole des Hautes Etudes............ 20 fr.

Ouvrage complet, 1 vol. in-8 jésus à 3 colonnes, impression très compacte, 240 lignes à la page. Avec introd. contenant une *Grammaire de l'ancien français*, par J. Bonnard, et un *Traité de la prononciation française jusqu'à la fin du XVe siècle*, par A. Salmon. Paris, 1900.

HARRISSE (Henry). — **HISTORY OF THE DISCOVERY OF NORTH-AMERICA.** A critical and documentary investigation, with a *Cartographia Americana Vetusissima*. Un beau volume in-4. XII+804, avec 23 cartes hors texte en héliogravure (dont plusieurs de format double in-4).

Sur papier anglais... 150 fr.

HARRISSE (Henry). — **DÉCOUVERTE ET ÉVOLUTION CARTOGRAPHIQUE DE TERRE-NEUVE.** 1497-1501-1769. — (De Juan de la Cosa au Capitaine Cook.) Essai de Géographie historique et documentaire. Un volume in-4 avec 134 esquisses cartographiques dans le texte et environ 24 cartes hors texte dont une en couleurs formant frontispice.

Sur papier teinté... 75 fr.

HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE, commencée par les religieux Bénédictins et continuée par les Membres de l'Académie des Inscriptions. 32 vol. in-4 et table (1134 fr.)... 700 fr.

KRYPTADIA. Recueil de documents pour servir à l'étude des traditions populaires.

Ce recueil, comme on sait, est consacré aux documents d'ethnographie, de folklore et de linguistique (usages, rites, croyances, contes, chansons, devinettes, etc.), que leur caractère naturaliste ne permet pas de publier dans les recueils destinés au grand public, quoique ces documents ou ces études aient leur intérêt et leur importance pour l'ethnographie, la mythographie, l'histoire littéraire, la linguistique et même la psychologie.

Prix de la collection complète des 7 vol. (Heilbronn, 1883-87, et Paris, 1898-1901... 290 fr.

LACURNE DE Ste-PALAYE. — **DICTIONNAIRE HISTORIQUE DE L'ANCIEN LANGAGE FRANÇAIS.** 10 vol. in-4. Niort. 1887-1883.

Sur papier fort (400 fr.)... 120 fr.
Sur papier de Hollande (600 fr.)... 180 fr.

LAROUSSE. — **NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ.** Dictionnaire Encyclopédique Universel en 7 volumes. Ouvrage entièrement nouveau, consciencieux et mûri, concis, mais complet, évitant toute longueur, mais n'omettant aucune indication utile, bien proportionné dans toutes ses parties et au courant des derniers progrès de la science.

L'*Impression* est en caractères neufs très lisibles, permettant de faire tenir en sept volumes l'énorme quantité de matières qui doit entrer dans une encyclopédie complète. — L'*Illustration* est partout l'auxiliaire de l'idée. De nombreuses gravures spécialement dessinées par des artistes de premier ordre, égalent en variété le texte qu'elles illustrent. — Des *Cartes* physiques, politiques, économiques, en noir et en couleur, formeront un ensemble de documents aussi précieux qu'abondants.

Chaque volume, broché, 26 francs. Relié, 31 francs.

Souscription à forfait : Exemplaires brochés (180 fr.)............. 135 fr.

N.-B. La souscription à forfait garantit contre toute augmentation de prix, soit pendant la publication, soit à l'achèvement de l'ouvrage.

LENORMANT (F.). — **LA MONNAIE DANS L'ANTIQUITÉ.** Leçons professées dans la chaire d'archéologie près la Bibliothèque nationale. Nouvelle édition. 3 vol. in-8. 1897 (20 fr.)... 16 fr.

LENORMANT (F.) et E. BABELON. — **HISTOIRE ANCIENNE DE L'ORIENT** jusqu'aux guerres médiques. 9e édition. 6 vol. in-8 jésus, avec 1200 grav. et cartes en noir ou en couleurs. 1883-1889 (112 fr. 50)..................... 65 fr

LIVET (Ch.-L.). — **LEXIQUE DE LA LANGUE DE MOLIÈRE** comparée à celle des écrivains de son temps, par M. Ch. Livet. 3 vol. gr. in-8. 1896-1897 (45 fr.) 36 fr.

Cet ouvrage, fruit de vingt années de travail du savant auteur qui fait autorité en tout ce qui concerne Molière et ses contemporains, a été exécuté à l'Imprimerie Nationale. L'auteur a obtenu pour ce beau travail un prix à l'Académie.

MARIETTE-BEY. — **VOYAGE DANS LA HAUTE ÉGYPTE** entre le Caire et la première cataracte. Texte par Auguste Mariette-Bey. Deuxième édition. 2 vol. in-folio renfermés dans deux élégants cartons, avec coins et étiquettes, illustrés de 83 planches en héliogravure sur Chine volant, montées sur bristol, d'après des vues photographiques prises sur les lieux. 1893 (300 fr.).............. 180 fr.

Corbeil. Imprimerie ÉD. CRÉTÉ.